

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

LECLERCQ Emile, *L'Avocat Richard*, Bruxelles, Leipzig : A. Schnée, 1858, 2 tomes.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Avocat-Richard_abbyy.pdf

Éon SCHNÉE.

ÉMILE LECLERCQ.

L'AVOCAT

RICHARD

TOME PREMIER. 1-2



BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR,
Rue Royale, impasse du Parc, 2.

1858.

MÉMOIRES.

HISTOIRE.

ROMANS.

VOYAGES.



BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.

ÉDITION SCHNÉE.

II

50586

A

L'AVOCAT RICHARD.

ÉMILE LECLERCQ.

L'AVOCAT

RICHARD

TOME PREMIER.



BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR,
Rue Royale, impasse du Parc, 2.

1858



AUX JOYEUX.

J'ai l'honneur et le plaisir de faire partie d'une Société que presque tous les artistes et les littérateurs de Bruxelles connaissent aujourd'hui. Je veux parler de la *Société des Joyeux*. On y a pris Momus et sa marotte pour guide, pour patron en toutes choses. Ce n'est cependant pas le Momus des Grecs, le dieu railleur toujours amoureux de folie, et dont la bouche est éternellement fendue jusqu'aux oreilles. Le Momus des Joyeux se

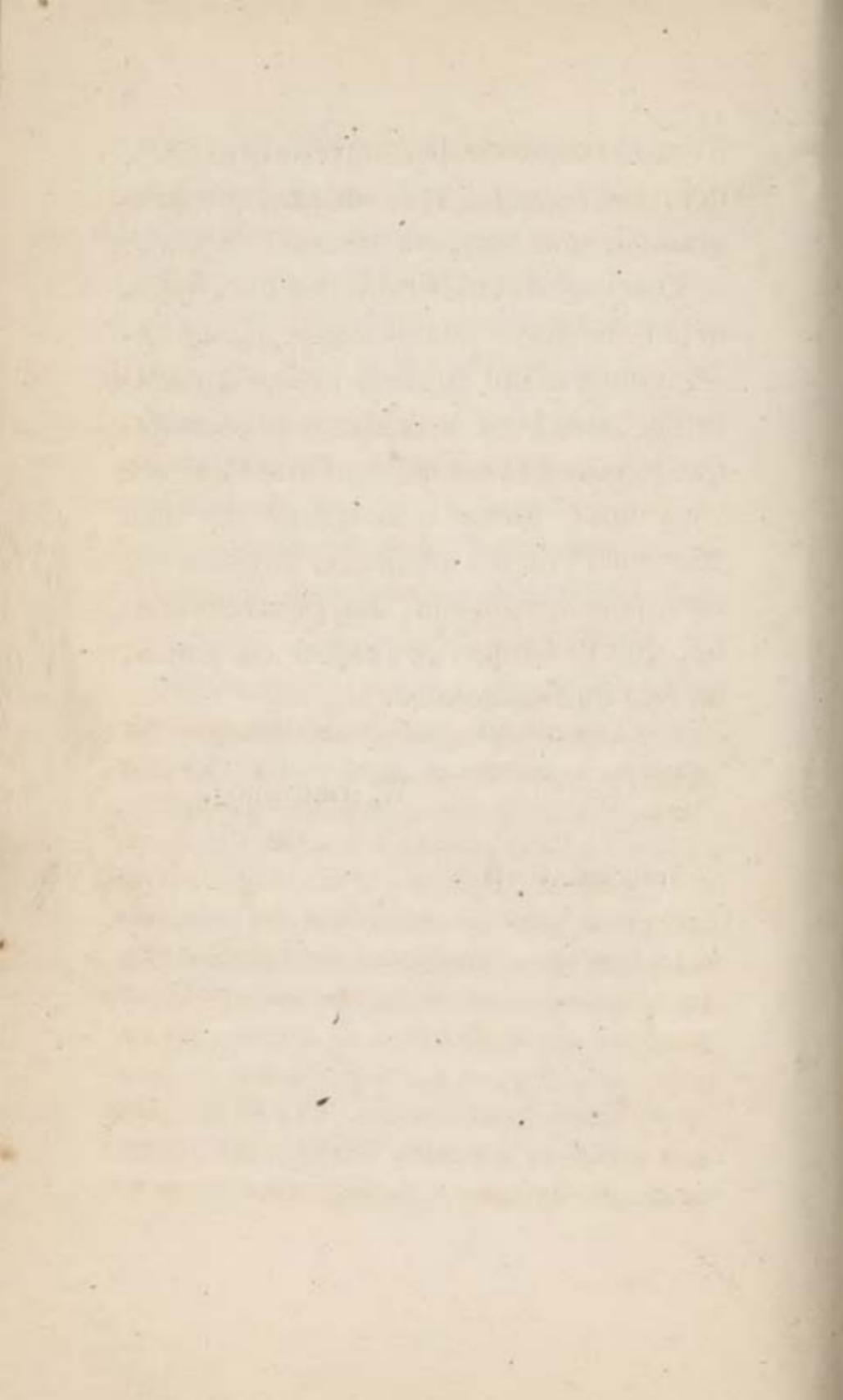
repose d'avoir trop ri en s'occupant quelquefois de travaux demi-sérieux. Il a organisé des soirées littéraires qui ont lieu, en hiver, tous les jeudis. Plusieurs des membres de la société viennent y lire des nouvelles et des articles philosophiques ou satiriques. On y joue des comédies, des opéras très-bouffes, qui sont les œuvres des Joyeux, et qui ont une véritable vogue. Une preuve des sympathies que les Joyeux se sont conquises, est le nombre assez considérable de tableaux qui ornent le local de la société, et qui sont autant de dons octroyés par des artistes, — pour ainsi dire en reconnaissance du plaisir qu'ils ont goûté en cette gaie compagnie. En outre, les Joyeux ont publié, à différentes époques, des œuvres légères, qui furent bien accueillies du public. Donc, cette société modeste, composée d'une vingtaine de membres qu'une affection vraie lie entre eux, a plus fait pour les lettres que bien

d'autres sociétés importantes de Bruxelles, dont les réunions et le magnifique programme sont toujours restés inféconds.

Les conseils et les railleries des Joyeux m'ont été une véritable école. Leurs observations m'ont souvent obligé à retravailler d'un bout à l'autre des nouvelles que je croyais bien finies. Cette dédicace n'est donc qu'un témoignage de mon affection et de ma gratitude. Puisse-t-elle être, pour les Joyeux, une preuve d'amitié, que le temps, je l'espère du moins, ne fera que consolider.

E. LECLERCQ.

Bruxelles, août 1838.



I

Il y a trente ans, la ville de Charleroi ressemblait à toutes les petites villes de province. Elle était déjà, comme aujourd'hui, coupée en deux parties nommées ville haute et ville basse, reliées par de longs boyaux obscurs et sonores, au-dessus desquels sont entassées plusieurs lignes de fortifications. La ville basse est traversée par la vieille Sambre; sur les bords de la rivière, les flâneurs allaient — et vont encore — jeter leurs lignes hameçonnées. Une belle place non pavée et entourée d'arbres est l'arène où les jeunes gens vont disputer les prix du

jeu de balle de l'arrondissement. Vers 1829, il n'y avait sur cette place que des maisons à un étage, d'une architecture vulgaire, espèces de boîtes en briques percées de larges meurtrières. De rares estaminets étalaient de modestes bouchons au-dessus de leurs portes ; les cafés étaient inconnus. Le théâtre n'était pas construit ; les habitants de Charleroi ne voyaient jouer la comédie qu'à l'époque de la foire, dans une baraque en planches, sur la place de la ville haute, où les comédiens nomades s'installaient pour cinq ou six semaines.

M. et madame Richard habitaient, dans la cité wallonne, une maison située sur la place de la ville basse. M. Richard était tapissier-garnisseur ; madame Richard était modiste. Ces deux états marchaient ensemble comme les jumeaux siamois. M. Richard donnait à de vieilles maisons un air de jeunesse et de fraîcheur. Madame Richard encadrait avec l'œuvre de ses mains habiles de vieux visages parcheminés. La modiste trouvait moyen, quand par hasard sa cliente était jolie, de relever l'éclat de son teint et le rayonnement de ses yeux par l'harmonie et l'élégance d'un délicat travail. Les bonnets

et les chapeaux de madame Richard étaient réputés plus gracieux que ceux fabriqués à Bruxelles, — voire même à Paris. M. Richard, petit homme sec et sautillant, à l'œil vif, mais d'une vivacité matérielle, charmait ses pratiques par sa bonne humeur et son sans façon étudié. Madame Richard, connaissant les faiblesses de son sexe, s'insinuait au cœur des belles dames de Charleroi, en se servant du poison subtil de la flatterie : tant il est vrai que les intelligences les moins perspicaces ont chez les femmes des finesses étonnantes, et dont tirerait souvent parti un diplomate consommé. Madame Richard était plus grande que son mari, et avait des formes rondes et une fraîcheur de peau que l'on aimait à citer dans la ville. M. Richard en resta amoureux toute sa vie et fut dominé sans se plaindre, parce que cette domination s'établit dès le premier jour de son mariage. Le commerce des deux époux, agrandi par l'harmonie de leur volonté, donnait de beaux bénéfices. Un banquier de Mons recevait leurs économies, dont le chiffre augmentait tous les ans. Aussi, M. et madame Richard caressaient l'idée d'une maison de campagne où ils iraient, quand leurs enfants

seraient établis, reposer leur honorable vieillesse.

Quoique accablé de travaux, M. Richard avait cependant trouvé le temps de faire deux petits Richard parfaitement constitués. Quand le premier rejeton eut un an accompli, M. et madame Richard songèrent à son avenir, en parents prévoyants qu'ils étaient.

— Si notre commerce continue à aller comme il va, dit un jour le tapissier à sa femme, nous ferons d'Armand un médecin. Il n'y a pas d'état plus honorable que celui de médecin. Et puis, on est savant, et chacun vous ôte son chapeau en disant : — Bonjour, monsieur le docteur.

— Qu'il soit tout ce que vous voudrez, mais pas médecin, répondit madame Richard. Un enfant si sensible ! Il pleure quand on le regarde un peu sévèrement. Faites-en un boucher tout de suite. Non, Joseph, non, vous n'en ferez pas un médecin. J'y mettrai opposition. Il est un peu à moi aussi, cet enfant-là, je m'en vante.

— Mais, reprit M. Richard, c'est pourtant un état très-lucratif. Voyez M. Lormant, qui est fils d'un pauvre cordonnier de la ville haute; il a aujourd'hui un cheval et un cabrio-

let, et on dit qu'il va épouser la demoiselle de M. de Rieux.

— Tout cela est bon, Richard, mais Armand ne sera pas médecin. Je suis certaine que s'il nous comprenait, ce cher petit, il dirait non avec sa jolie bouchette rose. N'est-ce pas, mon fils, que tu ne voudrais pas te servir de la lancette?

Comme le fils ne répondait pas, le tapisier reprit :

— Mais alors, Louise, qu'est-ce que nous en ferons? Il faut pourtant se décider, on ne peut pas s'y prendre trop tôt. L'état de prêtre a aussi son beau côté : les prêtres deviennent tous riches avec le temps, et ils sont reçus dans les meilleures maisons.

— Je l'aimerais mieux avocat ou notaire. Un prêtre est toujours dans son église. (Ah! ils en sont bien sortis depuis, madame Richard!) Il ne faut ni plus de temps ni plus d'argent pour étudier le code que la médecine, et ça rapporte gros.

— Tiens, c'est une idée, dit le petit tapisier en se frottant les mains; un fils avocat, ça vous pose un homme, un père.

— Nous l'irons voir plaider.

— Parbleu! c'est cela : il sera avocat.

C'est M. Sureaux qui va être content. Tu seras avocat, Armand, ajouta le bonhomme en embrassant le mioche.

— Ne peut-il pas, étant avocat, devenir président du tribunal, Joseph?

— Je crois bien que oui; et, s'il le peut, il le sera; un enfant aussi intelligent pourra arriver à tout. Tous les ministres ont été avocats; je ne sais même pas si on peut être ministre sans avoir plaidé. Je le demanderai à M. Sureaux. — Voyez comme l'enfant me regarde, on dirait qu'il me comprend.

On serina donc le jeune Armand avec cette idée de devenir avocat. Il avait à peine trois ans que déjà il comprenait l'ambition de M. et madame Richard. Ses airs de tête étaient vraiment majestueux. On ne lui fit point faire de robe immédiatement, parce qu'il devait croître encore. Mais M. Richard se figurait volontiers voir dans la bavette de l'enfant le rabat des orateurs de tribunaux. — Ça lui va bien, disait-il. Quand les voisins venaient prendre une tasse de café, le dimanche après les vêpres, les deux époux ne manquaient pas de questionner leur aîné.

— Dis-moi, Armand, qu'est-ce que tu veux

devenir ? Veux-tu être général, ou bien tapis-sier ?

— Moi ! répondait l'enfant en se suçant le pouce, je veux-n'être un avocat au tribunal.

Et, comme il disait cette phrase, et beaucoup d'autres semblables, sans hésitation, les parents s'extasiaient.

— C'est étonnant ! disaient les voisins complaisants qui trouvaient le café bon et ne voulaient pas montrer d'ingratitude.

— Qui sait ce qui en adviendra ? ajoutait M. Philibert Sureaux. Il y a peut-être dans cet enfant le germe d'un Mirabeau. Qu'il soit avocat ! Il ne faudrait qu'une crise sociale pour qu'il s'élevât aux plus hautes dignités. Avec de l'intelligence et de l'audace, il n'y a pas d'échelon dans l'ordre politique qu'un homme jeune ne puisse atteindre. Hum ! Lisez l'histoire. Qu'étaient-ce que Robespierre, Danton et Camille Desmoulins ? Des brigands, mais des avocats, de grands hommes. Qu'étaient-ce que Cicéron et Démosthènes ? Des orateurs publics. Faites-en un avocat : il sera ainsi le défenseur sacré de tout ce qui souffre, le flambeau de la justice, le phare du malheureux, et il gagnera beaucoup d'argent. Hum ! Les avocats régneront, la

logique le veut. Ne sont-ils pas avant tout des hommes politiques? N'appartiennent-ils pas à la cause publique, aux idées sociales? Qui mieux qu'eux pourra conserver intactes les lois décrétées par nos pères, et qui sont le fond de leur éloquence? L'avocat, mais c'est le droit personnifié, la justice en robe noire. Il plaide le pour et le contre; c'est donc lui qui débrouille les fils entortillés des procès séculaires, ruines des familles. Hum! Son grand cœur est ouvert à toutes les plaintes. Il a pitié des scélérats : il pardonne et il fait absoudre par son éloquence, comme le Christ par sa volonté divine. Hum!

Ayant terminé son petit discours, M. Philibert Sureaux se levait et allait admirer dans une glace l'auréole de l'éloquence dont son front était couronné. Les voisins, en extase, semblaient envier au miroir le pouvoir qu'il avait de reproduire les traits du grand homme.

M. Philibert Sureaux, dit le grand philosophe, était regardé par les habitants de Charleroi comme un savant de premier ordre. Il s'était fait cette réputation par une tenue austère et en se familiarisant peu avec les habitués des estaminets et les gros bonnets

de la ville. Si, en agissant ainsi, il avait montré une hauteur aristocratique ou une morgue méprisante, c'eût été un homme perdu dans l'opinion publique. Mais, dans les rares occasions où il se trouva en contact avec des compatriotes, il montra une aménité rare sous sa sévérité apparente et rendit service sans en demander des marques publiques de gratitude. Au fond, l'homme était bon ; son cœur, simple et primitif, s'ouvrait facilement et ne se refermait point sans avoir essayé d'adoucir l'amertume dévoilée ; on l'aimait sincèrement à Charleroi ; il n'est donc pas étonnant que ses bribes d'histoire antique débitées gravement, et sa philosophie sereine et convaincue, le firent passer pour un des hommes les plus remarquables de l'arrondissement. Il était riche de cinq à six mille francs de rente — l'aisance du sage — et demeurait seul avec une gouvernante, sans que l'on songeât à médire de ce célibat à deux. C'était un petit homme maladif qui n'avait qu'un seul défaut matériel : — la gourmandise, et une imperfection morale : — le désir d'une distinction, — d'une décoration quelconque. A part cela, on ne pouvait lui reprocher que sa naïveté imperturbable et ses discours mé-

langés de lettres majuscules. Il avait la tête longue, le nez long, une bouche large aux lèvres minces, des yeux pâles prêts à sortir de leurs orbites, de longs cheveux plats blancs comme la neige et un long menton orné d'une fossette. Quoiqu'il eût cinquante-cinq ans, il ne s'était jamais rasé, et son menton était planté d'une douzaine de poils durs et frisés qu'il ne songeait pas à arracher. Il portait, l'été comme l'hiver, une cravate blanche, un gilet de drap noir boutonné jusqu'au menton, et une redingote, très-longue et très-ample, en drap vert bouteille; son vaste pantalon noir flottait sur ses maigres jambes, et ses grands pieds osseux se cachaient dans des souliers à boucles d'acier, souvenir de l'époque qui a précédé la nôtre.

M. Sureaux, cependant, avait trouvé un antagoniste têtu et brutal qui marchait à l'encontre de ses opinions. C'était M. Prévost, marchand tailleur, établi à l'entre-ville, et, comme le savant, un ami des Richard.

— Les avocats sont des bavards, disait-il à M. Sureaux. C'est une race d'hommes à part, qui trouvent leur plaisir dans la discorde. A quoi servent-ils? A embrouiller les affaires. Dans un procès, l'un des plaideurs

a tort, l'autre a raison; il y a une justice et des lois; il y a une balance et un glaive : l'avocat n'a rien à voir dans tout cela. L'homme qui jette un os entre deux chiens hargneux est un avocat; celui qui jette de l'huile sur un incendie, en criant qu'il va l'éteindre, est encore un avocat; un avocat fait de la vérité ce qu'il veut, et il entortille l'esprit des juges jusqu'à leur faire prendre du charbon pour du diamant. Richard, ajoutait le fougueux tailleur en s'adressant au tapissier, n'écoute pas tous ces flatteurs-là, ne fais pas un avocat de ton fils, mais un bon ouvrier.

— Je veux-n'être avocat, moi, disait quelquefois Armand en prenant une pose décidée.

* — C'est une vocation, criait M. Philibert Sureaux. Voyez comme le visage de l'enfant s'illumine à l'idée de devenir le défenseur de la veuve et de l'orphelin.

— M. Prévost est jaloux, ajoutait madame Richard.

— Et puis, il ne comprend pas la mission que son talent impose à l'orateur public, reprenait M. Philibert. S'il avait étudié les lois humaines et leurs nombreuses ramifications, il saurait qu'une intelligence supérieure est

nécessaire pour les interpréter selon le droit et la justice. Hum ! La raison a plusieurs faces comme l'hypocrisie ; elle a ses côtés faibles et ses côtés forts. Il s'agit de la présenter sous sa forme la plus claire, afin qu'elle rayonne dans l'esprit de tous. Avoir la raison pour soi n'est rien en matière de procès : il faut prouver qu'on a raison.

— Je dis, moi, interrompit ici M. Prévost, qui se tortillait sur sa chaise comme s'il eût été assis sur des épingles, je dis que la raison est la raison, et qu'il n'y a pas d'avocat au monde capable de me prouver que j'ai tort quand j'ai la conviction du contraire. Et il y a encore un autre point de vue à envisager : — Ce qui me révolte, c'est justement qu'un avocat soit le soutien de toutes les causes, bonnes ou mauvaises, et qu'il ne dise jamais à un client : — Vous avez tort ! — Les avocats sont de malhonnêtes gens ?

La société entière, réunie autour de la table du tapissier, poussa un oh ! plus en mesure que si un chef d'orchestre l'eut dirigée avec son archet régulateur.

— Heureusement, nous sommes entre amis, dit M. Richard. Quelles opinions !

— Je les crierais sur la place un jour qu'on

jouerait à la balle, répliqua M. Prévost. J'affirme et je soutiens que s'il n'y avait pas d'avocats, il y aurait moins de procès. Ce sont eux qui les font sortir du sac de la discorde, parce qu'ils y sont intéressés. S'ils n'étaient payés que comme des employés du gouvernement, sans traîner les malheureux plaideurs de tribunal en tribunal, ils arrangeraient leurs affaires à l'amiable. Leur zèle, voyez-vous, monsieur Sureaux, c'est la soif de l'or, comme chez tous les hommes : il ne faut pas les faire meilleurs qu'ils ne sont. Au lieu d'être des hommes de paix, comme les juges, ils font tout ce qu'ils peuvent pour mettre le trouble partout ; et pendant qu'on se bat, ils emportent leur butin.

— C'est avec de pareils principes qu'on renverse la société, dit M. Philibert d'un ton sec et en se levant ; je ne puis en entendre davantage.

— Êtes-vous fou, Prévost ? demanda le tapissier. Ne pas payer les avocats ! Est-ce qu'on ne nous paye pas, nous ? Sur quelle mauvaise herbe avez-vous marché aujourd'hui ? Des avocats employés ! Voilà une belle idée !

— Tout cela vous paraît drôle, reprit le

tailleur, parce que je ne m'explique pas bien. Ce n'est pas ma faute.

Voyant que son antagoniste faiblissait, M. Sureaux reprit courage, et, ayant relevé avec beaucoup de dignité sa cravate immaculée, il répondit ainsi :

— C'est l'égoïsme qui vous trouble l'esprit, mon cher monsieur Prévost. Otez aux hommes l'espoir d'une rétribution, et ils n'auront plus que la moitié de l'énergie qui les fait agir. Peut-être certains avocats sont-ils un peu âpres à la curée. Hum ! Mais toutes les professions ont de ces représentants qui font à tort crier « haro ! » sur les honnêtes gens. Il y a un proverbe sur les tailleurs, ajouta le grand philosophe avec un clignement d'yeux et un sourire pleins de finesse ; vous le connaissez : en êtes-vous moins un homme intègre ?

— Il me semble, répliqua M. Prévost, que nous ne sommes plus dans la question. J'en voulais venir à ceci : — Les avocats, les notaires et les médecins devraient être, comme les juges et les receveurs, des employés du gouvernement. Ainsi, les offres de leurs clients ne pourraient plus les corrompre...

Une stupéfaction profonde entr'ouvrit toutes les bouches des auditeurs du systématique marchand.

— Vous ne m'écoutez pas, reprit-il. Laissez-moi donc compléter mon idée.

— Vous voulez la république et le renversement de l'ordre établi, dit M. Philibert avec une conviction qui passa dans l'âme des Richard. Vous voulez saper la société dans sa base. Vous êtes plus républicain que Belge, Prévost. Prenez-y garde : un homme dans votre position, qui est l'obligé de tout le monde en ce sens que les Belges sont accoutumés à porter des habits, peut se faire beaucoup de tort avec de pareils principes.

— Laissez-moi achever, cria le tailleur.

— Il persiste, ajouta le tapissier; c'est incroyable!

— Vous avez bu, monsieur Prévost, dit madame Richard; une heure de sommeil vous serait nécessaire.

— Eh! que diable, vous m'impatientez, reprit le tailleur. Vous criez comme si on vous étrillait. Ce n'est pas ainsi que vous m'avez changé d'opinion. Quand Armand aura vingt ans, je le *catéchiserai*.

— Je veux un sucre d'orge, dit l'enfant.

— C'est mauvais pour les dents, répondit la mère. Papa ne veut pas.

— Je ne veux pas, répéta le tapissier avec autorité.

— J'en veux ; c'est bon ! ajouta l'avocat en pleurnichant et en frappant du pied.

— Il aura du caractère, dit le grand philosophe. Voyez ses sourcils : ils sont froncés comme ceux d'un Jupiter qui va lancer la foudre. Hum !

— Un sucre d'orge ! hurla le petit. Un sucre d'orge !

— Quel magnifique organe ! continua M. Sureaux. Il a des pleurs dans la voix.

— Un bel organe, — comme une trompette, — très-bien ! Et têtue ; — ce sera un grand homme, dit à son tour M. Prévost.

— Oui, répondit le savant, nous en ferons quelque chose. Mais lisez donc l'histoire, et vous verrez que tous les grands hommes, depuis Moïse jusqu'à Napoléon, ont montré dès leur enfance ces germes de volonté qui leur ont fait faire, dans l'âge mûr, leurs plus belles actions.

— Cela est sans réplique, dit le tapissier.

— Un fameux, votre Napoléon, répondit l'entêté tailleur. S'il vivait encore, et que

vous eussiez des fils, vous le maudiriez tout bas.—Mais jouons une partie de piquet,—ça vaudra mieux que des discussions qui ne conduisent à rien.

II

Dans la ville, la réputation de l'avocat Armand Richard commença de grandir dès qu'il eut atteint l'âge de huit ans. Ses parents, aidés par le sincère, le naïf M. Sureaux et quelques amis complaisants, proclamèrent la naissance de cette merveille, et le nom de l'enfant prodige retentit ainsi jusque par delà les faubourgs de Charleroi. On en parlait beaucoup; de grandes espérances reposaient sur cet astre nouveau. Les têtes se montaient; l'avenir apparaissait brillant pour le jeune Démosthènes, comme aimait à le nommer le grand philosophe; on disait tout haut qu'il surpasserait les anciens; tout

bas, en confidence, on le faisait premier ministre : les plus hautes dignités paraissaient accessibles à l'avocat Richard. Il n'allait pas à l'école de la ville. M. Sureaux lui enseignait les rudiments de la science, chez lui, dans la chaude solitude d'un cabinet de travail meublé de bouquins gigantesques, savants muets et solennels, témoins des conférences du grand philosophe et d'Armand. L'enfant se rendait chez son professeur avec la dignité qui convenait à son intelligence de privilégié. Dans la rue, les polissons se le montraient du doigt avec admiration. Quelques-uns, de mauvais drôles qui trouvaient dans toute chose prétexte à rire, natures vivaces que rien n'emprisonnait et dont la gaieté était toute la science, — l'arrêtaient parfois dans les passages déserts, l'entouraient et voulaient le forcer à partager leurs plaisirs. Ah ! oui : — Armand Richard jouant, au sortir de sa leçon, quand il avait la tête encore pleine de phrases majestueuses construites par le grand philosophe avec la patience d'une araignée ! Allons donc ! Place, garnements ; laissez passer l'avocat Richard. Il vous dédaigne : il vient de faire connaissance avec Sénèque et Aristote. Vous avez

beau le huer ; il passe au milieu de vous superbe et dédaigneux, sans seulement avoir sourcillé.

Les pratiques des époux Richard, surtout celles qui ne payaient pas très-régulièrement leurs *petites notes*, avaient trouvé moyen d'apprivoiser leurs créanciers lorsqu'ils leur demandaient assez indécemment de l'argent. Quand une belle dame venait commander un chapeau, et qu'on devait l'inscrire au grand-livre avec ses prédécesseurs, en voyant l'air un peu revêché de madame Richard, la pratique prononçait le nom d'Armand.

— Quand part-il pour l'université ? demandait-elle.

— Ah ! répondait la modiste, il a à peine huit ans, et nous ne pouvons guère le laisser aller seul dans une ville comme Bruxelles : on y est si corrompu !

— Il plaide déjà si bien, madame !

— C'est à n'y pas croire, madame ; s'il était là, je vous le ferais entendre. Quand il commence à parler, M. Sureaux lui-même en demeure tout chose.

— Mon Dieu ! quel plaisir d'avoir des enfants si intelligents ! — Vous y mettez des

rubans violets et une garniture de fleurs bleues et jaunes, s'il vous plaît, madame Richard ; je n'aime pas les couleurs voyantes, et mon mari dit que le jaune me va à ravir. — Et il se porte toujours bien, ce cher enfant, malgré son travail ?

— Il est sec, mais fort ; c'est de l'airain, dit M. Philibert.

— Que vous devez être heureuse ! — Des rubans violets, n'est-ce pas, madame. Et j'aurai mon chapeau dimanche, n'est-il pas vrai ? C'est la kermesse de Lodelinsart, et je vais dîner chez le mayeur. — Envoyez Armand avec la fille qui apportera mon chapeau ; je voudrais bien l'embrasser.

La modiste oubliait de présenter sa note : c'est l'éternelle politique du renard vis-à-vis du corbeau. On flattait l'orgueil désordonné des époux Richard, et leurs espérances entraient déjà dans la région intermédiaire qui sépare l'illusion de la folie.

Armand prenait donc très au sérieux son titre d'avocat, et avait dans la physionomie des lignes de gravité tout à fait amusantes à observer. Il aimait à placer son mot dans la conversation ; il avait du sang-froid ; sa mémoire était prodigieuse. C'était en même

temps plaisant et triste d'entendre les conversations que le tapissier-garnisseur entamait avec son illustre fils. M. Philibert Sureaux, tout en lui donnant les premiers éléments de l'instruction, l'entretenait des célébrités des temps antiques, mêlant une époque avec l'autre, et jetant à profusion dans le cerveau d'Armand ses bribes historiques toutes décousues et les développements qu'il leur donnait. Il lui lisait de longs discours de Cicéron, des pages des Commentaires de César, sans le faire bâiller et sans sourciller lui-même. A eux deux, ils reconstruisaient le monde profane, blâmaient les généraux de Rome et les conquérants grecs, donnaient des conseils à Alexandre, discutaient Socrate et Platon, et vengeaient Aristide de l'ingratitude de ses concitoyens. L'avocat avait acquis déjà une si grande importance chez ses compatriotes, qu'il se faisait un devoir de se bourrer le cerveau de science, afin d'éblouir, à l'occasion, les auditeurs tout disposés à l'enthousiasme. Aux questions que lui posaient les bourgeois, il répondait avec une assurance qui eût démonté des savants moins timides que ses interlocuteurs. Comme son maître, il renversait les

dates et embrouillait les faits de la manière la plus sérieuse; et si par hasard quelqu'un avait l'audace de lui faire remarquer une erreur, il citait ses auteurs, avait des passages tout prêts à mettre en bataille, tel tome, telle page, tel paragraphe de telle édition,—de sorte qu'on ne pouvait le trouver en défaut et qu'il devait passer pour un prodige aux yeux des bonnes gens qui l'entouraient.

Quand Armand eut dix ou onze ans, les habitants de Charleroi n'eurent plus pour lui que des louanges. Son avenir était dès lors assuré; aucun cataclysme social ne pouvait mettre obstacle à son élévation. Quand le bourgmestre le trouvait sur son passage, il passait affectueusement ses doigts dans la chevelure rebelle du jeune savant, ce qui était une marque insigne de haute faveur.

Un jour, un paysan se plaignait des lenteurs de la justice dans un procès qu'il avait avec un voisin; le tapissier lui dit très-sérieusement :

— Je suis triste que mon fils soit allé passer huit jours à la campagne, il vous aurait donné un conseil.

M. Prévost avait de fréquentes disputes avec M. Sureaux à propos d'Armand.

— Cet enfant, disait le tailleur, aurait pu être bon et vivre heureux. Mais toutes vos sottises lui ont tourné la tête, et il est gros d'orgueil comme un moine l'est de paresse et d'ignorance. Il se fera remarquer par sa folie.

— Les hommes de génie ont toujours été accusés de folie, répliquait M. Philibert. Il n'est pas donné à tout le monde de comprendre certaines âmes d'élite. Attendez ! Le monde retentira du nom d'Armand Richard. La Belgique lui élèvera un jour des statues.

— Je m'étonne qu'il n'en ait pas déjà une chez son père, reprenait l'entêté tailleur. Si on devait la commander un de ces jours, conseillez à Richard de la faire faire en sucrerie ou en pâte de pain d'épices. Plus tard, ce monument serait peut-être sa consolation. Manger son fils en effigie doit être un plaisir de raffiné.

— J'aurai raison de toutes ces plaisanteries dans dix ans, monsieur Prévost. Je m'en ferai des armes contre vous.

— Nous verrons cela, monsieur Philibert, nous verrons cela. Je le voudrais ; je ne désire pas le malheur de ce garçon-là. Mais

tout ça me semble prendre une mauvaise tournure.

M. Prévost était très-mal accueilli avec ses prophéties, chez les Richard. On ne fut pas long à le trouver envieux et à lui répondre souvent avec aigreur. Le tailleur n'en tint aucun compte, continua ses diatribes et donna comme toujours ses conseils peut-être un peu rudes dans la forme. Le faible M. Richard était parfois quelque peu ébranlé par les raisonnements de l'entêté M. Prévost. Mais madame Richard était là pour le reconforter ; et s'il se couchait le soir en disant à sa femme : — Crois-tu que la vocation d'Armand soit bien réelle ? il s'éveillait le matin avec la conviction que son fils était un phénix, l'homme appelé à continuer les illustres orateurs des temps antiques et modernes. Pendant que l'enfant travaillait, le commerce des époux continuait à prospérer. Tous les ans, le chiffre de leurs économies devenait plus respectable. Combien de choses sont meilleures en vieillissant, Dieu bon ! Nul obstacle ne venait se mettre au travers des désirs du tapissier. Son second fils, Auguste, laissé dans l'ombre comme les cadets au moyen âge, allait à l'école et vagabondait

selon ses caprices. C'était un bel enfant, intelligent et vigoureux, et qui ne demandait qu'à se montrer affectueux et espiègle. Son éducation était peu soignée; il avait des manières et un langage qui sentaient le polisson d'une lieue, comme disait son père. Sa mère, perdue dans ses projets ambitieux, et comme magnétisée par les hautes vertus de son aîné, oubliait le pauvre cadet, ou ne s'en souvenait que pour le rudoyer. C'était lui qui cassait tout dans la maison, disait-on. Il usait plus de culottes qu'un régiment de gendarmes. Il sortait le matin bien propre, avec une belle chemise blanche, et son gros visage tout rose d'avoir été frotté par le rude essuie-mains; à midi, il avait déjà sa chemise maculée, ses mains sales et sa chevelure en désordre. Bien heureux encore quand il ne rentrait pas le soir avec un accroc à son pantalon et un coup de poing sur l'œil. Aussi, on lui donnait plus de taloches que de baisers et il prenait tous les jours un peu plus de dégoût de la maison paternelle.

— Je ne ferai jamais rien de ce garçon-là, disait le tapissier avec amertume. On le battrait comme plâtre que peut-être ça l'amuserait. J'aurais tant voulu le voir *buraliste*. Ah!

ouiche ! il sera ouvrier toute sa vie, l'imbécile !

— Je l'espère bien, s'écriait M. Prévost. C'est le seul de la maison qui n'ait pas un coup de marteau. Un buraliste ! Pourquoi pas un soldat ? Pourquoi pas un frère ignorantin ? Si je n'étais pas si en colère, comme je rirais de toutes vos sottises.

Quand il eut douze ans accomplis, Armand fut envoyé au collège, pendant que son frère continuait à ne pas fréquenter l'école primaire. Sa mémoire lui fit remporter plusieurs prix, en compagnie de beaucoup d'autres élèves, et, à ce succès, les époux Richard montèrent leur enthousiasme jusqu'au lyrisme. Quand il revint en vacances après sa première année de travaux, on lança des fusées, on couvrit les murailles de la maison Richard de banderoles et de petits drapeaux tricolores, des gamins tirèrent le canon, et on suspendit des devises rimées aux arbres de la place qui faisaient face à l'habitation du prodige. M. Philibert composa un quatrain en style classique où sept des noms les plus illustres de l'antiquité furent cités. A cette occasion, la réputation du grand philosophe grandit donc encore côte à côte avec

celle de l'avocat en herbe, et le savant fut désigné pour débiter un discours, après le bourgmestre, à un personnage royal qui passait par Charleroi.

Ce discours fut rédigé en collaboration par M. Sureaux et Armand, alors âgé de treize ans. Il eut un succès prodigieux. Le prince à qui il était adressé rit jusqu'aux larmes quand il put perdre sa gravité officielle. Ceci est une preuve que M. Sureaux n'était pas de ceux qui usent leur talent à procurer de l'ennui aux puissants, qui doivent forcément digérer les discours officiels qu'on leur débite. Le grand philosophe, homme de beaucoup de tact, ne pouvait agir comme le commun des hommes dans aucune circonstance. Aussi, l'auguste personnage rentra chez lui si enchanté de son voyage et de M. Sureaux que, son ministère ayant décidé que plusieurs décorations seraient décernées pour marquer la satisfaction du prince, notre savant reçut sa part de cette magnificence.

Lorsque M. Philibert vint chez le tapissier avec son ruban à la boutonnière, il embrassa Armand en lui disant :

— C'est à vous que cet honneur était dû,

je le déclare avec reconnaissance : le plus beau jour de ma vie ne doit pas être terni par un mensonge. Si je pouvais vous donner la moitié de ma croix, je le ferais avec bonheur. Ceci, Armand, est le prélude de vos succès. J'ai comme l'intuition de votre brillante destinée ; hum ! vous serez honoré par vos œuvres, et l'attente ne sera pas longue.

Le goguenard et entêté M. Prévost fut le seul qui ne félicita pas le grand philosophe ; il ricana assez indécemment la première fois qu'il vit le ruban à la boutonnière de M. Philibert, qui en fut attristé ; le bonhomme ne trouva qu'une raison à ce mutisme : — Je n'aurais jamais cru M. Prévost si envieux, dit-il au tapissier.

— C'est un ambitieux ! cria M. Richard. Il voudrait tout pour lui. Mais il se trompe s'il croit qu'on va se mettre à deux genoux et l'encenser. Il est d'une brutalité !... Il se figure qu'Armand sera son gendre, mais mon fils n'est pas fait pour sa fille ; M. Prévost n'a qu'à chercher ailleurs.

Mademoiselle Adèle Prévost avait été, dès sa plus tendre enfance, destinée à Armand Richard. Mais, quand les parents de l'avocat virent dans l'avenir les hautes dignités qui

l'attendaient, leurs vœux pour ce mariage se refroidirent considérablement, et les projets des deux familles demeurèrent à cet état latent qui ressemble plus encore à la mort qu'au repos. En agissant ainsi, les époux Richard concouraient à la réalisation d'un nouveau plan du marchand tailleur. M. Prévoist, voyant que l'ambition continuait à pousser de nombreux jets à son tronc primitif dans le cœur des Richard, s'habitua facilement à l'idée de faire son gendre du cadet de la famille. Ce plan convenait parfaitement au petit Auguste et à mademoiselle Adèle, qui avait alors neuf ans. Tant que mademoiselle Adèle avait été une petite fille légère et joueuse, tant qu'elle s'était amusée de sa poupée, les airs de magistrat d'Armand, sa contenance imposante et ses plaidoyers eurent assez d'empire sur son cœur : elle le trouvait amusant comme un croquemitaine de carton. Mais la raison et la rêverie ayant enfin fait sortir son esprit de l'état de niaiserie adorable dans lequel il avait végété jusqu'alors, la petite fille trouva que l'aîné des Richard était peu aimable et s'éloigna de lui. Auguste, ayant le champ libre, en profita. En fait d'amour, les plus jeunes sont les

meilleurs. Les deux enfants s'entendirent bientôt. Armand ne voulait pas jouer, sa dignité s'y opposait ; Auguste ne voulait que jouer. Armand avait un visage sévère que le rire n'illuminait que rarement ; Auguste riait à tout propos, avec une expansion qui gagnait tout le monde. Il fut donc le compagnon inséparable de mademoiselle Adèle Prévost ; il ne lui fallut que trois jours pour la nommer *ma petite femme*, et la fille du marchand tailleur lui répondit instantanément, et sans honte, par *mon petit mari*. Adèle était une jolie enfant, un peu pâle, très-blonde, et d'une délicatesse de formes tout à fait aristocratique. Ses grands yeux bleus étaient profonds et intelligents. Elle était très-vive, et elle avait des airs de tête gracieux à charmer l'âme la plus insensible. M. Prévost en était assez fier et la gâtait quelque peu. Mais la nature d'Adèle la défendait contre l'indulgence exagérée de son père, et elle grandissait en gentillesse pour le plaisir à venir d'Auguste Richard, frère dédaigné et battu du grand Armand Richard.

Pendant que les deux amoureux prélu-
daient à leur bonheur futur, l'avocat conti-
nuait ses études au collège, où sa mémoire

était regardée comme un phénomène et où son amour-propre se développait outre mesure. A la moindre querelle qui s'élevait entre les étudiants, l'avocat était appelé à prononcer son jugement. Il rendait ses arrêts avec une gravité sereine; il était très-souvent à côté des conclusions logiques; mais une telle certitude d'avoir bien jugé était incrustée dans tous les traits de son visage, qu'on n'avait même pas l'idée d'appeler de son jugement.

Un jour, deux polissons vinrent le trouver pour les mettre d'accord dans un cas qui les embarrassaient.

— L'avocat sera pour moi, dit l'un; tu verras bien.

— Oui, dit l'autre, si tu lui as promis quelque chose; sans cela j'aurai raison.

Perfide insinuation! Armand se fit expliquer le cas par les deux parties, et les détails se trouvèrent exactement les mêmes, quoique donnés par deux adversaires,—ce qui est peut-être phénoménal dans les fastes judiciaires.

Voici ce dont il était question :—Un des collégiens, nommé Fidèle, avait reçu de sa mère un panier de poires. Dans le panier se

trouvait une lettre du père Fidèle, et dans la lettre le paragraphe suivant :

« Tu partageras ces fruits avec tes amis. Au cas où tu ne suivrais pas ce conseil, je te promets une bonne indigestion, qui te retiendra au dortoir pendant que les autres seront à la promenade. »

Par hasard, — en fouillant dans le pupitre de Fidèle, l'autre garnement, nommé Alphonse, avait trouvé cette lettre; certain paragraphe intéressait tout le collège, selon lui. Sans craindre d'être accusé d'indélicatesse par Fidèle, il n'avait eu rien de plus pressé que de venir réclamer l'exécution des désirs du père Fidèle.

Or, Fidèle fils était un gamin revêche et maussade qui se tenait éloigné de tout commerce affectueux. Au lieu de partager les fruits avec ses amis, il se dit : — Papa se moque de moi; je n'aurai point d'indigestion si je ne mange pas toutes les poires à la fois. — Et il avait gardé les poires.

Quand le jeune Alphonse eut découvert la lettre, il interpella donc le jeune Fidèle :

— Tu vas me dire où sont les poires, et nous les distribuerons tout à l'heure, après le dîner.

— Pas du tout, répondit Fidèle. Elles sont à moi.

— Ton père te les envoie pour que tu en donnes à tes amis, reprit Alphonse.

— Je n'ai pas d'amis, retorqua Fidèle forcé dans ses retranchements.

Ce raisonnement, inspiré par la gourmandise, était logique, et Alphonse se trouva embarrassé. — Et bien ! donne-m'en une part, et je ne dirai rien, ajouta-t-il enfin.

— Ni une part ni une poire, avait répondu Fidèle. Elles sont trop bonnes !

— Alors, avait repris l'autre, nous irons parler à l'avocat. Ça ne peut pas se passer ainsi. Les poires ne sont pas à toi !

— Allons, dit Fidèle. — Je suis toujours le seul à savoir où sont les poires, ajouta-t-il en se léchant les lèvres.

Le cas expliqué, Armand le trouva épineux. En effet, le père disait en toutes lettres : « Tu partageras ces fruits avec tes amis. » Fidèle disait, lui : — Je n'ai pas d'amis, — et il se cramponnait à ce système de défense avec la ténacité qu'un enfant peut mettre dans les disputes les plus futiles.

Pendant que l'avocat réfléchissait, les re-

gards attachés au plafond, et dans une certaine perplexité, le petit Alphonse dit :

— Qu'il donne ses poires, il aura des amis.

— J'aime mieux mes poires, répliqua immédiatement Fidèle.

L'avocat-juge, troublé par ses réflexions, se trouvait dans un cruel embarras. Depuis que ses compatriotes lui avaient décerné son diplôme idéal, c'était la première fois peut-être qu'il se voyait à court au moment de jeter le poids de sa raison dans la balance de la justice. En déboutant Alphonse de sa demande, il donnait gain de cause à la gourmandise et à l'insociabilité de Fidèle; c'était un résultat immoral. En appuyant au contraire le demandeur, il commettait une injustice flagrante et semblait dédaigner la réplique pleine de bon sens du jeune Fidèle : — Je n'ai pas d'amis !

Malgré ses doutes cependant, Armand conservait sur son visage l'expression sèche et immuable du sang-froid. Aucune hésitation ne se lisait dans ses yeux. Il pesait les raisons de l'un et de l'autre plaideur, et semblait vouloir dire, tant sa bouche était ferme et sévère dans ses contours :

— La vérité, la justice, c'est moi !

Enfin, ayant sans doute trouvé le moyen de débrouiller l'affaire, il se leva. Les deux adversaires attendaient avec anxiété. Fidèle, quoiqu'il eût caché ses poires, se laissait prendre aux formes officielles et à l'extérieur déjà imposant du jeune avocat, qui, ayant toussé, dit d'une voix bien accentuée :

— La cause est entendue, et le jugement est remis à huitaine, pour des raisons que je ferai connaître en temps opportun.

A ces mots, Alphonse se trouva tout bête, et Fidèle grimaça un sourire en passant amoureusement sa langue sur ses lèvres charnues.

Pendant les huit jours qui suivirent, messieurs les étudiants s'occupèrent presque exclusivement de l'affaire des poires, au grand détriment de la science. Des partis se formèrent, et les discussions devinrent si fréquentes, que plusieurs des orateurs portèrent les marques de coups de poing peu parlementaires. Le collège, à ce moment, ressemblait assez au Sénat des États-Unis, où, à bout de ressources, les orateurs en viennent aux voies de fait, tout comme feraient des ivrognes à la porte d'un cabaret. Fidèle con-

tinuait à se tenir à l'écart, écoutant sournoisement les bruits de l'orage, et semblant ne point en craindre les résultats. Enfin, le grand jour arriva. A l'heure de la récréation, les collégiens se réunirent dans une vaste cour où d'ordinaire les *grands* jouaient à la balle. Armand s'assit sur une borne.

— Fidèle, dit-il, allez chercher les pièces de conviction.

L'enfant courut et revint avec un panier, qu'il mit aux pieds de l'avocat.

— Il n'y a plus qu'une poire, dit-il.

— Et elle est gâtée, ajouta Alphonse.

— Les avez-vous toutes mangées à vous seul, ou les avez-vous partagées avec des amis? demanda Armand à l'accusé.

— Puisque je n'ai pas d'amis, répondit Fidèle.

— Avez-vous eu une indigestion? continua le juge.

— Non, l'avocat, — au contraire, repartit le petit gastronome.

— En ce cas, reprit Armand, l'accusation est écartée. Pourquoi M. Fidèle père avait-il prié son fils de partager ses poires avec ses amis? Pour qu'il n'eût pas d'indigestion. S'il les a mangées et qu'il n'eut pas d'indigestion,

la lettre est considérée comme non avenue.

— Et le panier ? dit quelqu'un.

— Le panier n'est pas en cause, répliqua Armand. Fidèle ne demandait pas mieux que de partager ses fruits entre nous. Mais où sont ses amis ? Pouvait-il agir contre sa conscience ?

— C'est contre son estomac que vous voulez dire, l'avocat, dit un collégien.

— Silence ! cria Armand. J'ai dit.

A la suite du jugement, quelques voix s'élevèrent et mirent en doute l'impartialité de l'avocat. On assurait qu'il avait été corrompu par l'épiderme doré des pièces de conviction, et que leur chair savoureuse l'avait entraîné vers le plaideur qui les possédait. Le juge le plus intègre est en butte à ces sortes de récriminations, et le mieux est pour lui de les dédaigner. C'est ce que fit Armand, sans que sa dignité eût à souffrir des épithètes flétrissantes que certains polissons aimaient à lui donner.

III

M. Richard, ou madame Richard quand le tapissier était trop occupé, allait tous les quinze jours se réjouir le cœur de la vue de son fils ; on lui portait alors des fruits ou des sucreries, qui donnaient à son larynx, assurait-on, une sonorité plus vibrante : l'idée de ce fortifiant venait de M. Sureaux, qui avait une propension assez singulière à fêter les boutiques de pâtissier. Le grand philosophe accompagnait quelquefois les époux Richard : il voulait voir par lui-même dans quelle voie on faisait entrer son protégé. Le procès des poires avait eu du retentissement au collège, et M. Richard étant venu voir Armand, le directeur de l'établissement lui demanda un moment d'entretien.

Ce directeur, nommé M. Baudeau, était un homme sévère, froid et digne jusqu'à la sécheresse : mais toutes ces qualités — ou ces défauts — étaient fils de sa volonté. Au fond,

c'était un esprit railleur et peut-être un peu épicurien; il avait senti que ces dernières qualités — ou ces défauts — pouvaient nuire à sa position, et il les avait remplacés par le masque décrit plus haut.

C'était un petit homme replet, tout habillé de noir, et à qui de larges lunettes bleues, voiles des yeux hypocrites, donnaient un faux air de chat-huant effrayé. Ces lunettes étaient posées sur un nez mince, comme une voûte sur une colonnette gothique, et leur grandeur démesurée attirait le regard comme les yeux phosphorescents de l'oiseau des ténèbres.

M. Richard s'assit; le directeur, ayant monté ses lunettes sur son front, changea de physionomie. Son nez s'allongea d'une façon fantastique, et ses cheveux semblèrent être de formidables sourcils posés sur les lunettes. Quant aux yeux naturels, ils étaient à peu près absents, ainsi découverts, et paraissaient deux taches de taffetas appliquées au milieu des joues.

— Il paraît, dit M. Bauveau, que M. Armand Richard est destiné au barreau par ses parents et par une vocation bien décidée.

— Oui, monsieur le directeur, répondit le

tapissier. Il a toujours plaidé. C'est dans sa nature, et nous ne voulons pas le contrarier.

— C'est un état fort honorable, reprit M. Baudeau en jouant avec une plume. On y peut déployer de l'éloquence et de la dignité. La robe prête merveilleusement aux grands mouvements oratoires. Moi-même, dans ma jeunesse, j'avais le désir de prendre les lois corps à corps, et de les rendre aussi humbles pour mon esprit que le *Pater noster* lui-même. Mais les circonstances en ont décidé autrement.

— Quel dommage ! dit le tapissier.

— La civilisation n'y perdra rien, continua le directeur. Je suis maintenant le Mentor, le précepteur de toute une génération, et vous m'en direz des nouvelles dans dix ans. Mes élèves, retenez bien ceci, formeront une classe à part dans la société. Il y a plusieurs manières de développer l'intelligence des enfants ; il ne faut point procéder par la douceur : la sévérité, toujours la sévérité, voilà ma devise. Si l'on s'en relâche un jour, les enfants s'en prévalent et prennent des faux plis : l'esprit est comme une étoffe souple, qui a besoin de préparation pour ne point devenir chiffon.

— Hum! Hum! fit le tapissier avec un signe de tête approbatif.

— Ainsi, Armand sera avocat? demanda M. Bauveau. Si j'avais été consulté, si mes lumières avaient été trouvées dignes d'un pareil sujet, j'eusse émis un avis contraire à vos désirs.

— Pourquoi donc, monsieur Bauveau?

Le directeur hocha la tête sans répondre. M. Richard, qui avait quelque confiance dans l'instituteur de son fils, sentit un frisson lui passer dans le dos à ce geste négatif et désespérant.

— Peut-être ai-je tort, reprit M. Bauveau, et peut-être mes craintes sont-elles mal fondées. Mais je crois que vous avez agi un peu légèrement.

— C'est possible, monsieur le directeur; cependant M. Philibert Sureaux, que vous connaissez et qui est très-savant, m'a toujours approuvé et m'assure qu'Armand deviendra un grand homme.

Au nom de M. Sureaux, M. Bauveau se pinça les lèvres, et une fine grimace ironique agita ses lunettes. Il y avait une espèce d'antagonisme entre le directeur du collège et le savant de Charleroi. Le premier, lors du pas-

sage du prince par la cité wallonne, avait beaucoup intrigué pour pouvoir le haranguer; M. Philibert l'ayant emporté sur lui, son adversaire ne pouvait le lui pardonner.

— M. Sureaux n'est pas évangéliste, dit-il, et il peut se tromper une fois.

— Mais enfin, monsieur le directeur, pour quoi n'approuvez-vous pas mes idées et celles d'Armand?

— Votre fils a le visage trop régulier, trop beau, dit M. Bauveau.

— Trop beau! s'exclama le tapissier en ouvrant la bouche comme pour en laisser sortir les dernières et suprêmes notes de l'étonnement.

— Oui, mon cher monsieur Richard, reprit le directeur en souriant d'une manière affectueuse et comme pour dire: — Je veux bien que vous regardiez dans le puits de science que je vais vous ouvrir. — Armand est trop beau pour être avocat. En remontant à la plus haute antiquité, et en lisant l'histoire des grands orateurs, on a la conviction qu'ils étaient tous éminemment laids. La laideur est la beauté du dieu des tribunes publiques. Un joli visage manque ordinairement de grandeur pour les fonctions *magistrales*. Re-

gardez autour de vous ; cherchez les portraits des orateurs illustres de toutes les époques, et vous verrez qu'ils étaient tous d'une laideur lumineuse et caractéristique. Démosthènes, Socrate, Sénèque étaient laids. Je suis convaincu que ces hommes se seraient défigurés, plutôt que de porter en public un visage efféminé. Quel respect voulez-vous que l'on ait pour de beaux yeux, un nez droit et des lèvres roses ? Toutes ces jolies choses peuvent tout au plus plaire aux jeunes femmes romanesques. Une femme d'un esprit supérieur choisira un homme laid pour son compagnon de voyage dans le chemin de la vie. Si un avocat a la beauté des hommes ordinaires, au lieu de s'occuper de ses clients, il vagabondera dans le domaine du sentiment. Ses succès amoureux lui feront dédaigner les succès de la tribune. Quand il plaidera, au lieu de suivre le fil de son discours et d'arriver à une chute terrifiante pour son adversaire, il fera des mines et laissera errer sur le public féminin un regard distrait et plein de désirs. S'il y a de jolies femmes dans l'auditoire, c'est un homme perdu.

Le tapissier, terrifié par ce flot de paroles,

écoutait sans oser l'interrompre l'orateur qui le poignardait ainsi à coup de phrases aiguës. C'était là une nouvelle façon d'envisager l'avenir de son fils, et il passa en quelques minutes de la plus haute confiance au doute le plus affreux.

—Réfléchissez-y, monsieur Richard, ajouta le directeur avec bonté. Cela en vaut la peine. Parlez-en à M. Sureaux, puisque vous avez en ses lumières une foi plus vive que dans les miennes. Souvenez-vous surtout que, quoi qu'il arrive, je n'aurai rien à me reprocher, vous ayant mis sur vos gardes. C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Le petit homme se leva alors. M. Richard l'imita machinalement et se laissa guider vers la porte. Il sortit du cabinet du directeur sans prononcer un mot et dans la plus profonde stupeur. Un médecin, en le voyant ainsi anéanti, l'eût sans doute saigné pour éviter un transport au cerveau. Il rentra chez lui sans avoir embrassé son fils, et tomba entre les bras d'un fauteuil non garni, dont les craquements n'éveillèrent aucune pitié dans son cœur.

—Eh bien, Richard, dit la modiste, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'avez-vous ?

— Faites appeler M. Sureaux, répondit le tapissier d'une voix étranglée.

Comme madame Richard n'avait jamais vu son mari si ému, même en remontant dans le passé jusqu'au jour de son mariage, elle obtempéra immédiatement à son désir. Le savant arriva. M. Philibert, qui avait montré d'abord un modeste filet de ruban à sa boutonnière, affichait aujourd'hui un nœud de couleurs éclatantes, et qui semblait plutôt être un coin de foulard que le galon honorable de l'habit d'un galant homme. Les dimanches, les jours de fête et certains jours de la semaine, quand il faisait beau, il portait sa croix.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda-t-il en entrant. Pourquoi avez-vous cette mine effarée, Richard ?

— Monsieur Sureaux, répondit le tapissier avec un regard suppliant, un avocat doit-il absolument être laid ?

— Que chantez-vous là, Joseph ; êtes-vous ivre ? dit madame Richard.

— Taisez-vous, femme, reprit le père d'Armand. Votre sexe n'a pas été créé pour se mêler aux choses sérieuses. Répondez-moi, mon bon monsieur Sureaux : un avocat doit-il être laid ?

— Je n'en vois pas la nécessité, répliqua le savant.

— Ah ! merci, merci ! cria M. Richard. Vous me rendez à la vie.

Et, tout en pleurant, il se mit à rire.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? ajouta madame Richard très-intriguée.

Quand le tapissier fut calmé, il raconta son entrevue avec le directeur du collège et la peur effroyable qu'il avait ressentie en l'entendant dissertar sur la beauté des avocats. M. Philibert ne put garder son décorum, et il se mit à rire d'un petit rire convulsif et méprisant.

— M. Bauveau est un sot, dit-il. Il faut chercher ses opinions sur son visage et non dans sa sagesse. Il a reçu en partage la laideur physique, mais non celle de Socrate et de Sénèque. C'est sa jalousie qui étouffe en lui tout sentiment de vulgaire raison ; il a voulu *nous* jouer un mauvais tour.

— C'est bien mesquin, dit madame Richard.

— C'est un homme odieux, ajouta le tapissier. Comment avons-nous pu lui confier notre enfant, notre Armand, l'espoir du pays ? Armand reviendra à la fin du trimes-

tre, et il ne remettra plus les pieds dans cet établissement de corruption.

En rentrant chez lui, M. Richard, exalté par les paradoxes de M. Bauveau, avait eu un instant l'idée de défigurer son fils, — soit en lui jetant avec soin au visage une rosée d'un acide quelconque, — soit en lui coutrant les joues par des brûlures accidentelles. Le pauvre homme aurait-il eu le courage de détruire son œuvre? C'est là une question que les historiens auront à débattre, et qui produira bien des volumes de haute philosophie.

M. Bauveau assurait qu'Armand était trop beau pour être avocat. En voici un croquis rapide; on jugera jusqu'à quel point le directeur du collège était dans le vrai.

Armand était d'une taille élevée déjà, mais fluette, et d'une structure osseuse. Il marchait la tête baissée, sans doute pour mieux réfléchir, et les mains derrière le dos, à la façon de Napoléon le Grand. Il était toujours habillé de noir. Il avait la tête longue, des pommettes proéminentes, de grands yeux noirs au regard indécis; ses sourcils, touffus et raides comme l'herbe au rebord d'un talus, se rejoignaient sur le nez

et donnaient à son visage une expression sombre. Ses cheveux noirs, coupés courts, faisaient ressembler sa tête à une de ces brosses avec lesquelles les servantes de notre pays nettoient les vitres des croisées. Sa bouche était grande; sa lèvre inférieure, un peu lourde, s'appuyait avec complaisance sur le menton, ce qui donnait à l'avocat un air naïf et assez niais. Mais qu'importe l'air! Il avait une fossette au menton. Son teint était cuivré comme celui d'un Arabe, et si ce n'eut été son nez qui avait des propensions à menacer le ciel, on eût facilement pris Armand pour un musulman dépaysé. Comme il grandissait à *vue d'œil*, les manches de ses habits étaient toujours trop courtes, et ses pantalons n'atteignaient pas jusqu'à ses chevilles. En marchant, il posait ses pieds le pouce en dedans, à la façon des sauvages, parce que c'est plus sévère, plus classique. Il marchait à larges enjambées, le cou tendu en avant, comme s'il eût cherché la trace d'un client, et sans s'arrêter jamais devant aucune espèce d'obstacle. Aussi, bien des fois déjà, les voituriers qui descendaient rapidement la pente dangereuse de l'entre-ville, ne l'avaient sauvé des pieds des

chevaux qu'à force de jurons et d'énergie.

Tel était Armand Richard à quinze ans. Plus tard, si sa physionomie change, il faudra la photographier de nouveau, afin que l'on connaisse bien, au physique comme au moral, le seul grand homme non décoré qui ait vu le jour à Charleroi.

M. Richard se tint parole. A la fin du trimestre, il reprit son fils de chez M. Bauveau, qu'il regarda comme le plus cruel ennemi de sa famille.

— Il est aussi envieux que Prévost, disait le tapissier; le succès d'autrui le rend féroce. Il fera une maladie quand Armand passera son dernier examen. Ce sera sa punition.

L'avocat, rentré dans la maison paternelle, continua ses études sous la direction de M. Sureaux. Sa taille était déjà alors audessus de la moyenne. Ses père et mère étaient petits; aussi s'étonnait-on dans la ville de voir aux Richard, troncs noueux et lourds, une branche aussi fluette. Le tapissier, lui, regardait cette taille avec bonheur.

— Il sera grand de toutes les façons, disait-il en se frottant les mains et en riant largement.

Entre ses heures d'étude, Armand voulut bien se montrer à ses compatriotes. Il se promena pendant quelques jours jusque dans les rues les plus misérables de Charleroi, accompagné par M. Sureaux, qui en était presque aussi fier que de sa décoration. Les bourgeois, en les voyant passer, s'arrêtaient et montraient Armand du doigt.

— C'est l'avocat ! disaient-ils.

Ce succès était tout ce que désirait pour le moment Richard fils aîné. Quand il fut convaincu qu'on ne pouvait l'avoir oublié, il devint plus sédentaire. Cependant, il se familiarisa quelque peu avec ses voisins. Il passait quelquefois chez eux sa soirée à débiter gravement des apophtegmes, ou à faire l'apologie de quelque grand homme de l'antiquité. Il n'amusait pas toujours ses auditeurs, mais il les stupéfiait par l'abondance de sa parole, et surtout par la manière *coulante* avec laquelle il déroulait ses discours. Un de ces voisins, nommé Ruppe, ferblantier, avait une nièce âgée d'environ vingt-deux ans, qui s'appelait Zoé. C'était une de ces femmes dont des amies disent : — Elle est bien faite ! pour ne pas dire : — Elle a un laid visage, — ce sous-entendu

étant plus naturel qu'une vérité brutale au sexe féminin. Zoé était une bonne fille, blonde, forte, pleine d'attention pour son oncle, dont le caractère noir la faisait beaucoup souffrir. Elle louchait un peu, et cela n'était nullement disgracieux; ses yeux en paraissaient un peu plus timides, un peu plus modestes, et leurs flammes croisées ne manquaient pas de charme. Zoé, qui n'avait que tout juste assez d'intelligence pour aider son oncle à vendre les ustensiles qu'il faisait fabriquer, et dont l'éducation négligée ne pouvait remplacer l'esprit absent, se prit bientôt d'une grande admiration pour l'avocat. Cette grande fille ignorante et pauvre d'esprit, chaste comme les plus laides d'entre les femmes, avait cependant des attraits qui agirent puissamment sur le cœur d'Armand. Elle était femme d'abord, et, pour un collégien, c'est toujours une qualité. Puis son corps, superbement taillé, avait des formes bien accusées, presque splendides, qui forçaient le regard à s'y arrêter. Quand Armand avait fini d'étudier, il allait chez M. Ruppe. M. Ruppe étant d'ordinaire au cabaret, l'avocat trouvait Zoé seule. Cette solitude fut, dans les premiers jours, quelque peu lourde

à l'étudiant. Il était plus timide encore que la jeune fille, et, comme il ne connaissait nullement le langage de la galanterie, il demeurerait longtemps embarrassé, tout prêt à commencer une phrase, la mâchant sans fin pour lui donner une forme convenable, et se taisant toujours. Il restait quelquefois ainsi un quart d'heure muet et farouche, le front crispé, se donnant intérieurement à tous les diables, sans trouver moyen de rendre la vie à ses lèvres séchées et raidies. Peu à peu cependant il s'humanisa, Zoé lui venant en aide. Alors les regards brillants de la jeune fille lui donnèrent une autre espèce de timidité, un malaise qui était loin de lui déplaire, et qu'il aimait à ressentir. Jamais amour ne fut moins bruyant que celui de ces deux cœurs encore niais. Ainsi l'avocat, comme le commun des mortels, se troubla à la vue d'une femme. Il est vrai de dire qu'elle ne ressemblait pas aux femmes ordinaires, et que, dans ce cas encore, Armand se montra un homme supérieur. Bien avant qu'il eût pensé à trouver un ange dont l'aspect fût divin, irrésistible, il aima une pauvre fille déshéritée par le sort et plus âgée que lui de six ou sept années.

Armand n'avait pas dit à Zoé qu'il l'aimait ; mais ils sentaient tous deux la sympathie qui pénétrait dans leurs cœurs comme un fluide savoureux et enivrant. Si l'avocat était timide, mademoiselle Ruppe était tendre par nature, et il devait arriver un moment où la glace se romprait entre eux.

Un jour Armand, entrant au crépuscule dans la cuisine qui servait de salle à manger au ferblantier, trouva Zoé assoupie dans une pose pleine d'abandon, à demi couchée sur deux chaises. Je ne sais quel malheureux livre, entr'ouvert sur ses genoux, lui avait servi de breuvage soporifique.

Il faisait doux à l'air. Les derniers rayons du soleil couchant éclairaient le haut des arbres plantés sur les fortifications, que l'on voyait de la fenêtre de la cuisine. Une bouilloire chantait sur le feu ; la batterie de cuisine reluisait dans les coins mystérieux ; une naïve image de la Vierge, raide dans ses plis empesés, décorait la cheminée. Armand, retenant son souffle, s'avança vers la jeune fille et, sans bouger, la regarda longtemps dormir. Peu à peu il s'enhardit jusqu'à toucher la chaise où Zoé était assise. L'avocat, en ce moment, fut plus ému que lorsqu'il

fit son entrée à l'université. Il se sentit froid par tout le corps. Il demeura pendant une demi-heure glacé, immobile ; un désir lui vint d'effleurer de ses lèvres les cheveux de Zoé. Ce désir, germé on ne sait comment dans le cœur d'un avocat déjà célèbre malgré son jeune âge, le troubla si violemment, qu'il fut sur le point de perdre connaissance. Voyant que la jeune fille ne se scandalisait pas trop du vœu qu'il avait osé former, puisqu'elle continuait à dormir innocemment, il s'approcha doucement, doucement, et commit son premier larcin amoureux.

Dans ce moment, il devint rouge comme le cardinal des mers découvert par M. J. Janin.

La jeune fille ne s'éveillant pas, il recommença son jeu, mettant un peu plus de hardiesse à chaque baiser qu'il donnait et avançant ses lèvres plutôt vers le front que vers les épaules. Quand il arriva aux yeux de Zoé, il s'y attacha longuement, comme une abeille qui s'est abattue sur une fleur fraîchement éclosée et pleine de suc.

Zoé ouvrit un œil endormi, reconnut Armand et referma ses paupières. L'avocat vit bien un mouvement sur le visage de sa bien-aimée, et il eut une grande peur qu'elle ne

se fâchât; mais la retrouvant endormie sous un second regard, il reprit son assurance et son audace de voleur. Il n'y a pas d'homme plus courageux qu'un poltron qui n'a rien à craindre. Cependant Zoé avait rougi; mais elle connaissait sans doute ce proverbe : — On ne voit que ce que l'on veut. Dès ce jour, l'ambition eut tort chez le jeune et illustre avocat. Il se livra à sa passion avec une fureur digne de son grand caractère. Sa complice, qui trouvait sans doute un attrait singulier dans cette façon toute nouvelle de se laisser aimer, avait soin de se trouver endormie aussi souvent que possible quand son amoureux arrivait. Ceci est une preuve qu'il n'y a pas de femme bête dans les jeux de l'amour.

Armand admirait étrangement Zoé. Pour lui, c'était la seule femme qu'il y eût sur la terre. Il en rêvait avec délices; il se rappelait les traits de son visage et jusqu'à leurs plus minutieux détails, comme s'il en eût été lui-même le sculpteur. Il la trouvait belle, tout à fait belle; sa douceur, la simplicité de son langage le charmaient. Il ne pouvait songer à ses regards croisés et brillants comme l'éclair, sans ressentir par tout le

corps un frisson de plaisir. L'avocat était pris, comme on dit chez nous. Il savourait mystérieusement ses nouvelles sensations ; il mettait à les cacher le même soin que l'avare met à enfouir ses chers trésors. A mesure que son cœur se remplissait de la vivace atmosphère de l'amour, il se faisait chez l'avocat une métamorphose intérieure dont il ne pouvait se rendre compte. Ses livres l'ennuyaient, et il ne travaillait avec tant d'ardeur que pour mieux cacher ses secrètes délices. La gloire des grands orateurs ne l'émoustillait plus, il ne savait plus se pâmer en lisant Cicéron ou César. Il avait des tressaillements soudains ; il devenait rêveur. Il se servait de sa mémoire comme d'un prisme éblouissant qui aveuglait son professeur lui-même ; mais il ne comprenait plus le sens des phrases qu'il débitait. Il devint hypocrite. Il perdit peu à peu ses airs magistrals et prit un accent doux et tendre, pendant que ses gestes, auparavant rares et énergiques, devenaient onctueux. L'amour transformait le grand homme futur, dont l'ambition énervée sommeillait au fond du cœur. Son extérieur devint si aimable, que M. Prévost regrettait parfois de ne pouvoir plus en faire son gendre.

Cependant, il y avait un peu d'hésitation dans ce regret, et le tailleur se disait en regardant l'avocat : — Il y a quelque chose là-dessous ; toute cette affabilité n'est guère naturelle.

Ce que l'avocat admirait le plus chez son amie, c'étaient les formes exhubérantes de sa poitrine. Il les regardait comme le sanctuaire de l'amour. Il ne pouvait se lasser de voir les mouvements onduleux imprimés au corsage de Zoé par la respiration ; il oubliait, en la contemplant, que les lèvres de la jeune fille appelaient les siennes. Il gagnait le vertige en se laissant aller à son extase, comme s'il eût été penché au bord de ces gouffres, dans lesquels les légendes allemandes nous montrent le visage séduisant des filles de la fantaisie. Armand s'étonnait en voyant quelque grosse servante, aux bras rouges, frottant un trottoir avec énergie, dont l'ample gorge semblait à chaque instant prête à faire craquer le léger corsage.

L'avocat, enfin, était fou de cette douce folie qu'on nomme amour et qui ne trouble violemment que les cœurs jeunes.

IV

Malgré leur timidité réciproque, les deux naïfs amoureux avaient fini par s'avouer qu'ils s'aimaient. La scène dut être touchante. Malheureusement, les détails n'en ont pas été sténographiés. Ce qu'on peut affirmer, c'est que l'avocat était moins éloquent pour plaider une cause sentimentale que quand il s'agissait d'un fait logique et palpable.

Six mois se passèrent de la sorte, sans incident qui rompit la monotonie de tant d'intéressantes existences. Les époux Richard, lassés d'avoir l'esprit éternellement tendu vers un but élevé, songeaient avec plus de calme aux grandeurs futures de leur fils aîné. M. Sureaux continuait à semer dans l'esprit de son élève la graine desséchée des sciences superficielles. L'avocat dévorait tout et digérait avec facilité. Ses yeux étaient comme une machine électrique qui transmettait au cadran de sa mémoire les passages les plus

arides de l'histoire. Toutes les leçons s'y gravaient profondément ; il n'eut pu les oublier, même s'il l'avait voulu ; quand il commençait à débiter un fait, il fallait qu'il le déroulât tout entier : rien ne pouvait l'arrêter. Il récitait les plus belles choses avec une mesure et un laisser-aller qui le faisaient ressembler à un orgue de Barbarie.

Cependant, la cité se préoccupait des moindres démarches de l'avocat. Elle ne pouvait fermer les yeux sur ses actions. Elle s'intéressait trop à l'avenir de son grand homme, pour ne pas le suivre dans la route qu'il se traçait.

Une petite ville est un géant dont les yeux et les oreilles sont toujours ouverts. La comédie humaine s'y joue dans ses plus précieux et ses plus minutieux détails ; c'est un foyer d'études pour l'observateur. Vous connaissez la fable de l'homme qui avait pondu un œuf. De semblables contes se chuchotent, avec mille amplifications, dans une ville de province, assez souvent pour que la malignité publique ne doive jamais avoir recours aux vieilles médisances. Les bourgeois des petites villes ont beaucoup d'imagination ; et, comme ils sont à l'affût des moindres inci-

dents qui peuvent donner à leur vie une certaine agitation, ils brodent sur tout avec une admirable fécondité.

Aussi, la nouvelle courut bientôt qu'Armand allait souvent chez le ferblantier Ruppe. On se figura d'abord qu'il voulait essayer son éloquence sur l'esprit du marchand. Peut-être, disait-on, veut-il lui prouver que l'eau de source est plus salubre que la bière brune. S'il le veut, il y arrivera, et il fera ainsi une bonne action; ce Ruppe est un ivrogne, etc.

Mais on s'aperçut bientôt que l'oncle de Zoé était rarement chez lui lors des visites de l'avocat.

— Tiens, dit un conseiller communal goguenard, enseignerait-il quelque chose à mademoiselle Zoé?

Cette phrase, à double sens, jetée sans façon au milieu d'un groupe de commères, fut ramassée, retournée et lancée à travers la ville par les meilleures langues du quartier. On chuchota, on rit sous cape, on se frotta les mains en songeant à la *fin finale* de cet incident inattendu. Quelques filles demeurées célibataires jusque par delà la quarantaine, et Dieu sait si certaines de ces créatures

sont féroces, commencèrent à parler des relations de Zoé et de l'avocat en se pinçant les lèvres. Une bonne âme ayant prononcé le mot mariage pour défendre les amoureux, il y eut de petits rires méprisants et des phrases tortueuses qui éclatèrent comme des fusées sourdes.

Ce mot — mariage — prononcé une fois, on le répéta à voix basse, puis à mi-voix, puis à voix haute. Les choses allaient ainsi crescendo, pendant qu'Armand jouissait du délicieux sommeil de Zoé, sans faire beaucoup de progrès dans ses tentatives amoureuses. L'intérêt qu'on portait à l'avocat Richard était si grand que, un jour de réunion chez une de ses voisines, il fut question d'ouvrir les yeux à M. Richard sur les *menées* de mademoiselle Ruppe. — Tout cela l'empêche d'étudier, dit une dame; n'est-ce pas un crime? — On s'appesantit alors sur la conduite inqualifiable de Zoé, — une vieille fille, — qui attirait ainsi chez elle un homme trop jeune et trop distingué pour qu'il pût l'épouser. On donna à la pauvre fille les épithètes les plus malsonnantes. Enfin, il fut décidé que quelqu'un de la société apprendrait à madame Richard les scanda-

leuses façons d'agir de mademoiselle Ruppe.

En effet, le lendemain, dans l'après-midi, un candidat-notaire nommé Collard, âgé de quarante-sept ans, et chantre à l'église de la ville haute, vint faire une visite aux époux Richard. Collard était un homme très-doux, très-religieux, très-taciturne, très-sobre et très-hypocrite. En additionnant les quatre premières de ces qualités, on arrivait, chose singulière, à avoir la dernière pour chiffre total. M. Richard versa un verre de rhum vieux, auquel le visiteur trempa ses lèvres ; puis le candidat-notaire dit d'une voix onctueuse et lente :

— Vous avez une belle famille, monsieur Richard ; M. Armand grandit que ça fait plaisir. Il n'y a pas de raison pour que sa croissance s'arrête : c'est un prodige !

— Eh ! eh ! oui, n'est-ce pas ? fit le tapisier.

— Oh ! reprit M. Collard, ce n'est pas étonnant. Le bon grain ne produit pas d'ivraie. Mais on dit que vous allez le marier, ajouta-t-il avec un sourire charmant et les yeux baissés, pendant que sa tête se penchait sur l'épaule gauche. N'est-il pas un peu jeune ?

— Le marier ! dit madame Richard. En voilà une de nouvelle !

— Quand il veut, il est très-plaisant, monsieur Collard, dit le tapissier.

— Certainement, j'aime bien à plaisanter, quand je peux le faire sans offenser mon prochain, reprit le chantre en humant son rhum ; M. Armand est trop jeune, n'est-ce pas, — puis, son avenir...

— Parbleu ! continua le tapissier en allongeant les jambes et en se renversant sur sa chaise. Le marier maintenant, c'est comme si je le jetais à la Sambre. Je suis responsable devant le pays de ce qui peut lui arriver. Le marier ! L'idée est bonne ! Et M. Sureaux, qu'est-ce qu'il dirait ? Brrr ! ça donne froid rien que d'y penser.

— On nomme peut-être sa future, monsieur Collard ? demanda madame Richard en remplissant le verre du chantre onctueux.

— On fait des suppositions, répondit-il en vidant son verre d'un trait, sans doute par distraction, — des suppositions absurdes.

— Allons, monsieur Collard, dites-nous ça, reprit le tapissier. Nous voulons rire. Il y a vraiment des gens étonnants !

— On parlait de la nièce de votre voisin, dit le candidat-notaire.

— La nièce de M. Walburge, le bourgmestre? demanda madame Richard flattée par cette idée que l'opinion publique visait si haut pour son fils.

— Non, dit M. Collard en regardant attentivement son verre vide comme s'il voulait y faire venir la liqueur par le magnétisme, non, madame; on nommait mademoiselle Ruppe.

— Hein! fit le tapissier.

— Quelle insulte! cria la modiste en se levant, vivement émue. Armand à mademoiselle Ruppe!

— Bah! reprit M. Richard, c'est une plaisanterie de M. Collard. Il s'est levé de bonne humeur ce matin, et il se moque de nous. Vous voyez bien qu'il sourit, femme; remplissez donc son verre.

— Merci! dit le chantre; non, non; je n'en veux plus. C'est qu'il est fort! Allons, encore un demi-verre.

— Ainsi, c'était une plaisanterie?

— Mais, monsieur Richard, M. Armand va souvent, — il fait de fréquentes visites chez le ferblantier. C'est sans doute en tout bien,

tout honneur : il y a de si mauvaises langues !

— Zoé ! dit madame Richard , qui n'était pas calmée.

— Mais , femme , tenez-vous donc tranquille. Quand il rentrera , nous en causerons , et vous verrez qu'il en rira avec nous.

— Il est sorti ? dit M. Collard étonné , et avec une grâce touchante.

— Il sortait comme vous entriez , dit le tapissier.

— Tenez ! tenez ! Eh ! il est peut-être chez le voisin.

— J'y vais voir , cria la modiste en s'élançant hors de chez elle.

Madame Richard , exaspérée par toutes sortes d'idées qui l'éperonnaient et la faisaient courir plutôt que marcher , entra rapidement chez M. Ruppe. Cependant , quand elle fut dans le vestibule , elle se ravisa , et , s'arrêtant un moment , chercha à reprendre un peu de sang-froid. La modiste avait une certaine fermeté de caractère , qui se traduisait malheureusement d'ordinaire par des colères intempestives. Elle sentit sans doute qu'elle se devait à elle-même d'être digne : il y a de ces heures où la vérité fait irruption dans le cerveau comme une lumière

éblouissante. Elle s'appuya donc à la muraille en se disant :

— Il faut du calme.

Quand elle se crut le visage tranquille et qu'elle ne sentit plus dans sa gorge les sifflements aigus de la colère, elle s'avança avec précaution, en faisant le moins de bruit possible.

La porte du magasin était ouverte et le montrait vide de toute présence humaine. Madame Richard n'y jeta qu'un coup d'œil, un de ces regards scrutateurs, profonds, enflammés, qui semblent pouvoir percer l'épaisseur des murailles. Le magasin était rangé avec un ordre admirable; le cuivre et le fer-blanc, façonnés de mille manières, y étalaient leurs rotondités et leurs arêtes nombreuses, avec des chatoiements qui faisaient mal aux yeux. La cuisine se trouvait au bout du corridor. La modiste fut bientôt arrivée à la porte de ce temple de l'amour, où un groupe singulier apparut à ses yeux. Zoé dormait, assise près d'Armand, qui la dévorait du regard, et qu'une grande émotion faisait trembler. L'avocat était rouge comme un apoplectique. Ses oreilles surtout semblaient brûler à l'intérieur. Ses cheveux raides,

dressés sur sa tête comme les poils d'une brosse retournée, étaient autant de points d'admiration qui sortaient du crâne de l'enfant. Par instants, il se penchait sur les joues de Zoé, y déposait un baiser et se relevait plus ému et plus écarlate. Zoé souriait, la bouche entr'ouverte, les yeux fermés, pendant que sa poitrine s'élevait et s'abaissait en mesure, comme si les regards d'Armand, par une force attractive, eussent provoqué ce flux et ce reflux.

Madame Richard regarda cette scène pendant deux minutes, sans tomber foudroyée. La modiste devait avoir une bien puissante volonté, pour concentrer sa fureur dans un pareil moment. Enfin, elle s'avança, toucha du doigt Armand à l'épaule, et attendit après s'être croisé les bras. L'avocat se retourna effrayé et devint pâle à la vue de sa mère :

— Ma... dit-il. Il ne put achever les deux syllabes ; il laissa tomber ses bras le long de ses hanches, et s'évanouit.

Zoé, qui sentit plutôt qu'elle n'entendit ce qui se passait d'inusité autour d'elle, ouvrit les yeux. Elle vit madame Richard, debout, menaçante, qui la regardait ; puis Armand, blanc comme un masque de plâtre et les yeux

fermés. Elle jeta un petit cri et se baissa vivement sur l'avocat. Ce mouvement spontané parlait en faveur de la pauvre fille, mais madame Richard n'y vit rien que de prodigieusement insolent. Elle s'élança à son tour, repoussa Zoé et mit Armand à moitié debout en le soutenant dans ses bras. Il revenait à lui. Il n'eut pas plutôt repris ses sens, que le rouge de la pudeur reparut sur son visage. Ses cheveux, confus sans doute, demeurèrent baissés.

— Armand, dit madame Richard avec un calme trompeur — et, c'est à n'y pas croire, — avec un demi-sourire, — quelqu'un vous demande à la maison. Allez, mon enfant.

L'avocat, abasourdi, et n'ayant qu'à demi la conscience de ce qu'il faisait, s'en allait en oubliant son chapeau. Sa mère le lui mit sur la tête d'une façon assez grotesque et le poussa doucement dehors. Sur le seuil de la porte, il rencontra son frère Auguste, portant plusieurs rouleaux de papier sous le bras, qui rentrait après avoir été remettre à neuf un salon bourgeois.

— Tiens, dit le gamin, l'avocat qui est soûl. C'est drôle !

Madame Richard, restée seule avec Zoé,

laissa éclater son indignation. Elle parla pendant cinq minutes avec une volubilité extraordinaire et une voix claire comme celle d'un cornet à pistons. La nièce du ferblantier, aussi surprise qu'effrayée par un pareil déluge de paroles, ne savait quelle contenance tenir. Enfin, la peur la gagnant, elle se mit à pleurer et recouvra la voix.

— C'est donc un crime de l'aimer, dit-elle naïvement, sans chercher à nier son affection pour Armand.

— Oui, c'est un crime! cria la modiste exaspérée par ces quelques mots; un crime et une honte! Vous êtes une intrigante! A votre âge, et laide comme vous l'êtes, comment avez-vous pu?... C'est de la sorcellerie. Ce n'est pas lui que vous aimez, c'est sa gloire!

— C'est lui qui m'a aimée d'abord, répondit Zoé en continuant à pleurer.

— Lui! lui! vous aimer! reprit madame Richard avec un dédain superbe. Lui! Armand Richard! qui sera célèbre, tandis que vous croupirez dans un coin de boutique. Lui, un grand homme, un homme d'un esprit supérieur, — vous aimer, vous, une sotte! Mais M. Ruppe saura tout ceci, mademoiselle

Ruppe. Il le saura, et il vous chassera, mademoiselle Ruppe. Il ne voudra plus tenir chez lui une dévergondée telle que vous. Allez, allez, vous serez punie ainsi que vous le méritez. Quand vous sortirez, on vous montrera du doigt et on dira : — C'est cette fille, mademoiselle Ruppe, qui a voulu séduire Armand Richard. Ah ! ah ! Les petits garçons vous jetteront des pierres, entendez-vous, mademoiselle Ruppe ?

Ayant bien accentué ces derniers mots, la modiste haussa l'épaule avec un profond mépris et sortit en disant :

— Aimer Armand Richard !

Lorsque Zoé fut seule, elle tomba assise sur la chaise où, quelques instants auparavant, elle recevait de si nombreuses preuves d'amour de l'avocat ; puis, se cachant le visage des deux mains, elle dit en sanglotant d'une façon amère :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

V

Armand rentra chez son père, accompagné par son frère, sans pour ainsi dire avoir le sentiment de ce qu'il faisait. Il sentait que sa conscience n'était pas tranquille ; il entendait peut-être confusément les reproches de ses concitoyens faire autour de lui un concert discordant. Il sentait aussi sur ses lèvres une moiteur enivrante. Enfin, il entendait Auguste murmurer derrière lui, à chaque pas qu'il faisait, ce refrain monotone comme le tic-tac d'un coucou :

— L'avocat est soûl ! — Il est soûl !

M. Collard, le clerc de notaire, en le voyant entrer ainsi bouleversé, se cligna de l'œil à lui-même en vidant voluptueusement son cinquième verre de cognac, — le saint homme ! Après quoi, affectant une délicatesse qui était loin, bien loin d'être dans son esprit, il se leva en disant au garnisseur :

— Je vous laisse, monsieur Richard ; je

serais peut-être de trop dans un moment comme celui-ci. Je connais le mot de Napoléon : — Il faut laver son linge sale en catimini.

— Comment donc ! au contraire, répondit le petit tapissier en prenant vivement un des pans de la redingote de son interlocuteur et s'y accrochant avec énergie. Je veux que vous soyez témoin de l'innocence d'Armand. Écoutez donc : vous êtes de nos amis, n'est-ce pas ? Rasseyez-vous. Il faut de l'abnégation. Ma femme ne peut tarder à rentrer, et je vois M. Sureaux qui tourne le coin de la place, se dirigeant par ici. Nous serons en famille, monsieur Collard.

M. Collard se rassit, après un — cependant ! — mal articulé et une satisfaction dissimulée. L'avocat, assis dans le coin le plus sombre de la pièce, son chapeau de travers sur la tête, les deux mains sur ses genoux, regardait fixement devant lui comme un somnambule. Son frère Auguste, debout près d'une table, les mains derrière le dos à la façon du premier Napoléon, — c'était une pose familière aux Richard, — examinait Armand avec une stupéfaction narquoise. A chaque instant on voyait ses lèvres remuer,

et un souffle en sortait, dont voici la traduction : — L'avocat est soûl !

M. Philibert Sureaux arriva, suivi de près par madame Richard, pâle et digne comme un juge qui vient de prononcer un arrêt de mort. Malgré les efforts que fit le tapissier pour mettre les acteurs de cette scène à leur aise, quelque chose de solennel sembla se déployer autour d'eux ; M. Sureaux était dans la pièce depuis plusieurs minutes que personne encore n'avait parlé. Ce fut M. Richard qui rompit ce lourd silence, auquel le savant ne comprenait rien.

— Eh bien, femme, dit-il, qu'est-ce qu'il y avait de vrai dans tout cela ?

La question ainsi posée, il n'y avait pas moyen de l'é luder. La modiste se tourna vivement dans la direction de la maison Ruppe et dit en mordant chaque syllabe, sans doute pour lui donner une forme plus incisive, plus aiguë :

— C'est à n'y pas croire ! Il était temps ! Une séduction en règle !!

Après cette dernière exclamation, elle tomba sur sa chaise comme suffoquée, en cherchant à soulager son cœur par un soupir douloureux et prolongé. Le tapissier regarda

Armand avec la même stupéfaction que l'on voyait dans les regards de son cadet. Il semblait dire : — Il a déjà séduit une femme ! Quel homme ! — M. Collard, satisfait d'avoir soulevé un orage, tenait les yeux baissés, peut-être par modestie, peut-être aussi afin qu'on ne vît pas la malignité dont ils brillaient. M. Sureaux, très-intrigué, jouait avec son ruban et laissait errer ses regards de l'un à l'autre personnage de cette scène, avec un silence plus éloquent qu'une question brutale.

Madame Richard ajouta :

— Armand, monte un instant à ta chambre avec Auguste; nous avons à parler d'affaires.

Puis elle poussa doucement dehors ses deux fils, rentra et ferma la porte derrière elle. Dans le vestibule, Auguste dit à Armand :

— Qui est-ce qui t'a soûlé, l'avocat ? Est-ce que tu es malade ?

L'avocat ne répondit point et monta à sa chambre, comme abasourdi, pendant que son frère courait raconter ce singulier et mystérieux incident à M. Prévost et à sa fille Adèle.

Les deux jeunes gens éloignés, madame

Richard raconta ce qu'elle avait vu, avec une verve prodigieuse et un torrent d'épithètes à l'adresse de la pauvre Zoé. M. Collard, modeste et recueilli, écouta sans qu'un geste vînt dévoiler le fond de sa pensée. Le tapisier, plus impressionnable, et chez qui l'amour paternel doublait la sensibilité, jetait exclamation sur exclamation, et ne revenait un moment de sa stupeur que pour rentrer immédiatement dans le domaine de l'ébahissement suprême. Sa femme assurait que l'avocat avait été traîtreusement séduit, et cela étonnait M. Richard. Il ne comprenait pas bien que l'on pût corrompre Armand avec des moyens terrestres. Quant à M. Philibert Sureaux, sa profession de philosophe et d'homme froid lui défendait de paraître stupéfait, et il se montrait insensible à l'extérieur—autant qu'il le pouvait. L'expression seule de son visage contrastait avec le calme d'emprunt qu'il voulait donner à toute sa personne; des contractions nerveuses démentaient à chaque instant sa placidité de sage, et il devait faire des efforts surhumains pour rester muet, ainsi qu'il convenait à son caractère.

Lorsque la modiste eut fait son récit — et

cela dura longtemps — un silence profond régna dans le cénacle. Chacun, absorbé et comme frappé de mutisme, songeait sans doute à l'inextricable trame formée par Zoé autour du cœur de l'avocat. La circonstance, du reste, était délicate. Armand pouvait aimer sincèrement. — Qui sait? se disait le grand philosophe, il est peut-être sensuel? — Le tapissier ne se dissimulait pas que la grande âme de son fils devait avoir besoin de conduire en même temps plusieurs passions dissemblables. Madame Richard avait un voile épais étendu sur sa raison. M. Sureaux seul, le premier remis après une si violente secousse, songeait déjà à faire tourner cet incident à la gloire de l'avocat. Peu à peu son visage se détendit, ses yeux reprirent leur doux éclat, rayonnement de la chasteté et de la sagesse; un frémissement de satisfaction secoua son corps de philosophe et vint agiter le ruban tricolore qui s'épanouissait sur sa noble poitrine. Il se moucha, se leva, se rassit, remonta d'un cran sa cravate immaculée, puis il parla ainsi :

— La vie de tous les grands hommes est agitée par des crises d'une influence infé-

rieure, et qui semblent jetées sur leur chemin pour les fortifier contre les obstacles, et ainsi exercer continuellement leur intelligence. On n'acquiert pas la gloire, on n'est pas couronné par son siècle en s'endormant dans les délices de Capoue. Il faut lutter sans cesse pour se montrer grand toujours, et gagner, forcer même l'admiration de ses contemporains. Hum! L'obstacle est la pierre de touche du génie. Or, Armand a du génie, et les entraves qu'il rencontre dans son chemin sont la preuve évidente qu'il n'est pas un homme ordinaire. Hum! Il n'y a pas de hasard; tout concourt à un but, et les circonstances les plus défavorables servent souvent de pont pour franchir un fleuve que l'on ne s'attendait pas à trouver sur sa route. Quoiqu'il soit certain, évident pour moi qu'Armand se tirerait facilement du mauvais pas où il est engagé, je crois cependant qu'il est de notre devoir de l'aider à en sortir. Si nous n'avons pas le génie, nous avons l'expérience, qui peut quelquefois le remplacer. Hum! Qu'y a-t-il donc à faire en cette occurrence? Démontrer à Armand le pourquoi et le parce que du problème, l'y faire pénétrer avec nous, lui donner à pressentir un piège

là — peut-être — où il ne voit encore qu'un plaisir. Voilà notre rôle. Qu'en dites-vous, monsieur Collard ?

Le chantre, ainsi interpellé, avança le pied gauche et retira le pied droit, pendant que ses mains faisaient les mouvements contraires. Ne se trouvant pas bien dans cette position, il reprit la première, et, s'étant frotté le bout du nez sans lever les yeux, il répondit :

— Heu ! — je crois, — il me semble, — certainement, monsieur Sureaux. Armand est un jeune homme extraordinaire et très-grand pour son âge ; je le disais tout à l'heure à M. Richard, et il grandit encore à vue d'œil.

— Ainsi, vous m'approuvez ? reprit M. Philibert. Je suppose que Richard sera de notre avis.

— Oh ! fit le petit homme, qui en doute ? Je pense comme vous, monsieur Philibert : j'aurais dit ce que vous avez dit, ni plus ni moins. Il ne s'agit donc...

— Surtout, interrompit la modiste, qui avait écouté cette conversation sans en comprendre le sens, à cause de l'agitation qui la bouleversait, surtout qu'on humilie bien cette demoiselle Ruppe ; une pareille ambi-

tion veut une leçon dure, très-dure. C'est tout ce que je demande.

— Cela va sans dire, ajouta le tapissier en se frottant les mains.

— Armand peut descendre, reprit le savant. La conférence est terminée. Les résolutions soudaines sont souvent les meilleures, a dit un sage, parce qu'elles sont les premières. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. C'est un proverbe que Napoléon le Grand affectionnait beaucoup. Hum !

La modiste sortit avec une joie cruelle dans les yeux, la bonne femme, et en disant entre ses dents : — Aimer l'avocat ! On vous en donnera, mademoiselle Ruppe, des Armand Richard pour amoureux.

L'avocat reparut escorté par sa mère. Il avait repris un peu de sang-froid, et sa bouche commençait à se fermer et à perdre ainsi de son expression hébétée, suite de la violente secousse que madame Richard lui avait causée. Il alla s'asseoir, tranquille en apparence, et attendit. Il ne savait pas ce qu'on lui voulait. Les évolutions qu'on lui avait fait faire depuis un quart d'heure troublaient ses idées ; il croyait peut-être recevoir les douches d'eau froide d'un sermon ; mais la certitude qu'il

avait de son influence sur ceux qui l'entouraient, faisait qu'il redoutait moins les effets de ce premier orage. Ce qui l'abattait et le rendait muet, c'était une honte inexplicable, qui montait à chaque instant à son front en vives lueurs. Puis, au milieu de sa stupeur, dans les images demi-sombres évoquées par son malaise, il voyait toujours, toujours reparaître la douce figure de Zoé, inquiète et désolée; il se sentait au cœur un désir immense de savoir ce que sa mère avait pu lui dire avant de la quitter.

Lorsque M. Philibert eut remonté sa cravate et se fut philosophiquement mouché, il prit la parole avec une grande douceur :

— Mon cher enfant, dit-il en s'adressant à l'avocat, vous savez à quelles hautes destinées vous êtes appelé. Jusqu'ici, tout a marché sans effort et au gré de nos vœux; vous volez plutôt que vous ne courez sur le chemin de la gloire; hum! La Belgique a les yeux tournés sur vous, vous le savez, n'est-ce pas?

— Oui, je le sais, répondit Armand avec une apparence de fierté.

— Je n'en doute pas, reprit M. Sureaux, et je suis certain que vous ne l'oublierez jamais. Ce sont les grandes ambitions qui font les

grands hommes. Il est nécessaire que vous voyiez toujours au-dessus de vous. Figurez-vous que les autres humains vous vont à la cheville, vous vous paraîtrez grand et vous le serez pour le monde entier; avec cette pensée, de la volonté et du génie, on donne des lois à son siècle. Hum!

— Et il en donnera, ajouta le tapissier enthousiasmé.

— Eh bien, continua le philosophe, songez que le moindre instant de repos peut vous être fatal et entraver une carrière déjà brillante. Les hommes du bas-empire romain, endormis dans les délices de la richesse, perdirent leur énergie et livrèrent à leurs ennemis, pieds et poings liés, la grande Rome rendue impuissante. Hum! Cependant, quelque forte que soit notre âme, il est des moments dans la vie où on la sent trop faible pour porter le poids d'une grande destinée. C'est alors qu'il faut se révolter contre les penchants féminins, et faire d'une crise passagère une victoire immortelle. Hum!

— Il y vient, dit tout bas le tapissier à M. Collard.

— Ce n'est pas malheureux, pensa le chan-

tre, pendant que sa tête se balançait avec une approbation très-vive.

— Mademoiselle Ruppe, reprit M. Philibert, — ici le cœur d'Armand battit beaucoup plus vite, — mademoiselle Ruppe, qui cache sans doute sous un air douxereux beaucoup d'astuce, a essayé de mettre un bâton dans les roues de votre char. Hum ! Oh ! vous vous en seriez aperçu, mon cher Armand. On n'aveugle pas pour longtemps un esprit aussi clairvoyant que le vôtre : le voile que l'on peut mettre momentanément sur vos yeux ne sera jamais assez épais pour que la lumière de votre intelligence ne parvienne pas à le percer toujours. Hum !

— Magnifique ! dit à demi voix M. Richard.

— Il faut donc, continua le savant, faire délicatement comprendre à mademoiselle Ruppe que vous n'avez jamais été dupe de son manége. Mademoiselle Ruppe, en cherchant à vous retenir près d'elle, se fiait sans doute à votre grande jeunesse et à l'inexpérience qui accompagne d'ordinaire le printemps de la vie. Hum ! Mais Armand Richard n'est pas un être incomplet. Il n'a pas été enfant et il sera un grand homme. Il sait

surtout ce qu'on attend de lui, et il ne l'oubliera jamais.

— Jamais ! fit M. Richard en appuyant ce mot d'un coup de poing sur la table.

— Entends-tu, Armand ? cria enfin la modiste. Il faut dire son fait à cette fille. Nous voulons que ce soit toi qui l'humilies, parce qu'ainsi son chagrin sera plus grand.

— Je reconnais là le bon cœur, le cœur maternel de madame Richard, dit à son tour le chantre, qui attendait sans doute le moment de placer une gracieuseté.

— Chaud ! chaud ! dit le tapissier en se levant. Va, Armand, ne perds pas un instant.

— Et dis-lui bien, ajouta la mère, qu'un homme comme toi n'est pas fait pour une rien du tout comme elle.

Armand, pendant l'improvisation de son professeur, avait dans le cerveau des pensées confuses qu'il démêlait difficilement. Ce fut vers la fin de la conversation qu'il songea à part lui qu'en effet Zoé n'était pas la femme qu'il lui fallait. Elle avait des charmes, c'est vrai ; mais oserait-il jamais la présenter aux premiers magistrats du pays ? Malgré le soin qu'elle prenait de ses mains, le travail quotidien les avait quelque

peu vulgarisées. Sa taille n'était pas très-élégante; sa conversation manquait de finesse; son oncle était un ivrogne peu estimé.—Elle m'aime beaucoup, beaucoup, disait-il; mais quelle femme ne m'aimera pas, plus tard surtout, quand mon nom resplendira?—C'est ainsi que le discours de M. Sureaux trouvait un écho complaisant dans ce cœur devenu ambitieux. Les paroles fiévreuses de sa mère et l'approbation de M. Collard ne firent que rendre plus insensés ces raisonnements du grand homme futur. L'élan était donné, il n'avait plus qu'à faire le saut, et, une fois parti, notre amoureux ne sut plus s'arrêter. Il se leva tout d'une pièce, et, en balbutiant un peu, tandis que le feu de la honte brûlait la racine de ses cheveux, il fit le discours suivant, aussi ferme que laconique :

— Des ténèbres malfaisantes m'entouraient. Elles se sont dissipées! Je suis encore moi, moi tout entier, gonflé de noble ambition. Je saurai réparer ma première faute.

Et il sortit de chez lui, calme, le visage austère, comme il convenait à un homme de son caractère.

M. Philibert se rappela les phrases qu'Ar-

mand venait de prononcer. Elles avaient été élaborées quelques jours auparavant, et étaient les bribes d'une leçon d'éloquence que le savant lui avait donnée. Mais les paroles étaient bien appliquées, et l'esprit d'à-propos du jeune et illustre avocat fut prôné haut et longtemps.

Pendant qu'on faisait son éloge, Armand, sorti de chez lui, se dirigea vers la maison du ferblantier. Il traversa avec une grande fermeté l'espace qui séparait la maison de son père de celle de M. Ruppe. Il était décidé à arracher le masque de Zoé; il croyait maintenant, le jeune ambitieux, que les femmes devaient se disputer son amour; stimulé par cette pensée, il marchait avec la solidité inébranlable d'un homme fort dans la bataille de la vie. Cependant, arrivé au seuil de la maison où l'appelait sa grandeur outragée, il s'arrêta, assez embarrassé. Qu'allait-il dire à Zoé? Ni Cicéron ni Mirabeau ne s'étaient trouvés dans sa position; nul exemple des grands hommes ne pouvait le guider dans cette délicate occurrence. Puis, dans quelle disposition d'esprit serait la jeune fille, après la scène que madame Richard lui avait sans doute faite? Il craignit

sa colère, il craignit même sa douleur. Il se sentit devenir froid et tourna machinalement la tête du côté de la maison paternelle; mais là, sa pensée inquiète vit le philosophe sérieux, M. Collard avec son sourire équivoque; il craignit l'indignation de sa mère; il entendit les exhortations de son père. Ce tableau n'était pas de nature à l'attirer. Pris ainsi entre deux craintes, il choisit celle dont il était le plus proche et entra chez M. Ruppe. Une demi-heure à peine s'était écoulée depuis sa retraite, cette première faiblesse. Six heures sonnaient à *la paroisse*, et le crépuscule étendait déjà dans l'atmosphère son voile transparent, faiblement éclairé par les derniers rayons du jour. M. Ruppe était au cabaret, où il célébrait d'ordinaire cette heure poétique et solennelle, pendant laquelle la nature revêt comme une robe de paix et de calme sublimes. Zoé était donc seule, assise dans cette cuisine étroite et sombre où l'avocat avait passé tant d'heureux moments.

La pauvre fille, après le départ de madame Richard, avait pleuré amèrement; il semblait que cette profonde douleur ne dût jamais s'arrêter dans son expansion. Quand

elle finissait un instant de sangloter, la même pensée revenait la frapper au cœur comme un coup de couteau aigu, et elle recommençait à gémir en disant : — *Elle* dit que je ne l'aime pas, mon Dieu !

La jeune fille était donc assise, tranquille en apparence ; mais, en s'approchant d'elle, Armand s'aperçut que la poitrine de Zoé, gonflée de soupirs, se soulevait par saccades, et que ses mains tremblaient ; son visage était si décomposé que l'avocat eut peine à la reconnaître. Il se sentit mal à l'aise devant les marques d'un pareil désespoir. Il compara ce qu'il éprouvait avec l'expression extérieure de la douleur de Zoé, et il se sentit indigne de sa tendresse. — Quoi ! se dit-il, je n'ai pas même versé une larme, et elle semble ne plus vivre que par son désespoir même. — Armand crut qu'il allait s'attendrir et pouvoir pleurer à son tour. Il avait besoin de donner à Zoé cette preuve de sympathie ; il serait toujours temps de parler le langage de la raison. Mais ses yeux demeurèrent secs. Pour remplacer la sensibilité absente, il essaya de donner à son visage une teinte de tristesse plus sombre ; puis il s'avança vers sa maîtresse avec la démarche irrésolue d'un criminel.

Zoé le vit et laissa de nouveau éclater son désespoir ; puis elle répéta plusieurs fois, en se cachant le visage des deux mains :

— *Elle* dit que je ne vous aime pas !

Armand fut très-embarrassé pour commencer un discours quelconque. Son esprit flottait indécis entre son devoir de grand homme et ses sensations, — car il éprouvait quelque chose. Pendant qu'il réfléchissait, Zoé découvrit son visage ruisselant de pleurs, et, se tournant vers lui avec vivacité, elle dit en lui prenant les deux mains :

— On ne vous a pas battu, n'est-ce pas ?

Armand, élevé dans les douceurs de l'amour le plus dévoué, ne se doutait même pas qu'on pût le battre, lui, l'homme futur sur la tête duquel reposaient de si belles espérances, comme disait volontiers M. Sureaux. Aussi, cette question le trouva aussi stupéfait qu'on peut l'être.

— Battu ! dit-il.

— Oui, reprit Zoé. Madame Richard avait l'air si méchant, que j'ai cru pour un moment être battue moi-même. Oh ! j'aurais mieux aimé cela que ce qu'elle m'a dit, allez ! Je comprends bien qu'on me défende de vous aimer, Armand ; mais je ne comprends pas

qu'on me dise : — Vous ne l'aimez pas !

Cette tendresse naïve agissait sur le cœur de l'avocat, et ses premières résolutions, inspirées par le fanatisme maternel et les discours du grand philosophe, commençaient à l'abandonner. La voix de Zoé, pleine de sanglots, ses yeux et ses joues où ruisselaient des larmes intarissables, la pression fiévreuse de ses mains, la douce chaleur qui se répandait autour d'elle, tout concourait à affaiblir Armand, qui trouva sans doute plus agréable de consoler sa maîtresse que de l'accuser de perfidie. Il osa donc l'embrasser, quoiqu'elle fût bien éveillée, et lui dire :

— Que voulez-vous, Zoé ? Ma mère est peut-être jalouse de mes fréquentes visites chez vous. Elle craint que notre amitié — l'avocat n'aurait osé prononcer le mot amour — ne nuise à mes études. Il ne faut pas lui en vouloir ; elle a cru bien faire.

— Je ne lui en veux pas, répondit Zoé ; je ne saurais en vouloir à votre mère, Armand. Mais pourquoi dit-elle que je ne vous aime pas ?

— Elle dit cela en pensant à mon avenir, Zoé. Elle craint votre influence. Elle croit que vous voulez partager ma fortune, rien

de plus. C'est de la prévoyance maternelle; elle veut que je sois aimé pour moi-même et non pour ma position dans le monde.

En disant cela, un peu de défiance rentra dans l'esprit d'Armand, et il regarda plus attentivement le visage de la jeune fille, espérant y découvrir quelque traître indice. Zoé répondit :

— Oh ! j'ai souvent pensé à tout cela, Armand. Je sais bien que ce n'est pas une fille ignorante et pauvre comme moi que vous épouserez. Je n'ai jamais espéré me nommer madame Richard. Quand vous serez en âge de vous marier, je serai une vieille fille. C'est parce que je suis une sotte que je vous ai aimé. Je ne peux plus jamais être heureuse, plus jamais ! Mais personne ne m'empêchera de me dire, lorsque tout le monde vous admirera : — Il m'a pourtant un peu aimée dans le temps !

Quoique l'avocat commençât à se sentir sincèrement ému, quoique le langage simple et l'abnégation de Zoé le troublassent, une chose surtout le frappa dans ce que disait la jeune fille, et le grandit encore dans sa propre estime : — Elle n'avait jamais eu la pensée de s'élever jusqu'à lui; il était trop

grand ! Un sourire de satisfaction courut sur ses lèvres et il reprit pendant un moment un grand empire sur lui-même. Les discours de M. Philibert lui revinrent à l'esprit, en même temps que les récriminations maternelles. Il parla donc en ces termes, après avoir embrassé sa maîtresse une seconde fois :

— Il faut se sacrifier à sa destinée, Zoé. Je ne suis pas né pour m'arrêter aux choses ordinaires de l'existence. Chacune des crises inférieures de ma vie doit être une nouvelle victoire pour moi. Je ne m'appartiens pas, j'appartiens à mon siècle. Je dois toujours regarder plus haut, afin de m'élever, et les autres hommes pourront à peine toucher à ma cheville. Pardonnez-moi donc, Zoé. Je dois me révolter contre les penchants féminins, voyez-vous ; je le dois ! Je ne peux pas me reposer dans les délices de Capoue. Ne m'ôtez pas, par votre douleur, les forces nécessaires pour continuer à marcher, ou plutôt à voler sur le chemin de la gloire.

Pendant qu'il parlait, mêlant à ses phrases celles de M. Sureaux, l'avocat ne pouvait détacher ses regards de la poitrine agitée de Zoé, où tombaient, d'instant en instant, de grosses larmes brillantes. Il sentait aussi la

douce moiteur des mains de sa maîtresse pénétrer dans ses artères; des bouffées de sensualité lui montaient au cerveau et troublaient ses pensées; son devoir et son affection ne luttèrent plus longtemps : l'amour finit par triompher. Au moment où il prononçait le mot gloire, chute superbe de son discours, ses lèvres rencontrèrent celles de Zoé, qui serra son avocat dans ses bras avec une espèce de frénésie.

— Et *elle* disait que je ne l'aime pas ! murmurait encore la nièce de M. Ruppe en souriant avec amertume, pendant qu'Armand sous ses lèvres embrasées, séchait les pleurs de Zoé, sans plus songer à sa gloire.

VI

Cependant, loin des séductions d'un amour aussi sincère que celui de Zoé, Armand réfléchit et prit le parti de vaincre les penchants de son cœur. Il eut de fréquentes

conférences avec M. Philibert, qui le catéchisa et luttâ contre les résistances muettes que son élève lui opposait, passivement, mais de façon à nuire à ses études, si on l'eût laissé s'engourdir. M. Sureaux prétendait que certains sentiments, et entre autres l'amour pour les femmes, amollissent l'homme autant que la bonne chère et toutes les jouissances matérielles. Il donnait pour preuve de ce raisonnement une pensée très-rationnelle, selon lui : il faisait remarquer à Armand que jamais un homme n'avait été décoré pour avoir beaucoup aimé. — Il est donc hors de doute, disait le savant, que l'amour est un plaisir futile, qui peut à peine reposer l'esprit jeune se livrant immodérément aux fatigues de la science. Ce n'est jamais une occupation sérieuse, un de ces travaux grandioses dont les résultats remuent les masses humaines. Hum ! Les philosophes sincères ne l'admettent point. Les grands poètes mêmes n'en parlent que pour donner à leurs scènes des couleurs plus harmonieuses. Ne voyez, mon cher Armand, l'amour qu'au point de vue du Christ, qui a dit : — Croissez et multipliez ! Si vous vous mariez un jour, que ce soit le plus tard possible, et seulement pour avoir

des enfants qui , après votre mort , puissent encore recevoir les marques d'admiration de vos concitoyens. Hum !

De tels discours refroidirent l'avocat. Si on lui avait opposé une vigoureuse résistance , si ses parents avaient exprimé la volonté formelle et bien arrêtée de mettre un frein aux *débordements* de Zoé et aux plaisirs de leur fils , il eût peut-être résisté , — tant nous avons en nous ancrée , et toujours prête à la révolte , la déesse Contrariété. Mais on lui parla avec douceur ; on eut pour Zoé un mépris d'autant mieux caractérisé , qu'il ne se traduisit que par un mouvement d'épaule ou un regard de pitié. L'avocat en vint ainsi à se mépriser quelque peu dans le secret de son cœur , et à vouloir , par plus de rigueur envers lui-même , regagner l'estime des autres et la sienne propre. Ainsi fut abandonnée la nièce de M. Ruppe , avec une ingratitude que l'avocat eut plus tard bien de la peine à se pardonner. Mais l'existence d'un grand homme n'est jamais vierge de tout reproche , et c'est sans doute là une *prévoyance divine* qui nous ramène sans cesse à cette pensée : — Tu n'es pas un dieu ! — Napoléon le Grand , dit-on , a fait assassiner le duc d'Enghien !

Pendant qu'Armand revenait avec ardeur à ses auteurs classiques, qu'arrivait-il cependant à cette pauvre Zoé ?

La ville de Charleroi fut bientôt au courant de ce qui s'était passé chez les Richard. M. Collard n'était pas homme à tenir longtemps un secret sur sa conscience ; du reste, s'il parla, ce fut dans l'intérêt de l'avocat et pour montrer avec quelle énergie le grand homme savait agir à l'occasion. On fit grand bruit de cet incident romanesque, et l'on ne pouvait plus aborder un bourgeois dans la rue sans qu'il dît, au lieu du bonjour sacramentel : — Eh bien, il paraît que l'avocat a montré du courage ! Il a rompu sa chaîne ! Puis venaient les détails, corrigés de façon à ne plus reconnaître l'ensemble de ces scènes historiques. On assurait, au bout de huit jours de commentaires, que Zoé était folle, ou prête à le devenir. Or, voici ce qui était arrivé :

M. Ruppe, selon sa coutume, se trouvant un soir au cabaret, un de ses amis, que la bière brune avait rendu téméraire, se mit à parler des relations d'Armand et de Zoé et de la fin qu'elles avaient eue. Naturellement, M. Ruppe ne savait rien de tout cela, et il

demeura tout bête en écoutant le récit de ce drame intime. Il nia tout, d'abord, et il fit ainsi son devoir d'oncle. Mais les détails de la rupture des amoureux étaient si clairs, que le ferblantier, de désespoir, se grisa avec une fureur inconcevable.

Il rentra donc chez lui en se balançant comme un roseau secoué par la tempête, et en lâchant de sourdes imprécations chaque fois qu'un pavé malencontreux dérangeait l'harmonieuse désinvolture de sa démarche.

Zoé, assise dans la cuisine, occupée à quelque'une des vulgaires occupations du ménage, ravaudant peut-être les chaussettes de son oncle, entendit, à sa démarche, que certain phénomène s'était encore produit chez le respectable protecteur que la nécessité lui avait choisi. Elle se leva, prit sa lampe et entra dans le vestibule. M. Ruppe, adossé à la muraille, semblait conférer avec lui-même pour savoir s'il se reposerait là sans façon, ou s'il chercherait à gagner un lit moins perpendiculaire et plus moelleux. Quand il vit venir à lui sa nièce et qu'elle lui eut dit de sa bonne voix de brave fille : — Donnez-moi le bras, mon oncle ; j'éclairerai l'escalier jusqu'à votre chambre, — le sou-

venir de ce qu'on lui avait conté traversa confusément sa mémoire; ses yeux, à demi fermés, brillèrent momentanément, et il prit Zoé par le bras en disant : — Heu ! nous allons voir.

L'idée de son devoir rendit aussitôt un peu d'aplomb à M. Ruppe; le devoir était tout pour lui; il allait au cabaret par devoir, comme il entraît à l'église, comme il payait ses factures. Il conduisit donc sa nièce jusque dans la cuisine sans le secours des murailles, soutenu qu'il était par le devoir. Arrivé dans la cuisine, et après s'être préalablement appuyé au meuble le plus proche, il accabla, par devoir, Zoé des plus grossières injures. Elle comprit, au nom que M. Ruppe mêlait à ses discours, de quoi il s'agissait, et se mit à pleurer sans même essayer une justification. Le cœur de la pauvre fille était si brisé, elle était si complètement vaincue par la douleur, que l'idée même de la mort n'eut sans doute eu rien de bien terrible pour elle en ce moment. Aussi, lorsque son oncle respectable, esclave du devoir, ayant épuisé les ressources de son éloquence, tomba sur elle par mégarde et se mit à la frapper aveuglément, elle ne jeta pas un cri et chercha à peine

à se débarrasser du corps lourd et suintant la bière, qui s'était accroché à ses habits. M. Ruppe voulut bien finir son admonestation corporelle quand il ne se sentit plus la force de soulever ses deux bras. Alors, il tomba sur le carreau de la cuisine avec la légèreté d'un hippopotame frappé d'apoplexie; — ou plutôt encore comme tombe, sur le champ de bataille, un guerrier que la mort a frappé et qui a fait son devoir. Zoé, ayant les mouvements libres, se servit de ses bras pour soulever M. Ruppe — le cher oncle! — et le porter jusqu'à son lit. Pendant qu'elle montait l'escalier qui conduisait à la chambre de M. Ruppe, l'intrigante nièce du ferblantier continuait à pleurer doucement, de sorte que ses larmes tombaient brûlantes sur le visage de son protecteur. — N'était-ce pas un pardon? Sur qui pleurais-tu, chère fille abandonnée? Sur les fautes des autres, ou sur les ruines de ton premier, de ton unique amour? Peut-être encore te sentais-tu coupable, et était-ce sur tes crimes que tu versais ces saintes larmes! Peut-être te disais-tu, en portant ton lourd et misérable fardeau, qu'en effet tu avais manqué à ton devoir. Ame chaste, dédaignée, méconnue, qui con-

naîtra jamais le fond de ta pure pensée?

Après cette belle soirée, où M. Ruppe fit si bien son devoir, il continua à trouver dans l'ivrognerie un bonheur complet. Il aimait l'exaltation chez les autres et chez lui-même. A jeun, c'était un homme très-calme; mais il stimulait très, — très-souvent sa nature paresseuse, à l'aide de la bière brune et du genièvre aux globules argentés. Dans ses moments de délire, il aimait à parler politique; il assurait alors avec une profonde conviction que, s'il avait eu une belle écriture, il fut devenu un des plus grands hommes d'État de notre siècle. Aussi, il admirait beaucoup Armand. Mais la mort le ravit à ses concitoyens avant qu'il pût montrer son savoir faire. Voici comment la chose arriva : Un soir, il s'attarda plus que de coutume dans un cabaret où l'on avait mis en perce, à son intention, un tonneau de bière vieille mousseuse comme de l'Aï. Il sortit seul et s'achemina vers son logis par une nuit d'un noir presque compacte. Il causait haut et discutait avec des compagnons imaginaires, à qui il essayait sans doute de faire partager ses idées sur le devoir. Il paraissait cependant être dans les meilleurs

termes avec sa société fantastique. Il avait des gestes bénins et de petits rires gracieusement coupés par de petits hoquets parfumés de houblon. Il marchait en zigzaguant, comme un flâneur qui a horreur de la ligne droite et qui fait deux pas à droite et un à gauche, selon les caprices de sa fantaisie. Un passant, le voyant ainsi louvoyer sur les bords de la Sambre, lui cria : — Il paraît qu'il fait du vent, camarade !

Le ferblantier n'était plus qu'à deux cents pas de chez lui, quand la lune déchira un nuage et vint montrer sa corne lumineuse à ceux qui veillaient encore. Cette lumière soudaine fut si vive que M. Ruppe s'arrêta pendant quelques secondes, comme frappé d'aveuglement.

— Ah ! ah ! se dit-il, c'est l'allumeur de réverbères ; il est donc six heures !

Puis, après réflexion, il ajouta : — Je vais prendre un verre de bière brune à la ville haute.

Il fit un demi-tour sur lui-même et chercha à s'orienter. La lune luisait sur les flots imperceptibles de la rivière, où elle semblait tracer un sentier d'argent sur un fond noir.

— Voilà le trottoir, se dit M. Ruppe.

Et, avec un petit rire de satisfaction, il avança de deux pas, descendit la berge de la Sambre et tomba dans l'eau la tête la première. Sa chute fit un bruit sourd et sinistre; la nappe mortelle se replia sur lui; d'immenses cercles, partant du point où il était tombé, allèrent se briser, en frémissant, sur les deux rives, puis la rivière reprit son cours habituel. Cela ne dura guère plus longtemps qu'il n'a fallu pour décrire ce drame, et un homme n'était plus. Ah! que nous sommes peu de chose! Une gorgée d'eau de trop, et nous voilà partis pour l'éternité. On fait cependant bien des petites choses pour conserver cette propriété qu'on nomme la vie; la peur de la perdre nous indispose déjà. En vaut-elle la peine?

Zoé hérita des chaudrons, cafetières, marmites, poêles à frire qui se trouvaient dans le magasin de son oncle; le magasin, la maison elle-même, les meubles qu'elle renfermait, — et une petite pièce de terre située près de la station du chemin de fer, — tout lui appartint. Zoé eut alors des amoureux tant qu'elle en voulut. Elle entendit en un mois plus de propositions maritales qu'on ne

lui en eût fait pendant toute sa vie si elle fût restée pauvre. Le doux chantre lui-même, M. Collard, assura que Zoé serait une bonne mère de famille. Il lui insinua, un jour qu'elle sortait du salut par un soir sombre, qu'il n'y avait pas de madame Collard, chose nécessaire — très-nécessaire à Charleroi, où l'exemple d'un bon ménage n'était pas plus à dédaigner qu'ailleurs. Mais Zoé trouva sans doute que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, remercia M. Collard de son affectueuse insinuation et demeura fidèle à son amour pour l'ingrat avocat.

Ainsi M. Ruppe mourut d'une mort rapide et douce après avoir vécu d'une façon demi-scandaleuse. Les commentaires furent rares sur ses derniers moments ; la cité ne s'y trompa point lorsqu'elle apprit par la rumeur publique qu'on avait trouvé le ferblantier flottant près d'une écluse fermée. Cependant, comme il n'y avait rien à l'ordre du jour de la chronique scandaleuse en ce moment, on causa de cette mort accidentelle. Les ivrognes profitèrent de ce sinistre avertissement, et se promirent bien de ne plus longer les bords de la Sambre pendant les nuits obscures. Un d'eux bredouilla la réflexion suivante :

— Boire tant d'eau pour mourir doit être désagréable; finissons de vivre sous la table du cabaret.

Un autre fit une chanson. On la chantait en l'honneur de M. Ruppe, chaque fois que ses amis se réunissaient autour de la table couverte de pintes pleines de bière écumeuse. On répétait en chœur ce refrain, qui pèche impudemment contre les règles de la poésie française :

Pour mourir avec gloire
Il faut que l'on s'enivre,
Qu'on vive pour bien boire,
Qu'on boive pour bien vivre.

Telle fut l'oraison funèbre de l'oncle de Zoé.

Un peu plus tard, lorsque Armand eut dix-huit ans, il se sentit au cœur du dédain pour ses premières amours. Il trouva Zoé vulgaire; la timidité, les regards toujours modestes de la pauvre fille, lui parurent être de la niaiserie. Il ne pouvait se figurer qu'il eût jamais embrassé une créature aussi déshéritée, et surtout aussi ignorante des plus simples notions de la philosophie. Quand il passait devant la maison de feu M. Ruppe, il

prenait un air distrait et regardait le ciel, ou le bout de ses bottes, afin de ne pas voir Zoé, qui sans doute épiait à sa fenêtre le moment où l'illustre avocat se montrait d'ordinaire. Était-ce de l'ingratitude? Au point de vue étroit et sentimental, oui. Mais Armand regardait alors au-dessus de ces misères humaines. Zoé pouvait et devait l'aimer toujours; c'était son devoir. Mais lui, Armand Richard, comme un dieu qui de temps à autre laisse tomber sur les mortels un regard protecteur, vivait dans des régions trop élevées pour s'attacher encore à ces sentiments prosaïques qui rabaissent l'humanité. — Pauvre Zoé!

C'était pourtant là le résultat rationnel des exhortations de M. Philibert Sureaux et des idolâtries de M. et madame Richard. Peut-être qu'au fond du cœur l'avocat avait encore un peu de la sensibilité naturelle qu'on possède à son âge; mais la gloire de Mirabeau absorbait tout en lui.

— Laissez-vous aimer, disait M. Sureaux, non par égoïsme, mais par vertu. La gloire ne prend pas naissance dans une âme amolie; elle se nourrit des sucres de la virilité.

Et Armand était viril.

Son frère Auguste, alors âgé de seize ans, continuait à ne lui ressembler en rien. Laisse à ses seules inspirations, il grandissait dans l'estime de M. Prévost et de sa fille Adèle. La main sèche de l'ambition n'avait ni engourdi son cœur ni blêmi son visage. Il était vigoureux, pétulant et habile à tous les exercices du corps. Autant Armand, comme une plante qui a cru dans l'atmosphère affaiblie des serres, s'élançait grêle et chétif, autant son frère, qui aspirait à pleins poulmons l'air fortifiant du premier vagabondage, était bien bâti pour la lutte et les rudes travaux de l'ouvrier. Son instruction inachevée lui avait pourtant développé l'intelligence. Il écrivait le français assez purement, connaissait l'arithmétique et la tenue des livres, et avait sur l'histoire et la géographie des idées générales, que la lecture de quelques volumes empruntés à Armand avaient développées au point que M. Prévost le trouvait déjà trop savant. Il pouvait lutter avec les plus habiles quand il s'agissait de lancer au loin une balle avec un gant creux et dur comme le fer. Depuis deux ans déjà, il aidait son père à couvrir les murailles de papiers bizarres et les fauteuils d'étoffes

plus ou moins luxueuses. C'était un bon ouvrier, vif, alerte, chantant sans cesse et conduisant la besogne grand train. Chose singulière, cependant, il avait de la peine à ne pas passer pour une bête dans la famille. M. Sureaux ne lui parlait guère : pouvait-il l'entretenir des héros de l'antiquité? Armand le dépassait de toute la tête, physiquement et moralement ; leurs relations n'étaient guère affectueuses. Madame Richard et son époux le rudoyaient à plaisir, le grondant comme un enfant, lui donnant tort en toutes choses, naturellement, sans parti pris de méchanceté, et seulement parce que Armand les éblouissait et les rendait injustes.

Aussi, Auguste Richard n'était-il chez lui que lorsqu'il ne pouvait pas s'absenter, c'est-à-dire aux heures de repas, et la nuit. Il passait une partie de son temps perdu chez M. Prévost, où sa gaieté entraînant faisait retentir la maison d'éclats de rire. Adèle, âgée de quinze ans, fille unique, n'avait point été mise en apprentissage en sortant de l'école, parce qu'elle avait du pain sur la planche, disait son père. Elle soignait le ménage comme une petite femme, et jamais maison ne fut plus coquettement tenue que

celle du marchand tailleur. Adèle était une jolie fille, assez élégante, riant haut, décochant ses malices à brûle-pourpoint avec une naïve audace. Elle ne cachait pas sa sympathie pour Auguste, et déjà plusieurs fois le jeune homme l'avait surprise rougissant quand il lui prenait la main, ou lorsque, certains soirs que l'on jouait au mariage ¹, il avait touché sous la table son petit pied, qui se cachait prestement sous les plis de sa robe. Adèle avait cet âge heureux qui est l'aube de la jeunesse — ou le crépuscule plein de rêveries charmantes qui succède à l'enfance. Elle avait déjà de petits airs de femme ravissants à étudier. Elle écoutait volontiers parler *les hommes*. Les airs de danse faisaient tressaillir son joli corps aux formes sveltes; il lui venait des rougeurs subites inexplicables, lors même qu'elle était seule, et elle se sentait le besoin de courir comme une folle en plein champ, les cheveux dénoués au vent, haletante, après un but inconnu.

A mesure qu'elle grandissait, se formait, embellissait, le jeune Richard était moins

¹ Jeu de cartes.

familier avec mademoiselle Prévost. Il se sentait embarrassé sous des regards brillants et qui ne se baissaient point encore. Quand il lui prenait la main en causant, par attraction, d'instinct, il se trouvait tout étonné et ne savait s'il devait la retenir ou l'abandonner. Depuis bien longtemps déjà il ne la nommait plus sa petite femme; mais il en avait plus que jamais le désir. Les jeunes gens le plaisantaient et disaient qu'Adèle était sa maîtresse. Il le niait avec énergie et était prêt à battre les insolents qui osaient — quoi? il n'eût su le dire. Il s'arrêtait quelquefois au milieu d'un couplet, en travaillant, ému, souriant, troublé; c'est que l'image d'Adèle avait passé dans son cœur; la gracieuse fille, aux bras et aux mains encore maigres, dont le cou long ployait mollement, s'emparait de ses pensées et n'y laissait plus de place pour les futiles désirs qui remplissaient l'âme de tant d'autres jeunes hommes. Ah! les bonnes émotions que celles du premier amour! Qui donc oserait faire ce blasphème: — Je ne me souviens plus de la première aimée.

Auguste était plutôt le fils de M. Prévost que celui du garnisseur. M. Prévost le don-

nait pour exemple et pour modèle à tout le monde. Il y avait peut-être aussi de l'aveuglement dans l'amour du tailleur, mais cette affection était à coup sûr bien placée. Il faisait éternellement son éloge chez les Richard et le comparait volontiers à son illustre frère l'avocat. Aussi, les disputes étaient communes entre le marchand tailleur et les admirateurs d'Armand.

— C'est un polisson, disait le garnisseur. Il ne m'a jamais rapporté un prix de l'école.

— Il fallait envoyer des cadeaux à ses professeurs, répliquait M. Prévost. Aujourd'hui, il est le premier ouvrier de Charleroi.

— C'est une ruine, ajoutait la modiste ; il use plus de pantalons en un an que l'avocat en six.

— Il faut que les tailleurs vivent, répondait M. Prévost.

— Il vous aime mieux que nous, disait le garnisseur : il a tout à l'envers ; il nous reniera plus tard.

— Qui vivra verra, madame Richard. Si vous ne trouvez rien que de mal dans tout ce qu'il fait, il est naturel qu'il s'éloigne de vous. Ce n'est pas ainsi qu'on s'attache les

enfants : la confiance ne naît pas dans un cœur où l'on jette continuellement les reproches et les récriminations.

— Dimanche passé, il est rentré à dix heures et demie. Nous étions tous couchés, criait M. Richard. Si cela lui arrive encore, je le laisserai à la porte : il ira dormir sur les remparts.

— Il y a des lits chez moi, papa Richard. Ne faudrait-il pas qu'il *reste* toute la soirée à la maison à ruminer, ou à couver sur un gros livre tout plein de grec et de latin, qu'on ne comprend pas? Il serait beau à voir bâillant pendant que l'avocat fait des discours auxquels on ne comprend goutte. Dimanche, il est resté chez moi jusque dix heures et demie, c'est vrai. Nous avons soupé tard; j'avais des voisins. Votre mauvais fils nous a rendus malades de rire.

— C'est vous qui le gâtez, reprenait madame Richard. Il n'est bien que chez vous. C'est toujours Prévost par-ci, Prévost par-là. Il ne nous respecte plus. Quand on lui fait des observations, il ne répond point, ou bien, quand on a tout dit, il s'en va. Il n'aime pas Armand, le mauvais frère!

— Allons donc ! Qu'en savez-vous, madame

Richard? Est-ce que Armand l'aime? Il lui parle comme à un domestique.

— Il sera avocat, lui ! dit fièrement M. Richard.

A bout de patience, le marchand tailleur partait; quelquefois c'étaient les Richard qui quittaient la place. Malgré ces querelles, l'union entre les deux familles était rarement détraquée pour plus de huit jours. On se réconciliait en se portant quelque petite rancune qui, réveillée par une nouvelle dispute, éclatait plus tard comme une tempête.

VII

La réputation d'Armand, après avoir occupé les chroniqueurs de la petite bourgeoisie, commença à s'élever vers les hautes régions sociales. Il y a, dans toute petite ville de province, si peu importante qu'elle soit, les mêmes différences de caste que dans les capitales. Peut-être même ces différences y

sont-elles plus marquées, plus tranchées au vif. Ainsi, le bourgeois s'y prélasse avec plus d'ostentation, et le noble s'y montre plus profondément dédaigneux envers ceux qu'il nomme ses inférieurs.

A Charleroi, ville toute industrielle, il y a peu de noblesse. Les quelques particules qui ont résisté à l'invasion du minerais, de la houille et de la vapeur, n'ont guère d'importance que chez les bonnes gens au cerveau étroit, pour lesquelles les préjugés sont encore des lois immuables. Aux églises, les dames d'Aubusson, de la Marche, d'Ermans, ont une place privilégiée. Ce sont ces dames qui imposent *le ton* aux bourgeoises; elles mettent à la mode les couleurs, quelquefois les formes des vêtements, après avoir longuement consulté les journaux de modes venant de Paris et de Bruxelles. Quand une famille noble donne une fête — chose rare — il n'y a point de faiblesse dont la haute bourgeoisie ne se rende coupable pour pouvoir y assister. Aussi, qu'on se figure l'effet que produit le billet suivant, apporté chez le tapissier par un domestique en livrée, dont la politesse exagérée charma madame Richard outre mesure :

« Monsieur et madame de la Marche prient
« monsieur Armand Richard de leur faire
« l'honneur de dîner chez eux jeudi 25,
« à 2 heures. »

Après avoir lu ce billet, madame Richard courut à la porte du salon où elle avait fait entrer le domestique presque malgré lui et cria :

— Richard, Richard, venez ici !

— Vous allez prendre quelque chose, n'est-ce pas ? dit-elle ensuite au laquais ; un verre de vin et un biscuit.

— Vous êtes trop aimable, madame, mais...

— Allons, asseyez-vous. Voilà Richard qui arrive : nous ne vous lâchons pas. Et elle se porte bien, madame la baronne ?

— Fort bien, madame.

— Tant mieux ! C'est une si bonne dame ! Et mademoiselle ? Comme elle est jolie et bien faite ! Asseyez-vous donc. — Richard, dit-elle à son mari qui entra, lisez ce billet. Avez-vous vos lunettes ? Non. Je vais vous le lire : écoutez. — Et elle relut lentement le billet des de la Marche.

Richard, au comble de l'étonnement et de la joie, passa ses doigts sur ses yeux comme

si le zigzag de la foudre eut frappé ses regards ; puis il tendit sa main au laquais.

— Cela est beau ! dit-il. M. et madame de la Marche rendent justice au talent de mon fils ; cela est beau ! Vous leur direz de ma part que je suis à eux, à la vie, à la mort.

— Je n'y manquerai pas, dit le domestique.

— Il y a des moments, continua le tapissier en songeant à l'éloquence de son fils, il y a des moments où l'homme du peuple peut quelque chose ; cela s'est vu. Il y a des hauts et des bas dans la vie. Je me dévoue à M. le baron ; je suis son serviteur.

— Gare à ceux qui en diront du mal ! cria la modiste.

— Il sera bourgmestre quand il le voudra, ajouta M. Richard, qui commençait à s'attendrir. Je remuerai la ville pour lui. Nous en ferons un député,

— Je voudrais le voir dans le malheur pour pouvoir l'aider, continua la modiste.

— Et nous boirons un verre de bière à la première occasion, dit le garnisseur en serrant encore une fois avec énergie la main de l'esclave galonné. Vous êtes un brave garçon, vous !

On le reconduisit jusque dans la rue avec toutes sortes de politesse; le porteur de dépêche ne savait plus de quelle façon répondre à ces naïves bassesses. Enfin, il prit le parti de saluer et de partir en se disant : — Ils en deviendront fous! Madame Richard avait envie de danser. M. Richard se promenait fiévreusement dans son petit salon, laissant échapper de joyeuses exclamations sans forme précise et se frottant les mains avec satisfaction. En ce moment arriva M. Philibert Sureaux, suivi de son élève.

— Victoire! cria le tapissier en brandissant le billet cacheté aux armes des de la Marche.

— Qu'y a-t-il! demanda gravement M. Sureaux en portant la main à son ruban comme pour le défendre d'une attaque subite.

— *Nous dînons* chez M. le baron de la Marche, répondit le tapissier.

— *Vous* dînez chez M. de la Marche, dit M. Sureaux étonné, en appuyant sur le mot *vous* avec une intonation singulière.

— Armand est invité par lettre, reprit le tapissier en ouvrant le billet aristocratique. « Monsieur et madame de la Marche prient, » — vous entendez, Monsieur Sureaux —

« priez Monsieur Armand de leur faire l'honneur » — faire l'honneur, ma femme — « de dîner chez eux. » — Qu'en dites-vous ?

— C'est un succès ! répondit le philosophe en s'avançant vers son élève d'un air solennel.

— J'en serai digne ! dit l'avocat en se posant.

— J'ai moi-même reçu une invitation, reprit M. Philibert avec un beau sang-froid. M. de la Marche est de ces hommes qui savent honorer le mérite, de quelque caste qu'il monte. L'aristocratie, du reste, est un corps honorable, qui sait élever sur le pavois de la fortune les grands hommes que la foule vulgaire laisserait dessécher dans l'oubli. Hum ! Nous nous trouverons chez lui, mon cher Armand, avec les esprits le plus distingués de l'arrondissement. Rappelez-vous que la première impression qu'on fait à son entrée dans le monde laisse des traces dans toute l'existence de l'homme. N'oubliez pas surtout à quel sacerdoce vous êtes destiné ; souvenez-vous que vous serez bientôt le défenseur, le protecteur, le soutien de tout ce qui souffre, de tout ce qu'on martyrise ici-bas. Autant votre mission est élevée, autant

votre esprit doit s'en montrer le superbe rayonnement. Hum !

— Je le juré ! dit l'avocat.

— As-tu une cravate blanche ? demanda la modiste. Tu as encore ta cravate blanche de première communion, qui est brodée aux deux coins ; on la lavera.

— Et son habit noir, dans quel état est-il ? dit à son tour M. Richard. Il m'a semblé un peu étroit la dernière fois qu'il l'a mis.

— C'est la mode, reprit madame Richard. J'ai eu pas plus tard qu'hier, au magasin, un voyageur de Bruxelles : son habit était si étroit que sa vue m'a peinée.

— Il faut, dit M. Philibert, qu'Armand Richard soit remarqué par la simplicité de ses habits. Les philosophes, les savants et les grands orateurs ne sont point de ces hommes qui vont se pavaner dans les salons, et qui n'ont de réputation qu'autant que leurs grâces soient en harmonie avec la mode nouvelle. Armand doit avoir la même ampleur dans ses vêtements que dans son esprit. Quand on se trouve soit à la tribune, soit devant un jury, il ne faut pas qu'une couture trop étroite fasse le geste raide. Le geste a son éloquence comme la parole : beaucoup

de nos hommes d'État lui doivent leurs plus beaux succès. Hum !

— L'habit d'Armand est trop étroit, dit le tapissier avec fermeté ; on lui en achètera un autre.

— C'est donc bien nécessaire ? demanda la modiste qui, au fond, tenait assez à ses écus pour ne pas les distribuer niaisement.

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, madame, le premier regard qu'on jettera sur Armand aura une grande influence sur sa réputation. Ne faites pas trop peser dans la balance de son avenir les quelques aunes de drap qu'un grand jour réclame.

— Vous allez venir avec moi chez Prévost, Armand, dit le tapissier. Et si M. Philibert veut nous accompagner pour donner ses instructions, nous lui en serons reconnaissants.

— Volontiers, répondit M. Philibert.

— Au moins, reprit madame Richard, en prenant son époux à part, choisissez du bon drap, — que son habit dure.

Deux jours après, l'habit était confectionné ; on l'apporta vers midi, le jour même où l'avocat devait dîner chez M. de la Marche. La modiste voulut présider à la toilette de

son glorieux fils. Quand Armand eut endossé son habit neuf, M. et madame Richard le firent tourner sur lui-même comme une girouette, tirant de ci de là le vêtement taillé d'après les principes de M. Sureaux. Celui-ci, froid et digne, regardait tout d'un œil de philosophe.

— Et, vraiment, vous ne trouvez pas son habit trop large, monsieur Sureaux ? hasarda la modiste.

— Trop large pour un homme ordinaire, oui, répliqua tranquillement M. Philibert. J'ajouterai même qu'il serait ridicule sur le dos de M. Arsène d'Aubusson, un merveilleux, ou sur celui de M. Gustave d'Ermans, un sot. Mais l'ampleur magistrale dont Armand est revêtu est un des caractères de son talent. Sachez, madame Richard, qu'il doit y avoir harmonie entre l'extérieur et l'esprit, entre l'enveloppe et l'intelligence. Une redingote serrée au corps sied aussi peu à l'homme sérieux que des éperons à une jeune fille.

A deux heures moins un quart, M. Sureaux et son élève sortirent de chez le tapissier et s'acheminèrent vers la demeure des de la Marche. Depuis deux jours, la ville basse savait que l'avocat devait dîner *chez monsieur*

le baron. Aussi, les voisins, attentifs à la sortie de l'illustre enfant, vinrent-ils au seuil de leur porte, par petits groupes de trois ou quatre personnes, pour le voir passer et être honoré d'un regard familier et d'un salut. L'habit neuf d'Armand fut trouvé d'une ampleur rare ; mais cela prouvait seulement que ses parents faisaient bien les choses. Les petits ridicules, très-nombreux dans les villes de province, sont moins vus que dans les capitales. L'air des petites villes ôte aux meilleurs esprits cette certitude de jugement, cette aptitude d'observation qui sont le fond de la sagesse humaine. Les voyageurs qui arrivent à Bruxelles des provinces emportent avec eux des manières, des phrases, des vêtements, des façons de dire et d'écouter qui en font d'autres hommes que ceux auxquels nos regards sont habitués. Aussi, les reconnaît-on facilement. Ce n'est pas qu'au fond l'homme et la femme de province n'aient les mêmes qualités et les mêmes défauts que les habitants des grandes capitales, — une certaine étroitesse de vues en plus ; mais lorsque l'on est entré dans leur esprit, on y découvre tout un monde de sentiments cachés sous une triste enveloppe, comme la lumière du

diamant sous sa couche épaisse d'ocre, qui en fait un caillou vulgaire.

Malgré son habit, Armand fut donc hautement admiré; et il entra dans le salon des de la Marche les oreilles encore pleines de ce doux bourdonnement qui accueille les grands hommes à leur passage dans la foule.

Lorsque M. Philibert et l'avocat entrèrent chez leur noble amphitryon, les autres invités étaient déjà réunis. Le philosophe et son élève firent donc sensation; tout le monde se leva à la fois, sans doute pour voir comment saluaient les hommes de génie. Armand, très-ému, mal à l'aise, ne savait quelle contenance tenir. M. Sureaux, oubliant l'ignorance de son élève en fait de gracieusetés mondaines, le laissait se tirer seul d'affaire, et débitait à madame de la Marche un long compliment dans le style pompeux. L'avocat se trouva donc isolé au milieu de gens qui ne se gênaient pas pour le regarder avec curiosité. Il se sentit rougir et pâlir sous la fixité de ces regards peut-être admiratifs, et son malaise augmenta rapidement. Heureusement, M. Philibert ayant fini de réciter son discours en prose architecturale, se souvint d'Armand et vint le prendre par la main

pour le présenter à M. et madame de la Marche.

On se mit à table. M. Sureaux fut placé près de madame de la Marche ; on pria l'avocat de s'asseoir entre mademoiselle Hélène de la Marche et madame de Paridans, jeune veuve rieuse toute prête à s'amuser du premier joujou qui lui tomberait entre les mains.

Riches et pauvres ont des moments où la matière l'emporte sur l'esprit. Il faut manger ! nécessité fatale et indomptable qui rapproche l'être intelligent de la brute, le privilégié du déshérité. Oui, les puissants mangent et boivent, et ils souffrent des mêmes maux physiques que nous, plébéiens. La fortune ne divinise pas la matière et ne la rend pas plus apte à l'identifier aux choses de l'intelligence. Au contraire. L'assouvissement des plaisirs blase l'esprit comme le goût, et le plébéien jouit d'autant mieux des félicités terrestres qu'il en jouit plus rarement. Quand on dîne bien tous les jours, ce n'est jamais dimanche, et les truffes n'ont de véritables parfums que pour les palais habitués à la pomme de terre et au bouilli classique.

L'avocat Richard mangeait et buvait quel-

quefois, par nécessité, comme l'avaient fait Homère et Socrate avant lui. Cependant, il était sobre. Sa mère disait à qui voulait l'entendre avec quel dédain il accueillait l'annonce du dîner, les dimanches comme les jours de fête. Jamais on ne l'avait vu dans cet état dégradant que Bacchus aimait — et qui fait ressembler l'homme à un porc trop repu. Il connaissait la mesure de son estomac, et n'y avait jamais laissé descendre un morceau de bœuf ou un verre de vin de plus qu'il ne pouvait en contenir. Cependant, Armand mangeait ! Il mangea donc chez M. de la Marche, — avec timidité et en craignant de commettre quelque balourdise. Armand devait boire ; il but donc comme tout le monde, vidant son verre quand on vidait les verres vis-à-vis de lui, — car il osait à peine regarder à ses côtés, craignant de rencontrer le regard de la rieuse madame de Paridans ou les joues fraîches et l'œil bleu de mademoiselle Hélène.

Mais, quelque modération qu'il y mit, la table de son hôte était si luxueusement, si largement servie, les vins étaient si exquis, la chère si délicate (ô dîners du bon pays wallon !) qu'il ne pouvait laisser passer le

moindre mets sans en avoir savouré sa part. D'ailleurs, il craignait de commettre une impolitesse grossière en refusant les portions qu'on lui servait. Il regardait de temps à autre M. Sureaux à la dérobée, pour calquer sa conduite sur celle du grand philosophe, qui ne perdait pas un coup de dent; il mangeait et buvait avec amour; il *faisait honneur* à la table des barons de la Marche. Noble exemple, et qu'Armand devait suivre.

Peu à peu ses joues s'échauffèrent; son grand œil noir très-saillant, terne d'ordinaire, prit un éclat fiévreux; ses lèvres frémissèrent comme si la divine éloquence les eût agitées; ses cheveux se dressèrent, et madame de Paridans assura plus tard y avoir vu poindre des étincelles électriques. Jusqu'à ce moment, l'avocat n'avait ouvert la bouche que pour y introduire quelque douce matière, quelque liquide savoureux. Cependant, autour de lui, la conversation devenait plus vive, plus expansive; on se mettait à l'aise; les coudes et les esprits prenaient une forme moins raide. On était au dessert, et l'on entendait déjà le bruit sonore que faisaient les bouchons en sortant avec vio-

lence de leurs goulots argentés, d'où décolla bientôt la mousse pétillante du champagne.

— Monsieur, dit tout à coup madame de Paridans en se penchant vers Armand, on assure que vous partirez bientôt pour Bruxelles.

L'avocat tressaillit en se retournant. Il n'avait jamais rien vu d'aussi séduisant que la petite bouche rose de la coquette veuve, si bien garnie de dents éclatantes.

— Oui, madame, répondit Armand avec la grâce qui le caractérisait. J'irai compléter mes études à l'université.

Le charme était rompu, la causerie engagée; le proverbe a raison : il n'y a que le premier mot qui coûte.

— Et vous quitterez Charleroi sans regrets, monsieur?

— Oui, madame, dit fermement l'avocat. Il faut oublier jusqu'à sa famille pour parvenir à une haute position sociale.

— Vous avez de l'ambition, monsieur.

— L'ambition est le levier des grandes âmes, madame : je n'en puis avoir assez. Napoléon le Grand était pétri d'ambition. Le génie est fils de l'ambition; sans l'ambition, l'existence serait monotone et abrutissante.

Tous les intérêts mesquins, toutes les agitations de second ordre, tous les sentiments terre à terre ne sont rien pour moi. J'ai toujours devant les yeux les actions des grands hommes de toutes les époques, et je n'ai qu'un désir : les surpasser un jour.

L'avocat était lancé : l'arrêter maintenant devenait difficile. Madame de Paridans regretta bientôt de l'avoir engagé à parler. Il était pourtant beau, Armand Richard, lorsque le feu de l'éloquence rougissait ses pommettes saillantes. — Si je ne change pas le cours de cette conversation, si je ne lui mets un autre ordre d'idées devant l'esprit, il va me dérouler tout un système social, se dit la jeune veuve.

— Mais, dit-elle en interrompant brusquement l'orateur au milieu d'une magnifique période, — mais, tout en se laissant aller à une ambition effrénée, on peut s'adonner encore à ces sentiments que vous mettez au second rang et qui ont bien leur charme. Un homme jeune, quel que soit la sévérité de son caractère, ne peut dédaigner aussi profondément les plaisirs du monde.

— J'ai une mission à remplir, madame.

— Chacun a la sienne. Mais cette mission,

qui est le côté grave de l'existence, ne doit pas être un obstacle à l'éclosion des sentiments de second ordre.

Hélène de la Marche, stupéfaite d'entendre la folle madame de Paridans parler comme une personne raisonnable, ou à peu près, ne savait si elle devait rire ou admirer. Armand répondit :

— Il me semble qu'on ne peut bien faire qu'une chose ici-bas. Le travail sincère et ardent exclut le plaisir ; l'ambition absorbe toutes les petites infirmités de l'âme, telles que l'amour, l'amitié, les poésies fugitives, les tableaux et les romans.

— Ainsi, dit la jeune veuve, en faisant un signe à Hélène, comme pour lui dire : écoutez ! — Ainsi, vous n'aimerez jamais ?

— Non, madame.

— On m'avait pourtant parlé d'une aventure sentimentale où votre nom se trouve mêlé à celui d'une jeune fille. Tout cela était donc faux ?

Armand devint pourpre. Le souvenir de Zoé, dans un moment où tous ses sens étaient surexcités, fut un éblouissement. Il tourna la tête vers la jeune veuve, et lui montra des traits animés qui le transfiguraient. Il se

rappela les charmes de sa première amie, et il laissa tomber un long regard sur les belles épaules de madame de Paridans, qui osait se décolleter en province, preuve d'audace incroyable. Elle sourit.

— J'étais bien jeune, madame, balbutia l'avocat. Je me suis depuis amèrement reproché mes distractions sentimentales.

— Vous nous haïssez donc, monsieur Richard? dit Hélène de la Marche.

— Oh! non, oh! non, répondit Armand avec un profond soupir. Les femmes sont le parfum de la vie. Certainement, — sans les femmes, il n'y a plus de mariage, — partant, — plus de genre humain. A quoi les grands esprits serviraient-ils si nous vous dédaignons? Ne faut-il pas que la nature se renouvelle?

— Il va, il va, il n'a aucun tact, ce grand homme, se dit madame de Paridans. Il fera rougir Hélène.

Pendant cet aparté, l'avocat continuait :

— L'amour est une nécessité, comme la pluie, le soleil et l'hiver. Rien n'est vraiment beau que la philosophie, le code, la justice et l'éloquence.

— De sorte, dit la jeune veuve, qui tenait

son sérieux le mieux qu'elle pouvait, de sorte que vous voulez bien nous subir, voilà tout?

— Madame, la sagesse est la mère des vertus philosophiques. L'amour et la philosophie, ce sont deux antipodes. La philosophie, c'est la philosophie, une grande chose! Donne-t-on des prix d'amour, crée-t-on des concours d'amour? Des hommes sont-ils décorés pour avoir été fort amoureux? Non; c'est un sentiment, une utilité importante et naturelle. Chez les Grecs, toutes ces distractions sentimentales que nous nommons passions, étaient presque dégradantes. A Sparte, on se cachait, on rougissait d'aller voir sa maîtresse.

L'avocat se leva, repoussa sa chaise et ajouta le geste à la parole; son visage était illuminé du feu sacré. On écoutait dans le plus profond silence.

— Je ne chercherai pas, continua Armand, à détruire tous les paradoxes qu'on a écrits à propos de l'amour, depuis la décadence romaine jusqu'à nos jours. Je dédaigne les romans et ne les lis pas. L'amour n'a rien de philosophique; c'est une niaiserie à qui les enfants donnent le nom de passion. Dans le

mariage civil, est-il question d'amour? Non ; deux volontés s'unissent, et rien de plus. Il n'y a pas de lois qui punissent l'époux qui n'aime pas sa femme d'amour, et *vice versâ*. Si l'amour avait été une chose sérieuse, il eût soulevé des disputes philosophiques; les législateurs s'en fussent occupés. Quand le Christ a prononcé le mot amour, il n'a voulu parler que de l'union fraternelle des esprits. Le divorce ne touche en rien à l'amour : une preuve de cela, c'est que deux époux peuvent se séparer et cependant aimer encore, chacun de son côté.

Le bon M. Sureaux, ému, ne put s'empêcher de crier bravo! de frapper ses deux mains l'une contre l'autre et de répandre une larme.

— N'est-ce pas illogique, continua Armand, et contre toutes les règles de la philosophie? L'amour se cache pour éclore : il est lâche! Les lois et la philosophie sont les soleils de l'âme : elles débattent au grand jour leurs thèmes humanitaires. L'amitié est fausse; la poésie est absurde. On ne punit pas les hommes qui font de mauvais vers; on ne punit pas les mauvais amis; il n'y a point de lois sur toutes ces choses sentimentales;

done, elles n'existent pas. C'est l'amour qui fait les orphelins, mais il n'y a pas de lois d'amour qui les défendent. Le droit civil, voilà de la vraie poésie ! Le code, voilà un poëme ! La philosophie, voilà l'amour des grands hommes !

Armand, épuisé et couvert de sueur, se rassit sur cette chute sublime, au milieu d'un silence stupéfiant. On n'entendit que les sanglots du bon M. Sureaux, qui criait encore bravo ! en vidant un verre de champagne. Cependant, M. de la Marche vint féliciter l'orateur, pendant que madame de Paridans, renversée dans son fauteuil, étouffait son rire dans sa serviette. Lorsque l'amphitryon eut fini de féliciter son hôte, plusieurs des convives suivirent son exemple et vinrent trinquer avec l'avocat. Ce fut un beau succès. Mais après ce discours, Armand, complètement gris, ne répondit plus que très-difficilement aux agaceries de la jeune veuve. Un sourire niais était stéréotypé sur ses lèvres charnues. Ses bras ballaient à ses côtés comme deux fléaux au repos. Par moments, une de ses mains s'allongeait sur la table, y prenait un verre, le portait à ses lèvres, et retombait bientôt dans son immo-

bilité. Il était pétrifié. Tout dansait autour de lui ; les bougies, allumées depuis peu, lui faisaient des grimaces. Il voyait frémir les épaules de madame de Paridans, où il lui semblait que, en posant ses lèvres, il puiserait des forces et de l'éloquence. Il entendait autour de lui bourdonner des voix confuses, et il avait peine à tenir ses yeux ouverts.

Lorsqu'on se leva de table, il était endormi. M. Sureaux, fort troublé lui-même par le gaz du champagne, reconduisit son élève chez M. Richard, après avoir fait à M. et madame de la Marche des excuses dans les termes suivants :

— Les grands hommes ont le corps faible : Armand s'est *évanoui* d'enthousiasme ; quel discours admirable !

Ainsi finit ce dîner, qui grandit encore l'avocat dans l'estime de ses concitoyens. Pendant deux mois, M. Philibert ne put parler que du discours de son élève ; il le débitait, en y ajoutant chaque jour quelque proverbe de son cru, à tous ceux qui avaient le malheur de prononcer le nom d'Armand. De sorte que, dans toute la ville, au bout d'un mois, on ne s'abordait plus qu'en se

disant : — L'amour n'a rien de philosophique; ou : — l'amour est lâche; ou : — le code est un poëme! Aujourd'hui encore, les habitants de Charleroi parlent de ce premier discours public prononcé par Armand Richard.

VIII

Cependant, un conseil fut tenu chez les Richard, composé du grand philosophe Sureaux, de M. Prévost, de M. Collard, le chantre doucereux, de M. et madame Richard et de quelques voisins ayant voix délibérative, mais votant d'ordinaire avec la majorité. Cette grave assemblée était convoquée extraordinairement sous un prétexte futile, un café orné de son *gloria*, — mais au fond, M. Sureaux voulait « sonder les esprits pour « savoir si on pouvait lancer l'avocat dans la « ténébreuse existence de Bruxelles. » Armand entra dans sa vingtième année et son

professeur n'avait plus rien à lui apprendre. Il s'était trouvé à court plusieurs fois déjà devant certaines questions historiques, et il sentait qu'il devait garder à tout prix son prestige de grand homme aux yeux de son élève.

— La postérité, se disait-il, élève sur le pavois de la gloire le maître humble et l'élève sublime. On ne séparera jamais mon nom de celui d'Armand Richard. Pour arriver à ce résultat, je dois guider les pas du Mirabeau belge jusqu'à ce qu'il s'asseye au point culminant de sa fortune, sur le sommet du mont glorieux autour duquel sont rangés les grands orateurs des siècles passés. Hum !

C'est cette haute pensée qui avait fait convoquer le ban et l'arrière-ban des admirateurs de l'avocat. Naturellement, Armand ne se trouva point à la réunion. Le philosophe avait obéi encore à une autre pensée stratégique en consultant le groupe des exaltés, au milieu desquels M. Prévost se trouvait comme un membre libre dans un sénat corrompu, par nécessité. — Je ne veux pas, s'était dit le grand philosophe, prendre sur moi seul la responsabilité d'un pareil avenir. Je suis certain que la majorité se ralliera à

mon projet ; sans Prévost, il n'y aurait pas de discussion ; mais nous serons tous solidaires des suites du vote. Chacun de nous portera sa part sur sa conscience, publiquement. Si Napoléon avait agi avec circonspection, il ne serait pas mort sur le rocher désert de Sainte-Hélène. Hum !

L'assemblée prit le café avec lenteur, savourant le moka et le cognac mélangés et sucrés à point. M. Sureaux se bourra de gâteaux. M. Collard, distrait comme tous les hommes à pensées profondément religieuses, prit la bouteille pour la cafetière et se versa une tasse de cognac dans laquelle il laissa dévotement tomber quelques gouttes de café. M. Richard, tout ébouriffé de plaisir, agaçait sa femme et jetait à M. Prévost, d'un bout de la table à l'autre, des épigrammes acérées comme l'épée d'un poltron.

Après les commérages ordinaires et indispensables, qui sont comme le prologue de toute conversation en province, les claqueurs de l'avocat Richard en vinrent à parler de leur idole. On se remémora encore le dîner chez M. de la Marche. M. Sureaux ajouta quelques détails à ses récits précédents et insinua que madame de Paridans

avait eu ses raisons pour agir si familièrement avec Armand.

— C'est une jolie dame, dit M. Collard en se mirant dans le fond de sa tasse.

— Et *fortunée*, ajouta madame Richard. Mais Armand est trop jeune.

— Trop jeune ! Pour quoi faire ? demanda M. Prévost en goguenardant.

— Parbleu, dit le tapissier, vous êtes bon, vous, Prévost ; il faut toujours qu'on vous mette les points sur les i.

— Monsieur Prévost est très-littéraire, dit le philosophe à son tour, en souriant à ses plus chauds partisans, qui se mirent à rire et regardèrent M. Prévost avec pitié.

— Aussi littéraire qu'un tailleur doit l'être, répondit le marchand. Madame Richard dit qu'Armand est trop jeune. Je demande pourquoi ; il ne faut pas savoir écrire pour cela.

— Bah ! bah ! fit la modiste.

— Vous êtes un drôle d'homme, reprit le tapissier. Vous détestez Armand, voilà le fin mot.

— Faut-il pas le dorloter ? riposta M. Prévost. On le mettra dans l'ouate, votre avocat, et alors vous serez contents. C'est à faire pitié !

— Vous êtes jaloux de ses succès, monsieur Prévost, dit M. Sureaux. C'est incroyable! L'envie est une vilaine chose. Qu'est-ce que cela vous fait qu'Armand devienne un grand homme? En vendrez-vous moins d'habits? Ses études ont été des plus brillantes. Je dois le déclarer ici, Armand Richard n'a plus rien à apprendre de son professeur.

— Oh! fit l'assemblée, quelle modestie!

— Non; c'est la vérité sainte, dit le grand philosophe en secouant le revers de son habit, ce qui fit frémir son ruban. S'il n'y avait pas une loi qui oblige à passer des examens pour pouvoir plaider, Armand pourrait dès demain se présenter au tribunal et débattre le pour et le contre devant les juges. Souvenez-vous de l'effet de son discours chez M. le baron de la Marche. Et cependant, ce discours était improvisé. Si le hasard avait voulu qu'on attaquât Armand sur une question philosophique étudiée, il eut électrisé l'assemblée. Hum!

— Nous verrons, nous verrons, dit le tailleur. Il y a à toute chose un commencement et une fin.

— Tu voudrais, toi, Prévost, dit le tapisier, qu'il n'y eût que des ouvriers. Il faut

de tout pour faire un monde. On ne peut pas plaider son procès soi-même; tu es donc plus malin que ceux-là qui ont inventé les lois, le code et tout le bataclan? Tu es encore un farceur!

— Tiens, Richard, tu sais compter, c'est possible, et placer une bordure sans salir le papier; mais tu ne réfléchis pas assez.

— Dites tout de suite que M. Richard est une bête, remarqua M. Collard avec un mouvement de vipère.

— Eh bien, oui, pourquoi pas? ajouta la modiste. Cela ne s'est jamais vu.

— Mettons la discussion sur son véritable terrain, interrompit M. Sureaux, qui voulait engager l'assemblée à chercher une solution au problème si adroitement posé. Assemblez les populations et demandez-leur un avis sur l'avenir d'Armand Richard. Il n'y aura qu'une voix, qu'une clameur. *Vox populi, vox Dei*. Mon Dieu, je ne sais comment M. Prévost, depuis dix-huit ans qu'il lutte seul contre nous, ne s'est pas encore fatigué. Il y a là un entêtement inconciliable avec la raison, une espèce d'irritation funeste, concentrée et méchante, dont je n'aurais jamais soupçonné le germe dans le cœur de M. Prévost. Hum!

— Ainsi, dit le tailleur, je suis un mauvais homme. Pourquoi diable alors est-ce que j'aime le frère de votre avocat, Auguste, comme si c'était mon fils?

— C'est une préférence illogique et souterraine, répliqua M. Sureaux. Pourquoi donnez-vous votre affection à ceux qui en sont le moins dignes? Qu'est-ce que Auguste a de si beau pour être plus aimable qu'Armand?

— C'est un gaillard qui me va, répondit M. Prévost. Il a le cœur sur la main, il ne supporte pas une injustice et il aime l'état de son père. Votre avocat sait parler longtemps pour ne rien dire. La belle qualité! Pour moi, je ne le comprends pas et je deviendrais fou rien qu'à l'entendre.

— Mauvaise raison! reprit le philosophe. Qui est-ce qui est ignorant? Pourquoi ne connaissez-vous pas l'histoire grecque et romaine? Savez-vous seulement ce que c'est que la rhétorique?

— Cela me ferait une belle jambe, la rhétorique, monsieur Sureaux. Les Grecs et les Romains ne m'achèteront pas de pantalons, et la rhétorique ne m'apprendra pas comment on coupe un habit. C'est vous qui avez fait d'Armand un avocat; il est avocat depuis

qu'il est au monde. Vous avez beau me parler de son éloquence; je lui aimerais mieux une forte dose de bon sens. Il est possible qu'il parle très-bien grec et romain, mais il dit cent sottises en français quand on le met, sur un sujet ordinaire.

— Bravo! dit M. Philibert d'un ton sec; alors il est inutile d'envoyer Armand à Bruxelles pour y gagner un diplôme. C'est une chose entendue.

— Pas du tout, cria M. Richard. Armand sera avocat.

— Il faut faire un essai, dit un voisin. Envoyez-le à l'université pendant un an; on verra bien.

— C'est une idée, ajouta un autre.

— Il s'y pervertira, remarqua M. Collard en savourant son cognac au café.

— Jamais! reprit M. Sureaux avec véhémence. Armand a sucé les bons principes; il méprise les plaisirs du monde; la beauté le laisse indifférent; son cœur ne bat que pour les grandes questions sociales. Je réponds de lui.

— Oui, c'est vrai: il a fait ses preuves, ajouta M. Collard en se tortillant comme un damné.

— Quelles preuves donc ? demanda M. Prévost.

— Eh ! eh ! et mademoiselle Zoé Ruppe ! dit le chantre avec une singulière satisfaction mêlée de sarcasme.

— La belle affaire ! reprit le tailleur. Une pareille maîtresse n'était pas difficile à abandonner ; la pauvre fille est aussi laide que le péché mortel, et, quoiqu'elle soit bonne comme le pain, il n'est pas étonnant que l'avocat l'ait abandonnée. D'ailleurs, vous étiez là pour le talonner. Mais à Bruxelles, il sera seul et il y a *du chenu* : c'est un enfer. Demandez au père Féru ce qu'est devenu son fils.

— Armand ne sera pas seul, dit le grand philosophe. Je le recommanderai à des hommes haut placés. M. l'avocat Talmers, mon ami intime, une des fortes têtes du barreau de Bruxelles, le guidera en mon absence. Mais il n'a pas besoin de tuteur ; il marchera seul dans la voie du bien et vers les hautes régions de l'intelligence. Hum !

— Il partira, et bientôt, cria le tapisier.

— Aussitôt que son trousseau sera complet, ajouta madame Richard.

— Ça vous coûtera gros, dit quelqu'un. A Bruxelles, on dépense ce qu'on veut.

— On dépense ce qu'on a, dit un autre.

— Il y a des théâtres, dit l'humble et vertueux chantre en rougissant, on ne sait pour quelle cause.

— Et des actrices! reprit le premier voisin. On dit que ces femmes-là fument des billets de banque roulés comme des cigarettes.

— Tout cela est futile, dit M. Philibert. Armand est cuirassé.

— Nous verrons, nous verrons, répondit le tailleur opiniâtre. Au bout du fossé la culbute.

Mais, malgré sa résistance, M. Prévost fut battu sur toute la ligne. A peine avait-il pour lui deux ou trois voix qui n'osaient le soutenir. La conférence ne finit point ainsi, mais on n'y discuta plus que les choses de détail. Et si le marchand tailleur contraria de ci de là les opinions de la majorité, il ne put influencer les admirateurs du grand Richard. Il fut donc décidé que l'avocat partirait pour Bruxelles vers le 15 septembre; il pourrait ainsi assister aux fêtes que donne le gouvernement belge pour célébrer l'anniversaire de

la révolution de 1830. Cette conférence eut lieu vers la fin d'août. Armand avait donc quinze jours pour préparer ses concitoyens à l'idée de son absence. La nouvelle de son départ fit le tour de la ville comme si elle eût été portée par un fil électrique, et les élus s'apprêtèrent à recevoir la visite suprême du héros populaire.

Dès le lendemain, Armand commença ses courses. Les autorités le reçurent dignement. Quelques conseillers communaux, de bons vieillards, plus négociants qu'administrateurs ou hommes politiques, causèrent sérieusement avec l'avocat de l'avenir de la Belgique et le reconduisirent sur le pas de leur porte, tout émerveillés de son éloquence. Le bourgmestre, M. Valburge, un homme d'esprit assez amateur de fariboles, fut le seul, avec M. Prévost, dont l'adieu ne flatta point l'amour-propre d'Armand. Il ne lui parla ni de son avenir, ni de politique; il l'entretint des distractions que tout homme aimant le plaisir trouve si facilement à Bruxelles.

— Ici, lui dit-il, vous avez été tenu en bride; les petites villes comme Charleroi sont mauvaises pour les jeunes gens, qui n'y

ont aucune liberté. Mais à Bruxelles, on vit comme on veut : vous vous y émanciperez.

— Tous les Belges, faisant partie d'un peuple libre, sont émancipés, monsieur le bourgmestre. La révolution de 1830...

— Oh ! je ne parle pas de l'émancipation politique, reprit en riant M. Valburge ; elle ne peut guère intéresser que les hommes de trente à quarante ans que l'ambition commence à travailler. Mais, à votre âge, on fait volontiers usage de sa liberté, on aime le plaisir. Vous trouverez à Bruxelles des gailards tout prêts à vous servir d'introducteurs dans un monde que vous ne connaissez pas. Camille Féru, le peintre, que vous irez sans doute voir, est un lurron.

— Il ne peut y avoir rien de commun entre M. Féru et moi, dit sévèrement l'avocat. L'art et les artistes ne peuvent m'entraver dans ma carrière. J'ai l'esprit porté vers les choses et les hommes utiles à l'humanité : je dédaigne tout ce qui est futile.

— Je ne connais rien de plus utile que le plaisir, mon cher monsieur Richard.

— Eh bien, nous différons essentiellement d'opinion, monsieur le bourgmestre. Il n'y a que les questions qui traitent du bonheur

des peuples, de droit et de devoir, qui puissent éveiller mes sympathies.

Et l'avocat se leva solennellement pour prendre congé aussitôt que possible d'un homme aussi dangereux que M. Valburge.

— Je vous souhaite beaucoup d'agrément pendant votre séjour à Bruxelles, ajouta le bourgmestre en souriant. — Je crois qu'il a voulu me faire poser, se dit-il quand Armand fut parti. Le sérieux de ce garçon ferait pouffer de rire l'homme le moins enclin à la gaieté.

Quand Armand eut raconté à M. Sureaux sa conversation avec M. Valburge et qu'il lui eut redit les *insinuations perfides* du magistrat, le grand philosophe fut secoué comme par une commotion électrique; son ruban même en frémit.

— C'est un républicain? dit-il d'une voix basse, empreinte d'une certaine frayeur, et en se levant avec émotion. Je ne vous en ai rien dit, mon cher Armand, parce que je craignais que vous ne vous oubliassiez jusqu'à disputer avec cet homme, qui règne ici par la terreur. Je vous ai fait connaître le caractère des libéraux, ces hommes qui ne rêvent que le renversement des choses éta-

blies, la destruction des églises et l'émancipation des femmes. Mais les libéraux sont des moutons inoffensifs, quand on les compare aux républicains. Si les républicains arrivaient au pouvoir, ils dépouilleraient les nobles de leurs biens pour les distribuer au peuple; ils démoliraient les châteaux; ils recommenceraient les sanglantes *saturnales* de 1790. Ils ne rêvent, eux, que le désordre et l'anarchie. Eh bien, M. Valburge est de ces gens-là.

Le philosophe se rassit en s'essuyant le front. Sa peur était entrée dans l'âme d'Armand; le tableau des horreurs que pouvaient commettre les républicains épouvantait l'avocat.

— Sont-ils nombreux, monsieur Sureaux? demanda-t-il.

— Heureusement non, répondit le vieillard ils sont disséminés dans le pays; c'est l'ivraie de notre ordre social.

— Comment se fait-il que M. Valburge, s'il est républicain, soit bourgmestre de Charleroi, mon cher maître? Il ne peut pourtant pas forcer le roi à le nommer.

— Ceci, c'est de la haute politique, Armand. On doit bien endormir l'ambition de

ces gens-là. Si on leur refusait tout, ils crieraient, ils recruteraient peu à peu des partisans et deviendraient un pouvoir avec lequel il faudrait compter. Tandis qu'en flattant leur ambition, on les empêche de se remuer. Quand vous serez à Bruxelles, vous devrez bien vous garder des républicains. Tous les grands centres de population sont corrompus; les opinions les plus contraires à la morale, et à la politique qui s'appuie sur le trône et sur la religion, s'y débattent avec une liberté déplorable. J'aurais voulu vous faire continuer vos études à l'université catholique de Louvain, où nul contact malsain n'est à craindre. Mais je vous sais fort, mon cher Armand, et il m'a semblé que vous deviez dès le principe vous trouver en butte à certaines attaques, afin d'asseoir plus fermement vos opinions sociales. C'est dans la lutte que l'on se fortifie. Hum! Votre sauvegarde, c'est votre caractère, votre éducation première et la conviction que vous avez d'être dans le droit chemin. Vous ne faiblirez pas, j'en ai la certitude.

— Jamais! dit Armand avec ferveur. J'appelle les luttes; je demande des adversaires. Je ne serais pas digne de vous, monsieur

Philibert, si je craignais le contact de gens que je méprise et que je combattrai jusqu'à anéantissement complet.

C'est dans de pareilles conversations que l'avocat puisait des principes d'une énergie véritablement extraordinaire. Le maître et l'élève se voyaient victorieux partout, dans toutes les batailles que l'avocat devait livrer aux partisans des libertés politiques *extravagantes*.

— Songez, disait souvent M. Sureaux, que le pays est incarné dans vous, que c'est le sang de la patrie qui coule dans vos veines. Appuyez-vous sur le patriotisme, sur la constitution, sur le trône, sur Dieu. *Hum!* Prêtez votre concours aux établissements religieux; respectez l'armée, qui est la force de la Belgique. Le sabre et la croix sont les deux signes sacrés de notre parti.

Quelques jours avant le départ de l'avocat, un samedi soir, Auguste Richard invita M. et madame Richard, ainsi qu'Armand, à dîner chez M. Prévost, pour le lendemain. — J'ai été chez M. Philibert tout à l'heure, ajouta le jeune homme; il a accepté l'invitation.

— Nous irons aussi, répondit froidement

l'avocat, quoique M. Prévost soit quelquefois peu convenable.

— Peu convenable, dit Auguste, comment ça ?

— Je m'entends, reprit Armand avec dignité. M. Prévost est libéral, peut-être républicain. Il veut la ruine du pays, le renversement de nos institutions.

— Bah ! fit le jeune tapissier très-étonné.

— C'est un anarchiste ! continua Armand. Il voudrait sans doute boire le sang des nobles et partager avec un peuple avide et corrompu les saintes richesses du clergé. Il applaudit à 1793 ! Mais, ne fût-ce que par devoir, et pour essayer de le convaincre, j'irai demain dîner chez lui.

— Vous parlerez donc politique, demain, l'avocat ? demanda Auguste.

— De quoi voulez-vous que l'on parle ? N'est-ce pas le pivot sur lequel le monde tourne ?

— Ça va être amusant ! dit le jeune garçon. On ne rira guère.

— Quand on ne rirait pas, la belle affaire ! dit la modiste. Tu ne penses qu'à rire, toi.

— Quand est-ce qu'on rira, si on ne rit pas le dimanche ? reprit Auguste.

— Va te promener, dit le tapissier; tu es contrariant. Tu ne peux jamais être de l'avis des autres. Quand tu travailles, c'est la même chose. Hier, chez M. d'Aubusson, tu as voulu pendre les rideaux à ta manière, et c'est affreux à voir!

— Madame d'Aubusson n'a pas dit ça, papa.

— Madame d'Aubusson ne s'y connaît pas. Tu n'as qu'à faire ce que je dis. Tu vas peut-être m'apprendre mon métier, maintenant.

— Mais non, vous savez bien...

— Tais-toi. Laisse-nous tranquilles. Il n'y a jamais que toi qui amènes des disputes ici.

Auguste sortit et alla se promener sur la place pendant dix minutes; mais il s'achemina bientôt vers la demeure du marchand tailleur, pour ainsi dire sans le savoir, et comme poussé par sa pensée sans cesse préoccupée d'Adèle Prévost. Il arrivait là ennuyé, découragé, démoralisé; il n'y était pas de dix minutes que son visage avait repris cette expression de joie sereine qui est l'aurore de la jeunesse, l'épanouissement des bons instincts et des illusions.

Le lendemain, la famille Richard et M. Su-

reaux étaient réunis à la table du marchand tailleur. Armand était placé entre le grand philosophe et Adèle Prévost. Le dîner fut froid, malgré la bonne humeur de l'amphytrion et la bonne grâce avec laquelle sa fille recevait ses hôtes. Armand trouva mademoiselle Adèle trop libre dans ses mouvements ; son rire franc, quelque peu métallique, fut déclaré vulgaire ; son langage, trivial. L'avocat commença en vain quelques discours. M. Prévost l'interrompait en lui offrant un morceau de poulet ou en remplissant son verre de vieux bourgogne. M. Philibert mangeait assez dignement, mais mangeait bien. Au dessert, on causa avec un peu plus d'expansion. Auguste et Adèle, à la dérobée, se regardaient comme deux enfants dont le cœur est plein d'amour, et pour qui le monde n'existe autour d'eux qu'à l'état de rêve. Somme toute, ce dîner n'eut de convives satisfaits que les deux amoureux, et M. Philibert, qui n'était venu là que pour bien dîner. M. et madame Richard y furent convenables, mais point gais ; ils étaient en présence de l'adversaire le plus acharné d'Armand, et cette idée jetait du froid dans leurs cerveaux. La physionomie de ses invités amusa

M. Prévost pendant quelque temps. Mais quand il vit qu'ils ne se déridaient pas et gardaient une tenue sévère et rechignée, il ne se gêna plus pour les laisser se morfondre à leur aise. — Ils sont par trop bêtes, se dit-il.

Au moment de partir, Armand fut accosté par le tailleur, qui le prit à part et lui dit :

— Vous avez sans doute fait toutes vos visites d'adieu, l'avocat ?

— Oui, dit Armand. Je n'ai plus à voir que M. de la Marche.

— Vous en êtes bien sûr ?

— J'avais une liste des noms de ceux chez qui je voulais me rendre ; et, après chaque visite, j'en biffais un. M. de la Marche seul reste.

— Vous avez été dire bonjour à Zoé Ruppe, alors ? demanda M. Prévost avec fermeté.

— Je... non... fit Armand interloqué et qui ne s'attendait guère à cette question.

— Eh bien, il faut y aller, l'avocat, dit M. Prévost. Je ne suis qu'un tailleur, mais il me semble que vous feriez tout simplement votre devoir en allant voir cette pauvre fille avant de partir. Ne soyez pas ingrat tout jeune ; vous aurez le temps de le devenir à Bruxelles.

Armand ne répondit pas, et M. Prévost n'ajouta rien. Mais les paroles du tailleur le tourmentèrent toute la nuit et l'empêchèrent de dormir. Chose singulière, ces paroles trouvaient de l'écho dans son cœur. Quelque chose d'endormi s'y réveilla tout à coup ; une chaleur inaccoutumée l'enveloppa ; le souvenir des choses passées traversa son esprit bourré de philosophie et de politique, et le grand homme se sentit ému en revoyant dans sa mémoire le visage de Zoé tel qu'il l'avait vu pour la dernière fois, transfiguré par l'amour et la douleur. Au fond de sa conscience, Armand donnait raison à M. Prévost. Mais des idées d'un ordre positif luttèrent avec ces retours vers les sentiments *futiles*, et la honte lui montait au front à la seule pensée de rentrer dans la maison de Zoé. — Qu'irais-je y faire ? disait-il. Comment me recevra-t-elle ? préoccupation égoïste que remplaçaient d'autres réflexions. — Que pense-t-elle de moi ? Son amour-propre répondait à cela : — Que peut-on penser d'Armand Richard, sinon que c'est un homme distingué ? — Si j'y vais, que lui dirai-je ? se demandait-il encore. Il entendait M. Prévost qui répondait : — Vous vous accuserez d'avoir mé-

connu son affection. Armand s'accuser ! Que dira M. Sureaux s'il sait cela ? Ces incertitudes étonnaient l'avocat. Depuis longtemps, il était habitué à se regarder comme un homme dont rien ne pouvait ébranler l'imposante sérénité ; et voilà qu'un mot prononcé par quelqu'un qu'il n'estimait pas, à propos d'une personne complètement oubliée, le troublait, le faisait douter de lui-même.

Il ne dort pas, et ce ne furent point les remords seuls qui le tinrent éveillés. Il songeait aussi aux baisers que Zoé se laissait prendre si amoureusement, pendant un sommeil qu'Armand, à la fin, croyait très-problématique. Ainsi, le trouble de la conscience et le trouble des sens remuaient l'avocat. Quand il se leva, le matin, il était comme abasourdi ; sa mauvaise humeur évidente frappa M. et madame Richard, accoutumés à la placidité extérieure de leur fils.

— Ce n'est pas étonnant, dit le tapissier à sa femme. Je ne suis pas dans mon assiette non plus. L'enfant va nous quitter, et nous l'avons toujours eu à côté de nous.

— Il reviendra avocat, dit la modiste pour se donner des forces contre l'émotion soulevée par les paroles de son mari.

— Oui, mais il va partir, et maintenant je ne comprends que ça, reprit le tapissier.

Pendant toute la journée, Armand se traîna dans la maison comme une âme en peine. Il commençait à entasser, dans un coffre, les livres qu'il voulait emporter. Par-dessus les livres, sa mère devait mettre le linge et les vêtements de l'étudiant. Tout en secouant ses volumes ou les frappant l'un contre l'autre, il songeait à Zoé et s'arrêtait quelquefois, le nez en l'air, distrait, préoccupé. Il fourrait ses deux mains dans ses poches, appuyait son front sur les vitres froides et regardait tomber la pluie sur la place. Armand rêveur ! N'est-ce pas étrange ? Et tout ce remue-ménage qui se faisait au dedans de lui était causé par quelques mots prononcées la veille et qui ne sortaient pas de sa mémoire.

Il est certain que l'idée de son départ avait quelque peu amolli l'avocat. Il lisait moins ; M. Sureaux n'était pas toujours à ses côtés, et les exhortations de son maître n'influaient plus sur ses actions. Le grand enfant se sentait envahi par toutes sortes de pensées nouvelles, complètement étrangères, qui le tarabustaient et se rendaient maîtresses d'un cœur où l'ambition avait toujours régné

tyranniquement. Ces pensées étaient venues comme une avalanche avec le souvenir de Zoé, et il n'avait certainement pas la force de les chasser. Aussi, l'avocat se sentait comme ivre, à moitié idiot; personne n'était là pour l'aider dans cette circonstance exceptionnelle. Ah! s'il s'agissait de combattre un de ces hommes redoutables qui professaient des opinions anticonservatrices, comme il serait fort! Mais l'ennemi qui l'attaquait était d'une nature, d'un genre, d'un ordre moral qu'il n'avait pas étudiés. Il se trouvait aux prises avec le sentiment, cette chose toute humaine, que son éducation avait paralysée en lui. Vers le soir, Armand, pour la première fois de sa vie, se sentit seul, et il pleura; il pleura longuement, il épuisa toutes les larmes amassées depuis tant d'années, et que nulle émotion n'avait jamais fait jaillir. Il n'eut pas la pensée de se trouver lâche; les grands hommes de Plutarque ne le réconfortèrent pas; il ne songea pas à se demander ce que Napoléon le Grand eût fait dans cette occurrence. Il fut lui pour la première fois depuis qu'il avait quitté Zoé Ruppe. Ses larmes le soulagèrent; il sortit et alla se promener pendant une heure sur les rem-

parts, dans l'herbe mouillée par la pluie. En revenant chez lui, il passa devant la maison de Zoé, et s'arrêta sur le seuil, sans but précis, presque machinalement. Puis, tout à coup, il se précipita dans le vestibule, tête baissée, comme un cuirassier lancé au triple galop sur un bataillon carré hérissé de baïonnettes.

IX

L'avocat entra tout effaré dans la cuisine qu'il connaissait si bien. Son premier regard chercha Zoé, qui ne s'y trouvait point. L'absence de la jeune fille lui fut un bien-être, un soulagement. Il s'assit près de l'unique fenêtre, sur cette même chaise où sa maîtresse l'attendait naguère, souriante, endormie. Son cœur battait avec violence ; ses yeux troublés ne distinguaient pas le détail des choses qui se trouvaient autour de lui. Peu à peu, il reprit assez de sang-froid pour examiner, ré-

fléchir, se rendre compte de ce qu'il ressentait. Tout, dans cette pièce meublée avec une simplicité patriarcale, disait les goûts modestes et le travail constant de celle qui l'habitait. La batterie de cuisine reluisait dans un coin sombre. Les chaises en bois, bien frottées, semblaient inviter les visiteurs à s'asseoir. Dans la large cheminée, un petit feu ouvert dormait avec de rares petillements. Tout ainsi respirait l'aisance et la paix. Dans la cour, où Armand jeta un rapide coup d'œil, l'oncle Ruppe avait bâti une remise qui contenait un four à cuire le pain ; au-dessus de la remise, dans un petit grenier inutile, vivaient plusieurs familles de pigeons à demi apprivoisés. Au moment où l'avocat regardait tous ces riens qu'il connaissait de longue date, Zoé sortit de la remise, en cheveux, les bras nus jusqu'au-dessus du coude, les mains blanches de farine : elle pétrissait son pain. Armand, à sa vue, se leva et fut sur le point de sortir en courant pour échapper à l'entrevue qu'il venait provoquer ; mais Zoé entra dans la cuisine avant qu'il eût pu suivre son premier mouvement. La jeune fille, en revoyant son ingrat ami, demeura debout sur le seuil de la porte, muette, presque con-

sternée, comme devant une apparition. Elle parut calme à Armand, parce qu'il ne vit pas ses lèvres blêmir et trembler. Ce fut elle qui rompit le silence plein de malaise qui les entourait.

— Monsieur Armand ! dit-elle.

L'avocat, sans répondre, retomba assis sur sa chaise. Sans le vouloir, Zoé avait mis dans les deux mots qu'elle venait de prononcer un reproche timide, très-doux, extrêmement inoffensif, mais qui toucha plus le grand homme futur que n'eut fait une douleur pleine de récriminations. Une prière est plus émouvante qu'une menace, et l'accent que Zoé mit aux deux mots qu'elle prononça contenait certainement plus d'amour que d'aigreur. L'avocat, qui entra dans la seconde phrase sentimentale de son existence, était très-ému ; il voulut parler, et ne trouva nulle expression pour rendre sa pensée. Ici, il ne s'agissait pas de faire un discours ni sur l'égalité des hommes, ni sur aucune branche de l'ordre social. La mémoire d'Armand, la science acquise avec l'aide du grand philosophe, ne lui étaient d'aucune utilité. Ses réflexions ne furent pas longues ; il se sentit pauvre d'idées, bien que son cœur fût remué par toutes sortes de

sensations inconnues. Il tendit ses deux mains à la jeune fille, qui vint y placer les siennes. Quand elle eut touché les doigts d'Armand, les yeux secs et brillants de Zoé s'humectèrent, et de grosses larmes roulèrent sur ses joues décolorées par l'émotion. A la vue de ces larmes, l'avocat sentit combien il était aimé et quels trésors d'amour cette pauvre fille vulgaire, sans intelligence, renfermait en elle. Il eut un vif remords au cœur. Plus rien de superficiel ne vint se mettre entre lui et ses sensations; sa gloire présente, ses succès à venir, oubliés déjà depuis la veille, furent complètement effacés dans ce moment où son âme commençait à se révéler. Il perdit ses airs de tête prétentieux, sa raideur; son masque tomba; sa grosse lèvre bête prit une expression plus humaine, et au fond de ses grands yeux noirs plus froids qu'une nuit de décembre, apparurent les premières lueurs de l'émotion vraie, manifestations extérieures des sensations immatérielles qui le troublaient sans qu'il s'en rendît compte.

— Vous avez pensé bien du mal de moi, n'est-il pas vrai? dit enfin Armand.

— Non, Armand, non, répondit Zoé en s'as-

seyant près de l'avocat, sans abandonner ses mains. Ce n'était pas votre faute si madame Richard vous empêchait de venir me voir. Elle vous a donc permis de me dire adieu ?

— Je n'ai pas demandé la permission de vous faire une visite, dit l'avocat. Mais comment savez-vous que je vais partir, vous qui ne voyez personne ?

— Oh ! on s'occupe trop de vous dans la ville pour que je ne sache pas ce qui se passe. Je ne suis pas assez sotte pour boucher mes oreilles quand on prononce votre nom, Armand. Mes pratiques aiment quelquefois à causer ; il y en a qui croient me faire du mal en me parlant de vous. Mais qu'est-ce que ça me fait ? *Au commencement*, je ne savais pas m'empêcher de pleurer quand on me donnait de vos nouvelles ; seulement je pleurais quand j'étais seule.

— Et vous m'avez pardonné tout le mal que je vous ai fait, Zoé ?

— Mais je ne vous en ai jamais voulu, vous dis-je. Je savais bien que vous ne me connaissiez pas. Mon Dieu ! que je suis donc contente de vous voir ! Levez-vous. Vous êtes grandi, Armand ; vous êtes plus grand

que moi, aujourd'hui. Avez-vous encore un peu d'amitié pour la pauvre Zoé?

— Beaucoup, dit Armand.

— Eh bien, ça me suffit pour être heureuse. Quand je ne vous verrais qu'une fois par an, je ne me plaindrais pas. Lorsque vous reviendrez de Bruxelles, vous serez fier, et je ne vous verrai plus. Vous m'aurez bientôt oubliée, allez! Vous serez avocat. Les journaux parleront peut-être de vous. Tout ça vous tournera la tête. Qui sait si on vous reverra encore à Charleroi!

Cette pensée attrista Zoé et refroidit quelque peu Armand. Il y eut un silence. La jeune fille, la tête penchée, songeait, sans peut-être pouvoir donner un corps à ses pensées. Armand la regardait; il la trouvait vieillie; elle avait maigri depuis leur dernière entrevue, et quelques rides ternissaient déjà la pureté de ses tempes. Mais l'expression de sa physionomie n'était point changée. La même douceur un peu mélancolique errait toujours sur ses lèvres, et les rayons croisés de ses regards renfermaient toujours la même chaste ardeur.

— Mais, se dit l'avocat, je ne l'ai point embrassée. C'est peut-être ce qui l'attriste.

Il attira Zoé vers lui, baisa ses joues, puis ses lèvres.

— Non, dit la jeune fille, non, Armand : ne nous aimons plus ainsi. Si vous êtes si bon pour moi, ne plus vous voir me fera trop de mal.

Mais Armand, qui aimait ce jeu savoureux, quoi qu'en dit son enveloppe philosophique, étreignit sa maîtresse avec plus d'ardeur, voulant plus fermement ce qu'il voulait à mesure qu'on lui opposait de la résistance. Du reste, il n'y eut pas lutte ; il ne pouvait y en avoir. Zoé aimait beaucoup ; c'était une enfant, malgré ses vingt-six ans. Elle se laissa donc aller à rendre, tout en protestant doucement, les baisers que l'avocat lui donnait avec tant de cœur. Comme ils oublièrent le passé et l'avenir, ces deux innocents ! Si M. Prévost les avait vus en ce moment, il eût sans doute rendu à Armand toute l'estime que le jeune avocat avait peu à peu perdue en déclamant devant le marchand-tailleur stupéfait, avec un aplomb admirable, des discours farcis de souvenirs historiques.

Le temps passe vite pour les amoureux. Le sentiment et le calcul sont ennemis. La

réflexion même ne se glisse que difficilement dans des cœurs bien épris; le monde n'existe plus pour deux êtres qui sont tout l'un pour l'autre. Quoique Armand n'aimât point Zoé comme elle le méritait, il était complètement perdu, enveloppé dans les rets secrets et invisibles que l'affection tresse autour de l'objet à conquérir. Son professeur et sa dignité ornée d'un joli ruban, le caquetage orgueilleux de sa mère, les exhortations de son père, sa propre raison, développée dans son sens le plus mathématique, son avenir, rien ne put arracher Armand à la fascination de l'amour si vrai, si sympathique de Zoé. Ils ne causaient guère, et leurs longs silences étaient gracieusement alternés avec des baisers qui bruissaient peu, et qui se donnaient à l'unisson. Qui sait ce qui serait advenu, si un nouveau personnage n'avait interrompu ce tête-à-tête sentimental, brusquement, d'une façon tout à fait inattendue.

Armand, en relevant la tête après une longue extase, vit, planté près de la porte de la cuisine, le regard plein de rage muette, tandis qu'un sourire venimeux se dessinait sur ses lèvres, M. Collard, le clerc de notaire,

qui attendait avec une patience angélique le moment de placer son mot au milieu de ce doux silence. Zoé, rouge comme le feu, jeta un petit cri en se levant ; chose étrange, ses regards dont le rayon visuel obliquait, et qui étaient toujours comme imprégnés de douceur, prirent une expression de colère à la vue du chantre mielleux. Armand demeura assis, honteux, osant à peine lever les yeux sur le témoin de *sa faute*. A la vue de M. Collard, toutes les physionomies, qui tantôt encore étaient ensevelies dans un oubli profond, surgirent dans sa mémoire comme au sein d'un cauchemar ; il vit sa mère menaçante, son père còttroucé, M. Philibert froid, compassé, le regard plein de reproches. Profondément accablé, il trouva, dans la chaleur qui brûlait encore ses lèvres, autant de douleur que de suavité. Le chantre souriait toujours, saint homme qui sacrifiait une partie de son existence à glorifier le Seigneur. Sa narinè gauche, qui avait un tic nerveux, se trémoussait avec une étrange rapidité ; ses yeux petillaient sans se fixer nulle part. Il souriait, se plaisant à prolonger le silence peu sympathique qui l'accueillait, le brave homme ! Les mains lui déman-

geaient ; il se sentait une irrésistible envie de les frotter l'une contre l'autre pour marquer sa religieuse satisfaction. Mais il se tint coi, diplomatiquement, attendant que la scène prît une tournure quelconque. Ce fut pourtant lui qui parla le premier.

— Bonjour, mademoiselle Zoé et monsieur Armand, dit-il. Voilà une vilaine journée, n'est-ce pas ? Hum ! Il pleut à verse.

— Venez-vous pour la boutique, monsieur Collard ? demanda Zoë en se dirigeant vers la porte.

— Je... oui... Comme vous n'y étiez pas, fit M. Collard, je... — Ça va bien, monsieur Armand ? Vous partez donc pour Bruxelles ? Je m'en vais tout à l'heure dire un petit bonjour à M. Richard.

— Je crois qu'il est sorti, monsieur Collard, dit Armand d'une voix très-mal assurée.

— Eh bien, je le verrai demain, en sortant de la grand'messe. Bon voyage, monsieur l'avocat ! Bien des succès là-bas.

— Merci ! dit Armand.

Le chantre sortit ; cette fois il se frotta les mains en toute assurance. Zoé le suivit, non sans avoir prié l'avocat, par le plus élo-

quent des regards, de l'attendre quelques instants. La jeune fille et M. Collard entrèrent dans le magasin. Zoé passa derrière son comptoir et s'y tint debout, sérieuse, interrogeant des yeux l'homme d'église radieux.

— Je venais pour vous voir, mademoiselle Ruppe, dit-il. Je n'ai vraiment rien à acheter; je n'ai pas de ménage à entretenir, moi. Je vis tout seul, bien triste, allez! Je vous ai dérangée, peut-être. — Vous avez donc... vous voulez sans doute renouer avec l'avocat?

— M. Armand est venu me faire ses adieux, dit Zoé.

— Ah! oui, c'est juste. Des adieux bien tendres, sans doute; il est si bon! Hum! Décidément, mademoiselle Zoé, j'aurai bien de la peine... Je veux dire que vous ne m'écoutez pas, hein?

— Mon Dieu! monsieur Collard, que vous êtes entêté! Vous savez bien que je ne veux pas me marier. Pourquoi me parler de cela? Est-ce tout ce que vous avez à me dire?

— Oh! non, dit le chantre. Je ne saurais tout dire en si peu de temps. Si vous le permettez, je reviendrai. M. Armand s'imp-

tiente... Savez-vous bien que l'on parlera demain dans toute la ville de la visite qu'il vous a faite? Pour vous, c'est un honneur, mademoiselle Zoé. L'avocat est un homme — un savant — remarquable. Son amitié est très-honorable, et ce n'est pas moi, — oh! non — qui vous blâmerai... Je ne voudrais pas faire jaser les commères en racontant ce que j'ai vu. Ai-je vu quelque chose? Je ne crois pas. D'ailleurs, ce n'est pas un crime que de se laisser embrasser, en tout bien, tout honneur.

— Mais, dit Zoé, M. Armand me faisait ses adieux.

— C'est ce que je pense, reprit M. Collard avec une bénignité et une modestie charmantes. C'est bien naturel. Mais il y a de si mauvaises langues! Le monde est si méchant! Heureusement que j'ai tout vu; je vous défendrai, si vous le voulez, moi.

— Je n'ai pas besoin qu'on me défende, monsieur Collard.

— J'en suis persuadé, mademoiselle Zoé. Je le disais encore hier à M. le curé de la ville basse : — Mademoiselle Ruppe, lui ai-je dit, c'est la meilleure femme de la paroisse. — Elle devrait se marier, a dit alors M. le

curé ; une jeune fille toute seule est toujours sujette aux médisances. C'est une femme qui vous irait , Collard , a-t-il ajouté. — Oh ! oui , M. le curé , ai-je dit à mon tour ; mais elle ne veut pas. — Comment donc , a-t-il dit , elle ne veut pas ? Et il n'était point content , mademoiselle Zoé. C'est peut-être l'avocat que vous voulez ?...

— Monsieur Collard , dit Zoé , laissez-moi tranquille. Tout ce que vous me direz n'y fera rien : je ne me marierai jamais.

— Bah ! bah ! on dit ça ! fit le chantre en clignant de l'œil d'une façon tout à fait spirituelle , pendant que sa narine dansait avec fureur.

— On dit ça et on le pense , reprit la jeune fille. Je n'ai pas l'habitude de cacher mes sentiments.

— Vous me permettrez bien de venir vous voir de temps en temps , n'est-ce pas ? Je m'en vais chanter le salut à la ville basse ; vous êtes sur mon chemin : il faut bien que j'entre dire bonjour. Eh ! eh ! bah ! je vous serai fidèle malgré vous , mademoiselle Zoé.

— Comme il vous plaira ! dit Zoé en reconduisant le doux chantre jusque sur la porte de sa maison.

Elle rentra vivement dans sa cuisine, où Armand l'attendait avec inquiétude.

— Quel malheur ! dit-elle en se rasseyant près de l'avocat. Je n'ai pas pensé à fermer la porte de la rue. Voilà M. Collard qui vous a vu m'embrasser : il l'ira dire à madame Richard, et elle vous en voudra d'être venu ici.

— M. Collard vient donc quelquefois vous voir ? demanda Armand.

— Oui, Armand, je ne le vois que trop souvent. Il veut m'épouser. Depuis que mon oncle est mort, il n'a pas passé une semaine sans venir deux ou trois fois ici.

— Vous n'en voulez donc pas, Zoé ?

— Non ; je n'aime pas son visage. Il a un air qui me fait peur. Quand il rit, on dirait qu'il va vous mordre. D'ailleurs, je n'aime pas les hommes d'église ; ils ne sont pas comme les autres ; ils marchent d'une drôle de façon, en regardant de côté les gens qu'ils rencontrent. Puis, je ne veux pas me marier.

— Pourquoi donc cela ? demanda Armand, en songeant que le chantre pourrait bien raconter à son père ce qu'il avait vu.

— Pourquoi ? reprit Zoé ; je ne saurais

vous dire, Armand. On m'a fait des propositions deux ou trois fois, et j'ai toujours dit non. Je songeais que cela vous plairait, si vous le saviez. Je ne saurais pas embrasser un autre homme que vous; j'ai peur des autres hommes. Ils vont au cabaret, ils jurent, ils fument, ils crachent et ils disent de singulières choses. J'ai peur que mon mari ne ressemble à mon pauvre oncle, qui me battait. Quand vous serez parti, je vivrai toute seule; je penserai à vous; on me donnera de vos nouvelles au marché et dans ma boutique; j'en demanderai à M. Richard si je n'en ai pas ailleurs. Quand vous reviendrez, est-ce que je vous verrai, Armand?

— Oui, Zoé, je vous le promets.

— Je suis si heureuse de vous avoir vu. Quand vous passiez près de la maison, vous ne regardiez pas par ici. Je croyais que vous aviez honte de m'avoir connue, et ça me chagrînait beaucoup. — Je ne lui ai jamais fait de mal, que je me disais. Bien souvent, le soir, dans mon lit, je pleurais du désir de vous voir. A la messe, je me plaçais aussi près de vous que possible, derrière une colonne, et, au lieu de prier Dieu, je vous regardais. Un jour, vous avez laissé tomber

de votre poche, en prenant votre mouchoir, un gant en fil noir; je l'ai ramassé en m'asseyant; le voici, dit-elle en le prenant dans une boîte qui se trouvait sur l'appui de la fenêtre, et dans laquelle elle mettait sa rare correspondance, ses bobines de fil, son dé et ses aiguilles. Vous me permettez de le garder, n'est-ce pas?

— Certainement, dit l'avocat, bien fier d'avoir inspiré un pareil amour. L'affection de Zoé châtouillait son amour-propre et l'émouvait. Les simples paroles de la pauvre fille charmaient son cœur et sa vanité à la fois, et ces deux plaisirs fondus ensemble n'étaient pas de nature à rappeler l'avocat vers les hautes régions philosophiques. Aussi demeura-t-il fort tard près de Zoé. Il rentra chez lui après une absence de quatre heures, et quand son père l'interrogea affectueusement sur l'emploi de son temps, il dit qu'il s'était promené sur les fortifications, pour voir la ville une dernière fois avant de la quitter. M. Prévost et sa fille, M. Philibert Sureaux et une voisine vinrent le soir jouer une partie de cartes. Armand soutint le regard interrogateur du marchand tailleur et sut lui faire comprendre qu'il avait vu Zoé. Cette

visite rendit à l'avocat un peu du calme perdu depuis la veille ; il fut presque aimable, il causa comme tout le monde, sans mêler à ses phrases les lettres majuscules dont il les semait d'ordinaire.

La veille du départ d'Armand, M. et madame Richard étaient assis dans le magasin du tapissier, l'un sur un squelette de chaise, l'autre dans un fauteuil recouvert en velours vert, et qui devait bientôt faire l'ornement du salon de M. Valburge, le bourgmestre. Les deux époux, émus en songeant au lendemain, parlaient peu et entrecoupaient leur entretien de soupirs douloureux et d'exclamations.

— Ainsi, dit le tapissier, tu es certaine qu'il ne lui manque rien et que sa malle est bien garnie ?

— Je viens d'y mettre deux pains d'épice et deux livres de chocolat, répondit la modiste ; le coffre est plein ; l'avocat aura du linge pour trois mois.

— Et son papier de poste, pour nous écrire ?

— Il est au fond, entre ses livres de *philosophie*. (Madame Richard n'avait jamais pu prononcer ce mot autrement.)

— Et son argent? reprit le tapissier en soupirant bruyamment.

— Tu le lui donneras à Bruxelles, dit la modiste en tirant une bourse de sa poche. Il y a là quatre cent cinquante francs pour les trois premiers mois. M. Philibert m'a dit qu'il devait payer quelque chose en entrant à l'université.

— A-t-on apporté les bonnets de coton de chez Piéret?

— Je n'attends plus que ça et une paire de bottes neuves, que tu porteras à la main, parce que le coffre sera plein.

A ce moment de leur entretien, les époux firent une assez longue pause, ruminant sans doute profondément tous les menus détails de ce départ solennel. Quoique Bruxelles soit maintenant à deux lieues de Charleroi, M. et madame Richard, en songeant à l'absence d'Armand, ne se disaient pas qu'ils pourraient aller le voir aussi souvent qu'ils le désireraient. Dans les familles bourgeoises, les séparations sont encore assez rares pour que l'on ne voie pas arriver l'heure des adieux sans une espèce d'hébètement et de paralysie singulière.

— Je voudrais qu'Armand *revienne* au lieu

de partir, dit le tapissier. Son absence *laissera* un fameux vide dans la maison. Il y a des moments où je regrette qu'il ait tant de goût pour plaider et où il me semble que M. Prévost a raison.

— Allons ! dit la modiste, voilà autre chose maintenant !

— Eh bien, oui, reprit M. Richard pendant que ses narines jouaient comme le cuir d'un soufflet en mouvement, premier indice d'une émotion encore contenue ; eh bien, oui, j'avoue que je ne suis pas à mon aise, et que j'ai comme des remords de laisser partir notre aîné. Hier, au *Café de la Gaieté*, on racontait toutes les folies que le fils de Féru a faites. C'est à frémir ! Il devait être avocat aussi, celui-là !

— Et puis ? Après ? dit la modiste, pour qui la pusillanimité, la faiblesse de son époux devint un véritable fortifiant, un remède contre l'émotion.

— Après ! dit le tapissier : Camille Féru, qui devait étudier le code, a tout abandonné, l'université et ses livres, pour apprendre la peinture en miniature ¹. Il a été dans l'ate-

¹ Pour beaucoup de bourgeois, toute espèce de peinture est de la peinture en miniature.

lier de M. Navez pendant trois ans ; il a dépensé beaucoup d'argent et il n'en a pas gagné ; maintenant, il peint des paysages. Si bien qu'aujourd'hui son père ne lui donne plus rien, et que le jeune homme mange souvent de la vache enragée. Il vit avec sa maîtresse, publiquement. C'est un fainéant, un *artisse*, un franc vaurien. Il n'ose plus revenir au pays, A quoi ça sert-il les *artisses*? A rien du tout qu'à faire mourir *leurs vieux* à petits feux. Le père Féru est devenu tout blanc de chagrin ; voilà !

— Et tu crois Armand capable de faire de ces horreurs-là, répondit madame Richard avec indignation. Tu écoutes tout le monde, des pilliers de cabaret, — des ivrognes. Tes suppositions, c'est des bêtises. Armand méprise les *artisses* ; parlez-lui de la *phisolophie*, et il commencera à répondre qu'on ne saura plus l'arrêter. Il a toujours le nez fourré dans ses livres ; depuis qu'il ne va plus chez mademoiselle Ruppe, a-t-il seulement eu l'idée de penser à autre chose qu'à être avocat? Madame de Paridans elle-même, qui est si riche et si jolie, n'a pas pu le rendre amoureux. Et pourtant, elle a assez essayé. *Je me suis laissé dire* qu'elle l'a

embrassé chez M. de la Marche, *en plein dîner.*

— Allons donc ! dit le tapissier avec un étonnement et une satisfaction suprêmes.

— C'est comme ça ! Sois donc tranquille. Avec tes sottises peurs, tu me ferais rire.

Après ces explications, il y eut une seconde pause, plus longue que la première. Ce fut le tapissier qui rompit le silence.

— A-t-il été chez l'oncle Beugniot (madame Richard était une Beugniot) au Sart ? demanda-t-il.

— Oui, répondit la modiste. Mon oncle était malade ; Armand n'a pas pu l'approcher. Ma tante Beugniot est tout de même une méchante femme, qui nous fait bien du tort.

— Elle est avare comme un chien, reprit M. Richard. Elle tuerait une puce pour avoir sa peau. C'est incroyable ! Voilà encore au moins dix francs qu'elle nous vole.

Ici, troisième pause, pendant laquelle M. Philibert arriva avec son élève. L'avocat portait la tête haute ; n'avait-il pas la conscience tranquille ? Malgré son âge, il était encore très-enfant, et l'idée d'habiter Bruxelles commençait à lui donner des vertiges. M. Sureaux était radieux. Naturellement il

était chargé de conduire son élève à Bruxelles, en compagnie de M. Richard. Qui mieux que lui pouvait installer Armand dans la capitale? Le vieillard flamboyait de plaisir à la pensée qu'il pourrait se promener dans les rues pleines de monde avec un ruban à sa boutonnière.

— Nous n'avons donc plus qu'une visite à faire, dit le grand philosophe en entrant. Armand a été chez M. Valburge. On nous attend à trois heures chez M. le baron de la Marche. Après cette visite, nous sommes libres.

— Nous passerons la soirée en famille, dit le tapissier avec attendrissement. Monsieur Philibert, ajouta-t-il avec un soupir, vous croyez donc qu'il ne faudra prendre aucune information à propos du *logement* d'Armand?

— C'est parfaitement inutile, mon cher Richard. Mon ami, l'avocat Talmers, l'honneur du barreau de Bruxelles, — il n'a qu'un défaut, c'est de ne vouloir pas être ministre, — M. Talmers nous donnera les renseignements nécessaires. D'ailleurs, je sais à peu près ce qu'il faut à Armand. Une chambre silencieuse, dans une rue tranquille, chez de bonnes gens qui seront heureux de le voir

assis à leur table et partager leurs modestes repas. Hum ! Une famille honnête, un entourage vertueux sont nécessaires à l'étude du code et de la philosophie. Une trop grande liberté est le germe de tous les vices. Beaucoup d'étudiants, laissés à eux-mêmes, prennent une mauvaise route, et, au lieu de faire tonner leur éloquence à la cour d'assises, s'amuse à griffonner des vers, à écrire dans les journaux libéraux, à peindre des tableaux licencieux. Hum ! Témoin — Camille Féru, la honte de Charleroi, et qui aura une mauvaise fin.

— On disait hier au café qu'il a du talent comme peintre, observa timidement le tapissier.

— Qu'est-ce que ce talent ? reprit M. Sureaux avec dédain. Je ne comprends pas qu'il existe des hommes assez futiles pour passer leur vie à mélanger des couleurs et à les appliquer sur une toile. Il faut n'avoir plus la conscience de sa dignité pour s'abaisser à ce travail. Malheureusement des enthousiastes, des fous, ont mis une auréole de gloire autour du front de certains soi-disant grands hommes ; on cite entre autres un nommé Rubens et un autre, — Raphaël, je crois, — à

qui on a élevé des statues. Hélas ! Hum ! Mais cela finira ; le daguéréotype aura bientôt raison de tous ces enlumineurs.

Armand, qui était monté à sa chambre, rentra en ce moment dans le magasin du tapissier, et son père l'apostropha ainsi :

— Tu ne feras jamais de vers ni de peinture, n'est-ce pas ? Tu nous le promets ?

— J'aimerais mieux être houilleur que de m'occuper de ces arts d'agrément, distractions des êtres féminisés, répondit l'avocat. Un houilleur est utile ; un poète ne l'est pas. Peindre de mauvais tableaux n'est pas défendu par la loi.

— Est-ce que l'on en fait de bons ? demanda finement M. Sureaux.

Le professeur et l'élève s'acheminèrent vers la maison des de la Marche. Lorsqu'ils entrèrent dans le salon aristocratique, plusieurs des invités au grand dîner s'y trouvaient réunis. Madame de Paridans et Hélène de la Marche brodaient près d'une croisée. M. et madame de la Marche reçurent leurs visiteurs avec cette affabilité un peu rustique et cette urbanité assez gauche qui distinguent d'ordinaire les provinciaux. Le cercle rétréci du mouvement de leurs pensées, les

rare échappées qu'ils font en dehors du domaine de l'existence singulièrement étroite des petites villes, leur ôtent les grâces extérieures qui sont le charme de la société dans les capitales. En compensation, peut-être les réceptions sont-elles plus cordiales, plus véritablement affectueuses en province.

Quand tout le monde fut assis, on causa. Je crois que partout les entretiens commencent par des futilités. Armand se tint coi pendant une demi-heure et dédaigna de prendre part aux niaiseries qui se débitèrent dans le salon des de la Marche. Les dames parlaient dentelles et rubans; les hommes se racontaient les événements lilliputiens qui avaient agité Charleroi la veille. Le bourgmestre, M. Valburge, entra au moment où l'on avait besoin d'un nouveau personnage pour raviver la causerie. Il parla des travaux exécutés par la commune, de l'importance que la ville acquérait tous les jours par ses nombreux débouchés. Il était question alors très-sérieusement d'une ligne de chemins de fer qui relierait directement Charleroi et son riche bassin à la capitale française.

— Nous irons à Paris en cinq ou six heures, disait M. Valburge; la nouvelle ligne sera la

plus courte pour les Allemands du Nord, qui étaient obligés de passer par Bruxelles pour se rendre en France. Nos houilles et nos mines de fer, notre métallurgie rivaliseront avec les produits des environs de Mons et de Liège. Charleroi est appelée à devenir le centre des opérations industrielles du nord de l'Europe. Nous n'avons pas à nous occuper des remparts qui enserrant la ville comme dans un cercle infranchissable ; le gouvernement nous priera lui-même, plus tard, d'abattre cet obstacle, qui empêche que nous nous étendions vers les villages qui nous entourent et que nous devenions une rivale de Manchester.

— Mais, dit M. de la Marche, nous sommes posés ici, ainsi que Mons et Tournai, comme une garantie contre une invasion française. Il ne faut pas laisser sa porte ouverte quand on a certaines gens pour voisins. Notre citadelle est nécessaire à la défense du pays.

— Ne nous endormons pas dans la sécurité, ajouta sentencieusement M. Philibert.

— La France nous prendra quand elle le voudra, répondit M. Valburge. Une forteresse, aujourd'hui, est un non-sens ; on ne s'amuse plus à faire de longs sièges inutiles. (L'opi-

nion de M. Valburge a pu se modifier en 1854.) Nos forts peuvent tomber sans grand danger pour notre indépendance. D'ailleurs, nous sommes nécessaires à l'équilibre européen. (On ne parle point politique en Belgique sans prononcer cette phrase.) Croyez-moi, ne nous occupons que du progrès industriel, qui franchira tous les obstacles avec cette lenteur assurée qui est comme le travail naturel de la stabilité.

— Il me paraît, dit M. Philibert en rehaussant d'une main sa cravate immaculée, tandis que de l'autre il caressait amoureusement sa boutonnière, — il me paraît que la question a deux faces et qu'elle est discutable. L'industrie, certainement, est une belle chose. J'aime assez à voir tourner les roues d'un moulin et à entendre au loin le sifflement des machines à vapeur. Les hauts fourneaux ont leur utilité, quoiqu'ils se dégagent de leurs cheminées des nuages pestilentiels. On dit que l'établissement de *la Providence* occupe plus de six cents ouvriers. Je ne le trouve pas mauvais; pourtant, il y a vingt-cinq ans, il n'y avait rien de tout cela aux environs de Charleroi, et on n'en était pas plus malheureux. Le mot progrès a fait faire bien des sottises,

messieurs. Hum! Enfin, je ne suis pas un Vandale, et je ne veux rien détruire. Mais vous voulez abolir la gloire, la gloire militaire, oh! halte-là!

— Aujourd'hui, dit en souriant M. Valburge...

— Oui, vous allez me parler des lois fraternelles, interrompit assez vivement le sincère et convaincu M. Sureaux. Nous savons tous quels sont les nouveaux principes dévastateurs, et jusqu'à quel point la société, que l'on disait vouloir consolider, a été sapée dans sa base. Hum! on veut perfectionner les hommes; on veut instruire les paysans et la populace, comme si la lie de l'humanité n'était pas assez mauvaise sans cela. On veut renvoyer les soldats dans leurs foyers. Quelle erreur! Hum! Comment, vous voudriez ridiculiser la gloire militaire, sous le frivole prétexte que les humains ne doivent pas s'entre-tuer! Mais, messieurs, cette ardeur belliqueuse qui caractérise tous les hommes, sauvages ou civilisés, est aussi utile à notre existence que le pain, l'eau et le feu. Lisez l'histoire: elle est parsemée de superbes actions militaires: Alexandre, César et Napoléon sont les trois grandes figures qui pla-

nent sur l'humanité. Hum ! Dieu n'est-il pas nommé, dans les livres saints, le Dieu des combats ? Il est avec Moïse quand les Hébreux combattent les Philistins. Il ordonne aux rois de Juda de détruire leurs ennemis. Voilà nos exemples ! La vue du sang, l'odeur de la poudre nous transportent, et nous sentons parfois bouillonner en nous une soif guerrière que rien ne peut assouvir, sinon de belles batailles. Hum ! Hum ! conservons nos murailles et notre armée, messieurs ; un peuple sans armée est un peuple en décadence. Que l'industrie établisse ses machines dans les champs. Qu'on nous laisse notre citadelle et les braves soldats préposés à la défense de la patrie, que nous sommes honorés de couder à chaque instant du jour. Considérez leur fierté martiale ; écoutez le bruit que font leurs éperons sur nos pavés ; admettez-les parmi vous comme des exemples pour vos fils, etc., etc.

M. Philibert parla pendant une heure, et on l'écouta dans le plus profond silence, avec une espèce d'hébètement muet qui disait bien des choses. L'avocat, replié sur lui-même, l'œil voilé et la lèvre pendante, semblait savourer *les flots d'éloquence* qui sortaient

des lèvres de son Mentor; peut-être aussi préparait-il secrètement le discours à faire lorsque des circonstances identiques se présenteraient pour lui dans l'avenir. Ce fut madame de Paridans qui la première se permit de parler, pendant que M. Philibert reprenait haleine.

— Je suis de l'avis de M. Sureaux, dit-elle; j'aime l'armée. Le costume militaire donne aux hommes un certain air conquérant qui leur va bien. On dit, du reste, que les femmes ont beaucoup de sympathie pour les épau-
lètes, et j'aurais mauvaise grâce à récriminer, moi qui suis veuve d'un capitaine. Les socialistes auront beau faire, la gloire militaire sera toujours un apanage des grandes intelligences.

— Madame, vous parlez comme un homme, dit gracieusement le grand philosophe en s'inclinant.

— M. Sureaux sait présenter les choses de telle façon qu'on ne trouve rien pour les réfuter, dit le bourgmestre. Je ne suis pas de son avis, mais je ne saurais le combattre; je m'avoue vaincu.

M. de la Marche, que son titre plaçait parmi les conservateurs, approuvait assez la

doctrine de M. Philibert, quoiqu'il la trouvât un peu exagérée; mais il ne voulut pas, par délicatesse, dire son mot dans cette discussion, qui avait lieu chez lui.

— Mais, reprit madame de Paridans, M. Richard ne donnera-t-il pas son opinion sur une question aussi importante.

L'avocat, toujours absorbé, fit un soubresaut et dressa la tête, comme un cheval de combat qui entend le son retentissant de la trompette. M. Valburge ajouta :

— Madame a raison : on ne saurait s'éclairer de trop de lumières.

Armand, pâli par l'émotion, cherchait une contenance dans des raisonnements intérieurs, dans la conscience de sa force. La jolie et riieuse veuve avait comme entouré l'avocat d'un regard qui imposait sa volonté magnétique avec une singulière puissance. Du reste, l'élève du grand philosophe n'avait besoin ni de coups de fouet ni d'encouragements pour s'élaner au galop dans cette nouvelle discussion : il était né pour parler en gesticulant. Cependant, modeste comme tous les grands hommes, il prit la parole d'une voix un peu tremblante, qui s'éleva à mesure que la chaleur de l'improvisation

ouvrit les cases de son intelligence et de sa mémoire.

— A mon avis, dit l'orateur, le pivot politique doit tourner sur un seul mot : conservation. Ce mot sublime renferme tout. Or, pour défendre un principe, il faut une force armée. Nous sommes et voulons rester Belges, tant que la Belgique sera monarchique ; ayons donc une troupe de guerriers que le mot patrie électrise, et qui défendent en même temps nos libertés intérieures et notre indépendance. Quant à la question d'humanité, c'est un détail : il faut sacrifier cent hommes pour en garder dix mille. Les républicains, (il regarda M. Valburge) qui montrent tant d'horreur pour le sang, savent bien le répandre quand il s'agit d'attaquer notre société. Eh bien, quand la démagogie lève sa tête hideuse, ne faut-il pas une armée brave et dévouée pour faire rentrer le monstre dans le néant ? Puis, si deux gouvernements ne s'entendent pas, si deux rois se querellent à propos d'une question quelconque, est-ce à eux à combattre ? Nous ne sommes pas assez barbares pour envoyer l'un contre l'autre deux des pivots de l'équilibre européen. (Une pierre dans le jardin de M. Val-

burge.) Nos forteresses sont des points d'appui, des boucliers, de la matière à résistance. Les abattre, c'est ouvrir le chemin aux envahissements. Qu'on proclame la république en France, et nous sommes perdus si nous n'avons pas de remparts. La religion et la morale n'ont point d'autres défenseurs que les miliciens armés selon la lettre de la Constitution. Renvoyez vos soldats, la populace audacieuse, ivre, se fera hargneuse et menacera nos institutions. On pillera les couvents, ces saintes retraites; on envahira les églises; on fondra les vases sacrés ou on les fera servir aux libations profanes. Rappelons-nous 1793 : c'est un exemple terrible du mal que peut faire une liberté illimitée. Le progrès, selon moi, c'est l'ordre et la stabilité des choses établies. J'ai quelquefois entendu prononcer autour de moi le mot république. Et qu'est-ce que la république, si ce n'est le gouvernement de l'anarchie? Toutes mes sympathies sont pour le gouvernement absolu. Il faut une main de fer pour mettre un frein aux ambitions populaires. Il faut une seule tête pour imposer une volonté immuable et soutenir les deux grands monuments de la société, la religion et la

morale. Le mépris des lois prend son germe dans le mépris de l'Église. Rome est la base de toutes les prospérités sociales, et il ne nous est pas permis de nous soustraire à son influence généreuse, qui s'étend comme un baume sur le globe. Ah ! que je suis heureux de voir le clergé se mêler à nos débats politiques, et discourir du haut de la chaire sur les devoirs du citoyen ! Que j'aime à voir les curés accompagner les paysans aux époques des élections ! Quel noble dévouement aux intérêts de la patrie ! Qui mieux que le prêtre peut connaître la nature des divers éléments qui forment une nation ? Son ministère l'introduit au sein des familles, dans la conscience de tous les Belges. Le clergé et l'armée sont deux forces indispensables, l'une pour l'esprit, l'autre pour la matière. En nous appuyant sur ces deux puissances, nous marcherons vers un *statu quo* sublime. Dites, messieurs, dites, ajouta l'avocat pour terminer son discours, qui veille aux frontières pour le maintien de notre tranquillité ? D'un côté, l'armée, de l'autre, la religion.

Après cette brillante improvisation, l'avocat étendit machinalement la main à côté de

lui, sans doute avec l'espoir d'y rencontrer le verre d'eau sucrée classique, nécessaire pour éteindre le feu de l'éloquence et le raviver en même temps. Sa main distraite trouva la main de M. Sureaux, et une étreinte muette confondit les âmes de l'élève et du professeur.

— Voilà, dit M. Valburge, une profession de foi carrément énoncée. Dans quelques années, les libéraux n'auront qu'à se bien tenir.

— Je trouve, dit tranquillement M. de la Marche, que les opinions de M. Richard ont beaucoup de ressemblance avec celles de Napoléon le Grand.

— Monsieur, vous m'avez émue et étonnée, ajouta madame de Paridans.

Mademoiselle de la Marche fit de grands yeux ; elle n'avait pas compris grand'chose à la profession de foi de l'avocat et ne savait s'il fallait l'admirer ou en rire. Elle se pencha vers madame de Paridans et lui demanda à voix basse :

— Est-ce vraiment beau ce que vient de dire M. Richard ? Je ne vois que M. Valburgé qui sourie.

— Ma chère enfant, répondit madame de

Paridans, je crois qu'on prononce à la Chambre des discours plus mauvais que celui-là, et il est probable que, pour un conservateur, ce discours a beaucoup de bon. Es-tu conservatrice !

— Je ne suis rien du tout ; tu te moques de moi. Mais écoute, voilà l'avocat qui recommence.

En effet, Armand ayant puisé une nouvelle énergie dans l'attouchement de la main de son maître, s'élança au galop, et avec une singulière faconde, dans le plein de son sujet. Il développa pendant une heure ses théories philosophiques, religieuses et sociales, sans broncher d'un pouce, — déroulant aux yeux de ses auditeurs l'immense panorama des idées remuées autour de lui depuis dix ans. Son succès dépassa de beaucoup celui de M. Sureaux, et le grand philosophe en fut fier. Armand parla sans reprendre haleine avec une incroyable facilité, et comme si un être caché eût tourné la manivelle de cette machine à discours. Il rentra chez lui comme ivre, le cerveau creux, et avec un mal de tête qui lui donna la fièvre une partie de la nuit. M. Philibert était littéralement fou de joie.

Quand Armand eut quitté le salon de M. de la Marche, M. Valburge s'écria :

— En vérité, voilà un prodigieux improvisateur ! Savez-vous qu'il a débité tout à l'heure la matière d'un volume in-octavo ?

— Oui, dit M. de la Marche, MM. Rogier et Lebeau auront en lui un redoutable adversaire dans une dizaine d'années.

— De qui se moque-t-on ici ? se demanda mademoiselle Hélène de la Marche.

Telle fut l'impression grandiose que laissa l'avocat à sa dernière visite dans sa ville natale. Le lendemain, à midi, il faisait son entrée dans la capitale de la Belgique.

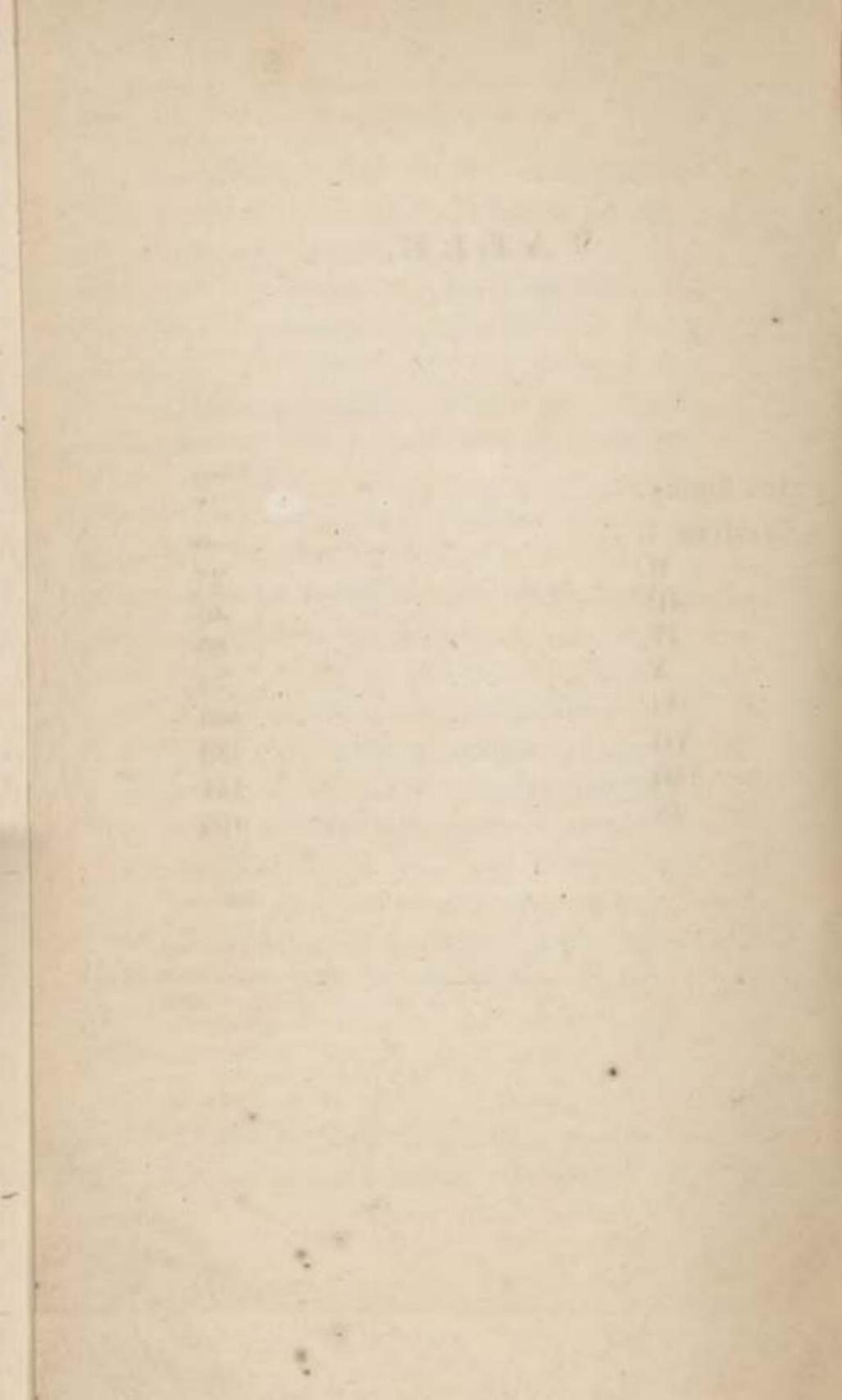
— J'aurais voulu, dit M. Sureaux à M. Richard, en montant en voiture à la station du Midi, voir la ville pavoisée ; mais nous ne perdrons rien pour attendre quelques années.

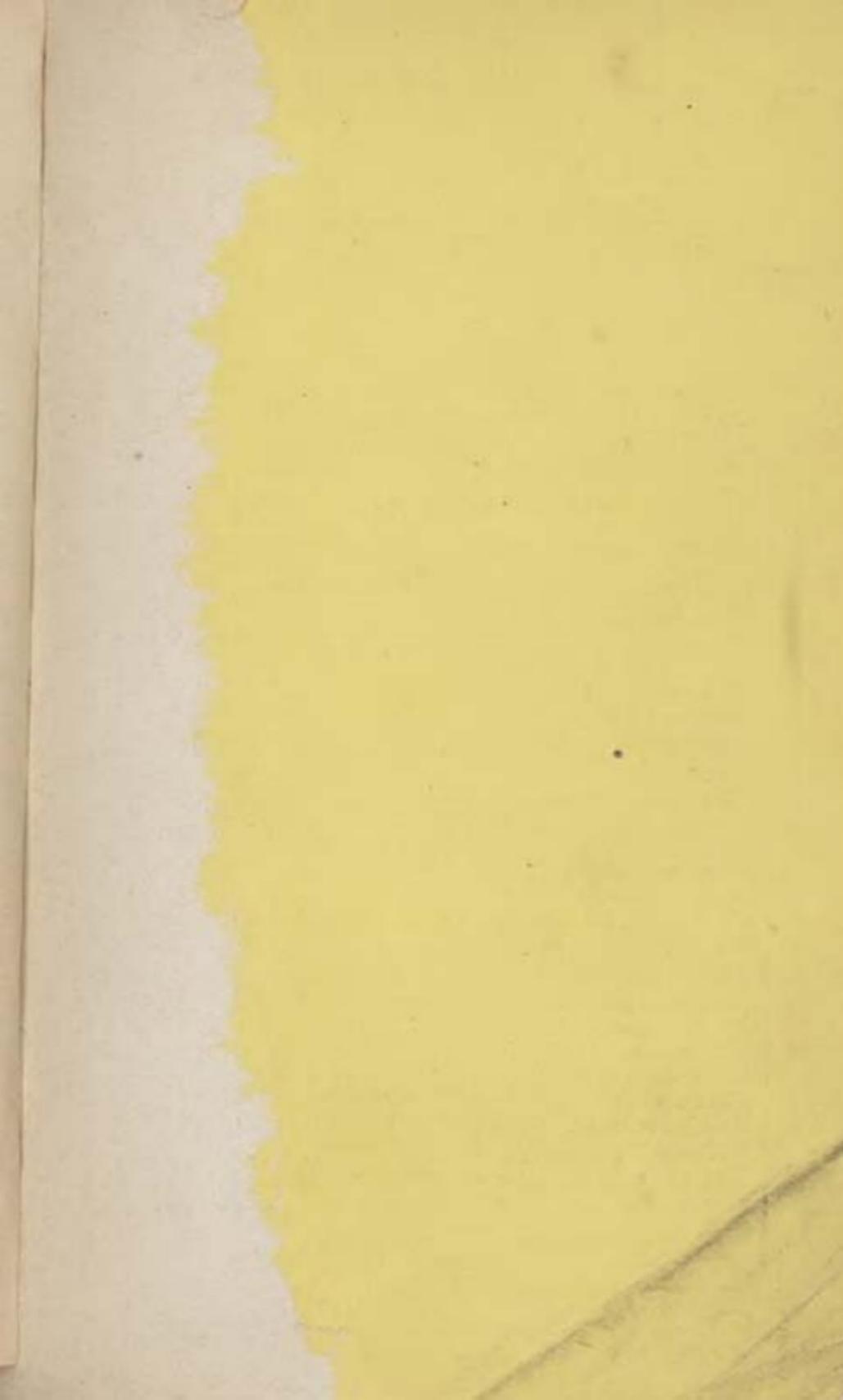
— Où allez-vous, messieurs ? demanda le cocher avec un hoquet parfumé de faro.

— Au *Lion belge*, Vieille-Halle-aux-Blés, répondit M. Richard.

TABLE.

	Pages.
Aux Joyeux	V
CHAPITRE I.	9
— II.	25
— III.	46
— IV.	66
— V.	79
— VI.	100
— VII.	119
— VIII.	141
— IX.	165





BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.

Éditions originales. — Propriété de l'éditeur.

CIRCULATION LIBRE DANS TOUS LES PAYS.

ANDERSEN. L'Improvisateur ou la Vie en Italie	3 vol.
BAGREEFF-SPERANSKI (Mad. E. de). Le Starowër et sa Fille	1 vol.
— Une famille Toungouse	1 vol.
— Irène ou les Bienfaits de l'éducation	1 vol.
— Les Iles de la Néva	1 vol.
CARLÈN (Mad. Émilie). Un An de Mariage	2 vol.
— Un Brillant Mariage	1 vol.
— Six Semaines	1 vol.
— La Demoiselle de la Mansarde	2 vol.
— Mademoiselle Nanny. (La Famille de la Vallée)	1 vol.
— Les Frères de Lait	2 vol.
CONSIDÉRANT (Nestor). La Russie en 1836	2 vol.
DECRAENE. Un Mariage au long cours	1 vol.
HENRICY (Casimir). La Perle de Gravelines	1 vol.
— Al-Djezaïr. — La Reine Pomaré	1 vol.
JACOB (Bibliophile). La Jeunesse de Molière	1 vol.
— Les Secrets de beauté de Diane de Poitiers	1 vol.
— Rabelais, sa Vie et ses OEuvres	1 vol.
JOLY (Mad. Marie). Liane	1 vol.
— Blondine	1 vol.
— La Ferme des Pommiers	1 vol.
JOLY (Victor). Histoires Ténébreuses	1 vol.
LECLERCQ (Émile). Le Caméleon	1 vol.
MAURAGE (A.). Le Capitaine de Gueux	2 vol.
— Le Sanglier des Ardennes	2 vol.
— Le Ruwart	2 vol.
— Les Jeux du Hasard	1 vol.
MAYNE-REID. Les Chassurs d'Écorces	2 vol.
OETTINGER. Joujoux	2 vol.
— Rossini. — L'Homme et l'Artiste	3 vol.
REINSBERG-DURINGSFELD (Ida de). Niko Veliki	1 vol.

Éon SCHNÉE.

ÉMILE LECLERCQ.

L'AVOCAT

RICHARD

TOME SECOND.



BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR,
Rue Royale, impasse du Parc, 2.

1858.

MÉMOIRES.

HISTOIRE.

ROMANS.

VOYAGES.

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.

ÉDITION SCHNÉE.

II
50586

L'AVOCAT RICHARD. -

ÉMILE LECLERCQ.

L'AVOCAT

RICHARD

TOME SECOND.



BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR,
Rue Royale, impasse du Parc, 2.

1858



Le lendemain de leur arrivée, en déjeunant au *Lion belge*, MM. Sureaux, Richard et fils s'entendirent pour l'emploi de leur journée.

— Moi, dit M. Philibert, je vous laisserai libres jusque midi : je vais voir mon vieil ami l'avocat Polydore Talmers. Je vous retrouverai vers une heure au *Grand Café*, où nous ferons un second déjeuner. Comment vous occuperez-vous en m'attendant ?

— Nous irons voir la ville, répondit le tapissier ; je la connais, moi, voyez-vous, monsieur Sureaux ; j'y suis venu souvent. Je

montrerai les curiosités à Armand. Il y a la place des Martyrs, où mon pauvre frère est enterré, — ça est très-beau; il y a encore l'église de Sainte-Gudule, et ça est encore très-beau; et le *Manneken-Pis*...

— Bien, dit le grand philosophe. Allez aussi au Musée, si vous avez le temps; il y a là de belles images qui vous distrairont. Je vous laisse donc sans inquiétude dans ce vaste désert d'hommes. Hum!

M. Sureaux s'achemina vers la rue du Parchemin. Sur la porte d'une des maisons de cette rue était attachée une plaque en cuivre, brillante comme un miroir, et sur cette plaque on lisait : *Talmers, avocat*. M. Sureaux sonna, une servante sèche et longue comme une perche vint ouvrir; le grand philosophe entra. Il demanda M. Talmers, et la servante le fit monter au premier étage. M. Talmers déjeunait. C'était un homme de grande taille, dont la tête, comme un poids trop lourd, se penchait déjà sur une poitrine large et puissante. Il avait le front haut, intelligent, les yeux petits, noirs et vifs, le nez fort, la bouche pâle, fine, ironique; son teint mat tacheté de plaques rouges, les veines gonflées de ses tempes, la lividité de ses lèvres

serrées, tous les détails de son visage montraient les traces ineffaçables d'une vie orageuse remplie par des travaux et des plaisirs excessifs. Cependant, M. Talmers paraissait être un homme d'une bonté et d'une affabilité rares, malgré le désordre de sa physionomie. Les deux vieillards s'embrassèrent avec une grande vivacité et une véritable émotion. Quand ils se furent embrassés, ils se tinrent longtemps les mains en se regardant comme deux amoureux, les yeux humides et souriants.

— Ah ! mon cher *Bonhomme*, te voilà donc enfin ! dit l'avocat. Sais-tu qu'il y a six ans que nous ne nous sommes vus ?

— Il me semble qu'il y a bien plus longtemps, répondit le grand philosophe. Nous vieillissons, Talmers, et nous aimons nos aises. Et puis, cette diabolique invention de la vapeur, qui met le monde sans dessus dessous, n'est pas faite, me paraît-il, pour rapprocher les amis. Il faut maintenant des raisons majeures pour se déplacer. Mais j'aurais tort de me plaindre, puisque je te revois encore une fois.

Quoique ceci soit de l'histoire, il est permis de s'étonner en entendant M. Sureaux

tutoyer quelqu'un. Un homme comme le philosophe de Charleroi n'est-il pas trop magistral, trop digne, pour se laisser aller à ces dialogues familiers, communs aux esprits ordinaires ! Mais les recherches les plus minutieuses ont été faites sur la vie, le caractère et les mœurs de cet homme illustre, et l'on a trouvé dans plusieurs documents authentiques des traces de sa familiarité avec M. Talmers.

— Tu déjeuneras avec moi, reprit le vieil avocat.

— Merci, je viens de faire mon premier repas. Mais pendant que tu te substanteras, nous causerons de l'affaire qui m'amène à Bruxelles, et tu voudras bien me donner quelques conseils.

Ce mot conseil, dans la bouche de M. Sureaux, allié à une demande, a peut-être quelque chose d'inattendu, de presque impossible. Si l'on pouvait personnifier le mot conseil, il ne pourrait certes pas avoir une autre image que celle sous laquelle on connaît le grand philosophe. Il est cependant certain que ce fut l'expression dont il se servit en parlant à M. Talmers, qui n'en sembla point étonné.

— Je te donnerai tous les conseils que tu voudras, dit le vieil avocat.

— Et, — à propos, tu ne te maries donc pas? demanda M. Sureaux.

— Oh! répondit en souriant M. Talmers, je n'ai pas encore besoin de garde-malade. Parlons de ton voyage à Bruxelles. Qu'es-tu venu faire ici? Quels conseils te faut-il? Avant tout les choses sérieuses.

— Je me suis dévoué corps et âme, mon ami, à un jeune homme extraordinaire, une intelligence sublime, et je l'acconduis ici pour qu'il y finisse ses études universitaires.

— Et que veut-il être, Bonhomme, ton protégé?

— Avocat, mon cher Talmers. L'enfant est né pour illustrer le barreau.

— Décline-moi ses nom et prénoms et fais-moi le dénombrement de ses qualités. D'où vient-il? A qui appartient-il? Un prodige, cela devient rare!

M. Sureaux peignit Armand Richard sous les couleurs du plus amoureux enthousiasme. Il raconta sa vie comme l'aurait fait un père exalté, livrant à tout propos passage aux exclamations qui remplissaient son esprit. M. Talmers l'écouta sans l'interrompre, avec

un intérêt réel. Ces deux vieillards étaient des amis de collège ; et une amitié qui résiste à soixante années d'existence peut être considérée comme de bon aloi. M. Talmers avait toujours eu sur M. Sureaux une influence que le philosophe ne chercha point à secouer, même à diminuer. Dans les rares circonstances de sa vie où Bonhomme eut besoin d'appui, son esprit se tourna toujours vers son vieil ami d'enfance. Quoique M. Talmers fût plus jeune que lui de quelques années, M. Philibert le considérait comme un frère aîné, respecté sans arrière-pensée. Ces deux natures, cependant, étaient complètement différentes. M. Talmers était incrédule, presque sceptique. La philosophie l'avait doucement conduit à la raillerie à propos de beaucoup de choses sacrées pour les autres hommes. M. Sureaux, au contraire, croyait à la vertu, à la pureté, à la modestie, avec une ferveur antique. Les amitiés à contrastes sont celles qui ont les racines les plus profondes. Aussi, dès le moment où il fut question d'envoyer Armand Richard à Bruxelles, M. Sureaux se promit-il de l'y accompagner et de briguer pour lui la protection et les conseils de M. Talmers.

— Je viens donc, dit le philosophe en finissant son récit, te demander de quelle façon je dois établir Armand dans ses foyers, mon cher Talmers. Tu habites Bruxelles, tu y as fait tes études, et tu dois savoir mieux que personne où un jeune homme studieux trouvera la tranquillité nécessaire à ses travaux.

— Loue-lui une chambre quelque part, qu'il y dépose ses vêtements et ses livres, et puis qu'il fasse comme tout le monde, Sureaux. Il faut laisser aux jeunes gens une liberté entière, quand ils sont arrivés à un certain âge; ils doivent, comme on dit, jeter leurs gourmes; il faut qu'ils passent de l'adolescence à la virilité, sans entraves. Quand ils ont quelque peu goûté de certains plaisirs, ils sont plus à l'aise, ils jouissent mieux de la vie, une lucidité supérieure pénètre en eux avec les bienfaisantes bouffées de la liberté. La première année, vois-tu, Bonhomme, il n'est pas possible qu'un étudiant fasse grand'chose. Il doit commencer par se vider la tête des préjugés que la province y a accumulés.

M. Sureaux hocha son vieux crâne si respectable; il semblait ne point approuver les idées de son ami.

— Armand travaillera, dit-il.

— Eh oui, il travaillera un peu, — ou pas du tout. Le principal est qu'il puisse ou le faire ou n'y pas songer.

— Mais, étant trop libre, objecta le grand philosophe, il sera en proie à toutes les séductions, Talmers.

— Ah! Bonhomme, comme tu es bien de Charleroi! Ton protégé n'a point à craindre les séductions à Bruxelles, crois-moi. S'il est séduit un jour par quelque nouveauté, cela ne durera pas longtemps. D'ailleurs, il faut qu'il se déniaise tôt ou tard, n'est-ce pas? Il faut qu'il essaye ses forces, qu'il sache de quelle puissance il pourrait disposer dans les moments de lutttes. J'ai un neveu qui fait en ce moment son cours de clinique. C'est un garçon peureux, timide et chaste comme une jeune fille; il porterait, j'en suis certain, des jupons avec plaisir. Si je le laissais faire, il oublierait en étudiant le boire et le manger. Eh bien, je lui ai loué une chambre dans une maison où demeurent plusieurs étudiants; leur contact le garantira, j'espère, des influences d'une niaiserie poussée à ses extrêmes limites. Il faut songer à devenir un homme quand on est un enfant.

— Oh ! le livrer à lui-même, exclama M. Sureaux. Je crains bien que la nature d'Armand Richard ne se prête pas à tes combinaisons.

— Laisse-le moi voir et étudier un instant, répondit M. Talmers. Viens dîner avec lui, aujourd'hui à six heures, dans mon taudis de garçon.

— Le père Richard est avec nous, dit le philosophe.

— Amène le père Richard, — toute la famille, si elle est là, reprit le vieillard en riant ; pour toi, je recevrais sans murmurer un abbé, un cardinal romain.

Les deux amis se séparèrent ; M. Sureaux alla rejoindre le tapissier et son fils au Grand Café, rue des Éperonniers.

— Ce soir, dit le philosophe en s'asseyant à côté d'Armand, nous dînons chez M. Polydore Talmers, le premier avocat de Bruxelles. Il a une réputation européenne ; il est l'ami des hommes d'État les plus remarquables de France et de Belgique. Hum ! Il n'a jamais voulu être représentant ou ministre : c'est le seul défaut que je lui connaisse en dehors de son caractère privé. Il est libéral, c'est vrai ; mais c'est un honnête libéral, un libé-

ral qui ne veut pas le renversement de nos institutions. Il faudra, Armand, s'il vous questionne, vous souvenir des auteurs que nous avons étudiés ensemble. Ne séparez surtout jamais, dans votre esprit, la philosophie de la religion. M. Talmers vous parlera peut-être de rationalisme ; prenez garde ; répondez-lui vivement par la leçon que nous avons revue ensemble l'avant-veille de notre départ. La philosophie moderne est un tissu d'absurdités. Le progrès, en philosophie, est impossible : on a tout dit. Vouloir séparer la philosophie de la religion, c'est un sacrilège ! Hum !

MM. Richard et Sureaux dînèrent donc chez M. Talmers. Le vieil avocat fit causer Armand et ne fut pas longtemps à le comprendre. — Son professeur a déteint sur lui, se dit M. Talmers en regardant M. Philibert. Pauvre brave homme, cher Bonhomme ! Le tapissier trouva l'avocat de Bruxelles trop simple. — Ça un grand homme ! se dit-il étonné. Allons donc ! M. Piérin, notre procureur du roi, a l'air bien plus imposant que lui. Avant de se séparer, il fut convenu entre M. Talmers et ses convives que le lendemain matin M. Sureaux et son vieil ami iraient

s'informer, dans la maison où demeurait le neveu de l'avocat, s'il s'y trouvait encore une chambre à louer.

Madame Van de Meereboom habitait, rue de l'Escalier, une maison modernisée, à trois étages, dont elle s'était réservé le rez-de-chaussée. Madame Van de Meereboom, ex-cuisinière, veuve d'un cocher *de bonne maison*, âgée de trente-cinq ans, vivait du produit de sa maison, louée en chambres et quartiers garnis. Sa propriété lui donnait environ deux mille francs de rente, toutes contributions payées. Cette femme, plutôt jolie que laide, et qui était la coqueluche de tous les boutiquiers veufs, vivait heureuse avec ce revenu. Elle jouissait d'une excellente réputation. Madame Van de Meereboom, assise sur des principes d'une moralité sévère, comme un juge sur les dix codes, pouvait défier les calomnies les mieux soutenues. M. Talmers, en se rendant chez cette veuve morale, décrivit à son ami toutes les assises de sa réputation, ce qui réjouit fort le grand philosophe wallon. Quand les deux vieillards entrèrent chez elle, la veuve mettait en ordre les restes de son déjeuner. Elle était encore en déshabillé du matin, — jupon noir et jaquette

blanche; un petit bonnet blanc très-simple rehaussait l'incomparable fraîcheur de madame Van de Meereboom. Grasse et potelée à souhait, vive d'ailleurs, pétulante de gestes, cette petite femme savait prendre à l'occasion un air décidé et quasi sévère. Elle était en plein dans tout le charme de sa seconde jeunesse. Sa bouche, largement fendue, était faite pour le rire éclatant. Sa riche taille eut pu lutter avec celle de mademoiselle Ruppe elle-même. Enfin, pour la peindre en deux mots, c'était une agréable créature.

Quand elle vit entrer M. Talmers, elle sauta sur sa chaise et devint rouge de plaisir, — peut-être de pudeur, — comme si elle avait eu seize ans.

— Bonjour, madame, dit l'ami de M. Sureaux. Je suis charmé de voir que vous êtes toujours aussi accorte.

— Vous êtes bien honnête, monsieur l'avocat, dit la veuve. Asseyez-vous donc, je vous en prie, je suis encore en jaquette; il faut me pardonner.

— C'est à nous à vous faire des excuses, dit à son tour M. Sureaux. Mais nous nous sommes présentés chez vous de bonne heure, afin d'être certain de vous trouver.

— Je suis toujours chez moi, monsieur; n'est-ce pas, monsieur l'avocat? Je ne suis si bien nulle part que dans ma maison. Ailleurs, j'ai peur de gêner et je fais une drôle de mine. Mais asseyez-vous, messieurs.

— Modeste et simple femme! murmura le grand philosophe.

— Comment se comporte mon neveu? demanda M. Talmers. Où est-il?

— Il va toujours bien, monsieur l'avocat. Il étudie toute la journée; quel bon jeune homme! Il ne sort que pour dîner et pour aller à l'université, où il est en ce moment.

— Je le sermonnerai, reprit M. Talmers. Dites-moi, madame, avez-vous encore une chambre à louer? fût-ce au grenier, tout sera bon, si c'est propre.

— Il faut savoir pour qui, dit madame Van de Meereboom très-sérieusement. Je ne veux pas de tous les locataires qui se présentent. Je tiens à conserver ma réputation.

— Madame a raison, dit M. Sureaux; et je l'approuve fortement. Mais le jeune homme qui désire se loger chez vous, madame, est un étudiant très-rangé, très-modeste, et qui

ne demande qu'un lit pour dormir et une table pour ses papiers. M. Talmers vous le recommandera suffisamment.

— Oh ! je me fierai bien à monsieur l'avocat, dit la veuve. Pour ce qui est de la propriété de la maison, on peut la visiter. J'ai une chambre à louer, au troisième, en face de celle de votre neveu, monsieur l'avocat.

— C'est notre affaire, répondit M. Talmers. Faites-nous le plaisir de mettre cette chambre en ordre, et d'avertir mon neveu que nous viendrons tantôt, vers quatre heures, installer dans son voisinage un étudiant, son ami futur.

— Bien, monsieur l'avocat, répondit madame Van de Meereboom en souriant avec une grâce parfaite.

A l'heure indiquée, le grand philosophe et son ami, le tapissier et son fils, arrivèrent chez la veuve, accompagnés par un commissionnaire portant le *coffre* de l'avocat Richard. Lorsque l'on eût congédié le commissionnaire, M. Talmers alla chercher Félicien Talmers, son neveu, et l'amena dans la chambre d'Armand.

Félicien Talmers était d'une taille moyenne, carrément bâti, d'une nature riche et bien

épanouie. Quoiqu'il eût vingt-cinq ans, on lui en donnait dix-huit à première vue, tant ses cheveux blonds, ses joues roses et fraîches étaient jeunes. Une barbe fine et soyeuse garnissait à peine son menton. Ses grands yeux, bleus et limpides comme l'eau d'un lac, avaient la douceur caressante et la mobilité de ceux d'une jeune fille de quinze ans. Ses lèvres rouges eussent été sensuelles si elles n'avaient perdu quelque peu de leur crudité de ton par le charme du sourire, ou par des lignes sérieuses dans les moments de repos. Ses mains étaient jolies, ses pieds petits. Malgré, et peut-être à cause de son air doux et timide et de cette beauté trop féminine, il était très-séduisant. Il fit sensation à son entrée chez Armand. Ni M. Sureaux, ni le tapissier, ni son fils, ne pouvaient se figurer qu'il existât des hommes aussi jolis que le neveu de M. Talmers. Tous trois se levèrent comme à un commandement militaire à l'entrée de Félicien.

— Voici mon neveu, dit le vieil avocat ; il se nomme Félicien ; c'est le fils de mon frère et mon héritier. Félicien, ajouta-t-il, je te présente un condisciple, Armand Richard ; il devient ton voisin dès aujourd'hui ; tu vou-

dras bien lui servir de parrain dans les circonstances difficiles.

Pour toute réponse, Félicien s'avança vers Armand et lui tendit la main. Ce simple geste, beaucoup trop vulgarisé de nos jours, et dont l'on n'abuse pas encore en province, avait une grande portée dans un pareil moment. L'avocat Richard se leva gauchement, mit gauchement sa main droite dans celle de l'étudiant, et la laissa gauchement serrer. Le neveu de M. Talmers sentit de la moiteur aux doigts d'Armand, et il se dit : — Cette espèce d'imbécile paraît ému; mais l'enveloppe est bien mauvaise d'aspect. Après cette présentation, nos personnages descendirent et s'acheminèrent vers un restaurateur, où l'on dîna bien, — très-bien, assura M. Sureaux. La soirée se passa gaiement. M. Talmers, l'esprit émoustillé par quelques verres de vin de Champagne, émit des opinions qui firent pâlir le grand philosophe. — Quelle morale! dit-il à l'oreille d'Armand. Voilà les luttes qui commencent, mon cher enfant. Soyez ferme!

Vers neuf heures, M. Talmers et compagnie se rendirent au théâtre de la Monnaie, où l'on jouait *Robert*. Le champagne avait

sans doute troublé la haute raison et le sang-froid d'Armand, car il se conduisit au théâtre d'une façon tout à fait extravagante. Il rit aux larmes aux passages les plus dramatiques; il pleura sans raison : on l'eût cru fou. Ses gros yeux noirs, à moitié sortis de leurs orbites, hagards, aux lumières fauves, semblaient tout prêts à devenir le foyer d'un incendie; sa bouche, qui se contractait de toutes les façons, était si étrange de forme, qu'on n'avait pas l'idée d'en rire. Sa poitrine, en se dilatant, ronflait comme un soufflet de forge. Félicien, attentif à l'impression que faisait un spectacle inconnu sur Armand, étudiait curieusement la physionomie de ce naïf provincial. Chacun des traits du nouvel étudiant était un problème. Tout à coup, il pleura à sanglots. Le philosophe, aidé de M. Talmers, l'amena hors de la salle, pendant que le pauvre tapissier, croyant déjà son illustre fils à moitié mort, suivait le groupe qui soutenait ses pas chancelants, en gesticulant sans articuler une syllabe. Félicien, sorti le dernier, se dit : — Voilà une machine qui se détraque ou qui se métamorphose; c'est là, ou je ne m'y connais pas, le commencement d'une crise morale

très-sérieuse. Ce sera curieux à étudier.

L'air frais de la nuit rafraîchit la tête d'Armand; il soupira, sécha ses larmes, et, honteux des soins qu'on lui prodiguait, baissa la tête et ne souffla plus mot. Accompagné par Félicien Talmers, il rentra chez lui très-sot, tout décontenancé, répondant de travers à son nouvel ami, quand l'étudiant lui adressait la parole. L'avocat dormit peu et fit des rêves étranges. Quand il s'éveilla, le matin, le trouble de ses idées l'étonna, lui dont l'esprit était réglé comme une pendule de bourgeois. — Je me sens tout drôle, se dit-il en se levant.

II

Lorsque le philosophe Sureaux et M. Richard furent partis, Armand alla prendre son inscription à l'université. Il en suivit les cours très-assidûment. Son étonnement fut profond quand il entendit certains profes-

seurs émettre des opinions contradictoires à celles dont on l'avait nourri. Désorienté au milieu des principes de la liberté de conscience, aveuglé par la vive lumière qui jaillit tout à coup dans son esprit, il demeura longtemps dans un état de torpeur qui le faisait ressembler à un homme frappé par la foudre. Il essaya, dans ses discussions avec lui-même, de combattre les idées libérales, de faire triompher les vieilleseries de M. Sureaux. Mais il se sentit singulièrement petit, lorsque, livré à ses propres ressources, il songea qu'il pouvait avoir tort, ne pas se trouver capable de comprendre son époque. A mesure qu'on renversait chacune de ses idoles, il se montrait plus malheureux, il devenait muet, presque farouche. Un monde d'idées nouvelles faisait irruption en lui et bouleversait sa raison, sa logique. Au cours, il attachait des regards brillants de fièvre sur le professeur; souvent il croyait rêver, être le jouet d'un insupportable cauchemar. Les étudiants le nommèrent *le fanatique*. Il eût l'intention d'écrire à M. Sureaux et de lui faire connaître ses combats, ses faiblesses, ses moments de doute, d'irrésolution. Mais le bon sens commençait à s'empa-

rer de certaines cases de son esprit, et il se dit : — Je sais tout ce que M. Philibert peut me répondre. Il lui vint dans la physionomie un air d'idiotisme si prononcé, que Félicien Talmers résolut de le questionner sérieusement, et de savoir à quoi s'en tenir sur ce qui se passait dans la tête de son voisin. Les deux jeunes gens se voyaient tous les jours, et Armand commençait seulement, au bout de trois mois, à se familiariser avec la distinction innée et le charme des manières de Félicien. Il l'admirait dans tous ses gestes ; il eût voulu pouvoir parler et sourire comme lui, imiter les moindres choses qui paraissaient à l'extérieur du futur médecin. Ne pouvant devenir beau ni arriver à la grâce naturelle, Armand resta ce qu'il était. Il n'y avait point encore, entre Félicien et lui, d'affection bien prononcée, et le peu qui existât se trouvait dans le cœur d'Armand. La solitude forcée l'avait attendri. Mais si le neveu de M. Talmers ne l'aimait pas encore, il en avait au moins quelque pitié. Il comprit peu à peu le véritable caractère de l'avocat, dont les phrases pédantes ne pouvaient point cacher complètement le naturel.

Dans les premiers jours, Félicien Talmers

avait appris à Armand que Camille Féru, le peintre, son compatriote, habitait la maison de madame Van de Meereboom. Cette nouvelle émut singulièrement le futur grand homme. Il ne répondit pas d'abord, tant il se trouva saisi. Enfin, faisant un effort, il dit : — Ne lui parlez pas de moi, si vous le connaissez; je désire ne pas le rencontrer. — Il n'avait plus été question de l'artiste.

Un soir de la fin de décembre, il pleuvait à torrents; Félicien vint frapper à la porte d'Armand. Il trouva l'avocat les deux coudes appuyés sur sa table et la tête dans ses mains. Quand il vit entrer son voisin, il se leva avec effort et montra un visage pâle et défait comme après une nuit d'insomnie. Félicien alla s'asseoir près de la table, vis-à-vis de l'avocat, et bourra sa pipe en disant :

— Vous ne travaillez pas; je ne travaille pas; nous allons passer la soirée ici, et causer. Cela vous va-t-il?

— Oui, répondit Armand; je suis heureux de vous voir : je m'ennuyais. J'ai là une bouteille de bière; nous allons la vider et bavarder.

— L'ennui, dit Félicien, est une maladie qui tue comme un cancer, et beaucoup

d'hommes riches, saturés de tout, meurent d'ennui sans s'en douter.

— Vous ne vous ennuyez donc jamais, vous, Talmers?

— Une fois par an, au plus, Richard. Je me suis pris de passion pour la médecine, et, tout en étudiant la théorie de la science enseignée par nos professeurs, j'essaye de percer les ténèbres qui entourent le lien du corps et de l'âme, des secousses morales et des douleurs matérielles. Puis, j'aime tout ce qui est beau et que je puis comprendre ou admirer. J'adore les femmes; un regard pur est une lumière qui me pénètre, comme un rayon de soleil traverse les pétales d'une rose encore fermée. Je vois des artistes; je mets en contact mon besoin de connaître, de posséder, avec leur exaltation.

— A quoi donc servent les artistes? demanda Armand. Éclairer-moi. En ce moment, je ne connais que le doute, et je suis aussi prêt à renier mon éducation première qu'à suivre mes dernières impressions. Depuis trois mois que je suis à Bruxelles, je n'ai que souffert. Je me suis senti vivre deux fois. Quand je songe à ma vie passée, il me prend des envies de me souffleter.

— Vous faites peau neuve, Richard. Vous entrez dans une existence nouvelle. Voulez-vous que je vous dise la vérité sur vous-même? Peut-être ne l'entendrez-vous qu'une fois en votre vie.

— Dites-moi tout ce que vous pensez, Talmers; il me semble qu'il y a un enseignement dans chaque chose inconnue que je perçois.

— Et vous avez raison! Eh bien, la première fois que je vous ai vu, je vous ai pris pour un idiot. La seule chaleur de votre main, quand je l'ai serrée, a changé cette impression. Vous m'avez paru être la plus magnifique image de l'hébètement qui se pût voir, et j'ai bien cru que vous étiez destiné à devenir un crétin scientifique et philosophique.

— Et aujourd'hui? demanda Armand.

— Aujourd'hui, reprit Félicien, vous vous éveillez; il y a un rayonnement intelligent dans votre regard. Vos doutes, vos douleurs vous ont aidé à nettoyer votre esprit, que des ambitions mesquines, aveugles, avaient rempli de niaiseries à peine bonnes pour des frères ignorantins. Je vous ai questionné, et, sans seulement y songer, vous m'avez fait le

récit de votre passé, l'histoire naïve de vos sensations et de vos études. Quand vous prononciez certains discours, vous étiez un instrument dont un autre homme tournait la manivelle. Avec ce système, vous deviez forcément arriver à posséder des facultés contrefaites; ainsi la reclusion et l'immobilité font des enfants malingres et souffreteux.

— A ce compte, dit Armand, je devrais haïr M. Sureaux.

— Ah! le pauvre homme! Non, non, aimez-le, mais ne suivez pas ses conseils. Il vous empoisonnait en croyant vous nourrir de substances fortifiantes. Tous les amours aveugles ont de funestes résultats. Mais vous êtes à Bruxelles, où votre vocation se décidera mieux qu'à Charleroi. Qui sait si vous n'êtes pas véritablement appelé à illustrer le barreau, à faire tressaillir dans sa tombe l'ombre de Mirabeau lui-même, comme dirait M. Sureaux. Reprenez d'abord votre calme; interrogez-vous avec sévérité; vous avez en vous un homme sérieux, j'en suis convaincu.

— Ah! je n'ai jamais eu d'ami, dit l'avocat en soupirant. Je le sais bien maintenant.

— Vous en aurez, dit Talmers en lui ten-

dant une main que cette fois le grand homme serra sérieusement.

— On m'a pourtant aimé, ajouta-t-il en rougissant quelque peu.

Et il raconta ses amours avec Zoé Ruppe.

— Eh bien, Richard, reprit Félicien, je ferais expressément le voyage de Bruxelles à Charleroi pour aller voir cette fille-là. Plus tard, vous saurez ce que vaut un pareil amour.

— Tantôt, dit l'avocat, vous parliez de votre adoration pour les femmes, comme si vous en aviez fait une étude spéciale.

Le neveu de M. Talmers sourit tranquillement.

— Que pensez-vous de moi? dit-il. A votre tour d'être brutal et vrai.

— Il me serait assez difficile de formuler une opinion à votre égard, parce que vous m'êtes supérieur en tout.

— Est-ce votre pensée, ceci, Richard?

— Mais oui.

— Elle est très-naïve et très-modeste.

— M. Talmers dit que vous êtes timide comme une jeune fille; il vous appelle mademoiselle Félicien: c'est tout ce que je sais.

— Je suis timide en effet, répondit Félicien, mais d'une singulière façon. Ainsi, je n'ai jamais osé adresser la parole à une femme en public; un premier regard me déconcerte. Je me crois plutôt sauvage que timide, car la moindre discussion, entre hommes, m'échauffe et me passionne jusqu'à la colère. Mais une femme m'aplatit, m'anule. Certains de mes amis ont des maîtresses dont je suis le souffre-douleur. Pourtant, j'ai aimé, j'ai fait des folies, on en a fait pour moi. J'ai même plusieurs séductions à me reprocher.

— Voilà qui est étrange, dit Armand que cette conversation dégourdissait, éveillait comme éveillent des coups de canon tirés à bout portant.

— Figurez-vous, Richard, que dans toutes les maisons où j'ai habité, j'ai fait une victime. N'est-ce pas incroyable?

— Vous êtes beau, dit naïvement l'avocat. Les femmes doivent vous aimer.

— Il y a du vrai dans votre idée, quoiqu'elle soit bien flatteuse, continua le jeune médecin. Maintenant, vous connaissez assez mon caractère pour ne plus vous étonner à propos de certaines actions que je pourrais

commettre devant vous. Mon pauvre oncle, comme je le trompe ! Mais cela m'amuse. Croiriez-vous qu'il m'a fait venir ici, parce qu'il connaissait madame Van de Meereboom, et qu'il espérait qu'elle me déniaiserait. Je suis certain qu'il avait payé les essais de séduction dont j'ai été en butte de la part de la veuve.

— Notre hôtesse, — si morale ! cria Armand.

— C'est son enseigne, mon cher Richard, que cette moralité. Elle ferme les yeux avec un à-propos charmant, cette femme-là.

— J'avoue que vous m'étonnez, Talmers.

— Je le crois bien ; vous venez de Charleroi. Et, dites-moi donc, quand est-ce que vous vous déciderez à faire une visite à Féru, votre compatriote ? Vos préjugés existent-ils donc encore ?

— Je n'en veux plus, répondit Armand en se levant. Au diable les vieilleries ! comme vous dites. Voulez-vous me mener demain chez Camille Féru ? A Charleroi, il passe pour un criminel.

— Vous le jugerez vous-même, Richard. Maintenant, bonsoir ; vous êtes un homme sauvé.

Ainsi, en trois mois, l'échaffaudage construit par M. Sureaux était prêt à s'écrouler. Comme tout ce qui est faux dans l'existence intellectuelle, comme la morale des fanatiques, comme la politique routinière, l'éducation d'Armand Richard tomba pièce à pièce, à mesure que la lumière se fit en lui. Il doutait encore; mais ce doute était déjà une victoire. Il commençait à se sentir vivre, à être quelqu'un et non quelque chose, et cette sensation créait un homme nouveau. D'étonnement en étonnement, il arrivait par une pente douce à concevoir ce mot profond : liberté de conscience. Débarrassé de son entourage ordinaire, n'entendant plus ni les paradoxes ni les clameurs enthousiastes de ses admirateurs, un nouvel esprit bégayait en lui, il comprenait cet autre mot qui devrait être gravé dans l'air, sur le sol, partout : l'estime de soi-même. Il ressemblait quelque peu à un peuple qui vient de chasser des maîtres égoïstes, et qui ne croit encore qu'à moitié à sa délivrance, à son existence. Heureusement, enfin, le contraste de sa vie présente avec celle que l'avocat menait à Charleroi fut assez violent pour le bouleverser complètement. Félicien Talmers lui con-

seilla de ne plus suivre pendant quelque temps les cours de l'université, de se reposer l'esprit, de chercher avant tout le calme, — et cela dans un *statu quo* absolu; il suivit ce conseil à dater du lendemain de leur conversation.

Ce lendemain, les deux jeunes gens descendirent chez Camille Féru. L'appartement habité par le peintre était composé de trois pièces; l'une d'elles, la plus grande, servait d'atelier; la seconde était la chambre à coucher; la troisième avait été destinée par Féru à servir de salle à manger. L'atelier avait trois fenêtres donnant sur la rue de l'Escalier; on en avait masqué deux avec du papier épais. La salle à manger et la chambre à coucher prenaient jour sur la cour de la maison.

Quand les deux étudiants entrèrent dans l'atelier du peintre, il vint à Félicien la main ouverte :

— On ne te voyait plus, lui dit-il.

— On me reverra, répondit Félicien. Je t'acconduis un compatriote; tu voudras bien le recevoir en ami.

— Bonjour, l'avocat, dit Camille en tendant la main à Armand.

— Mon cher Féru, reprit Félicien, Armand Richard s'est enfin débarrassé du paquet de sottises dont la province l'avait chargé.

— Grâce à vous, dit Armand, quand je rencontrerai M. Féru dans l'escalier, je ne fermerai plus les yeux.

— Vous renoncez donc à régner sur les Belges? demanda le peintre avec un sourire aussi bon que mauvais, — un sourire hermaphrodite.

— Absolument, répondit l'avocat. Je voudrais surtout devenir un homme et non rester une machine.

— Je te reçois à bras ouverts, mon fiston, reprit Féru en amenant Armand et le faisant asseoir sur un mauvais sofa. Je te croyais toujours l'homme déjà célèbre il y a dix ans à Charleroi; et je ne me souciais guère de te serrer la main. Pourtant, quand je te rencontrais, cela me faisait mal de ne point pouvoir reconnaître un compatriote. L'amour du clocher, lors même que le clocher se nomme Charleroi, n'est pas un mot : l'homme est si bête! Donc, maintenant, c'est entre nous à la vie, à la mort.

L'atelier de Féru n'avait rien de bien remarquable. C'était une assez grande pièce

carrée, presque nue, que tapissait un papier à fleurs vertes et grises. Quelques chevalets, des chaises dépareillées, un meuble antique fort apocryphe, des toiles, des tableaux commencés, laissés sans ordre le long des murailles; enfin, un bon nombre de menues choses sans noms bien précis, et dont les formes vagues s'étalaient dans tous les coins, telle était la physionomie du sanctuaire de Féru. L'artiste était un grand et sec individu, aux cheveux noirs, à la peau brune. Ses yeux, petits et profonds, avaient des lueurs singulières; son nez, bossué comme le dos d'un dromadaire, était plus rieur que sa bouche pincée et rouge comme du sang. Sa barbe, rare et longue, donnait à son visage un air de désordre et de malpropreté. Ses cheveux raides s'échappaient en mèches effrontées de dessous un bonnet grec en velours rouge, posé sur le derrière de la tête. Sur ses épaules étroites et osseuses, sur son torse mince et remuant, flottait une robe de chambre à ramages rouges et noirs. Un pareil homme ainsi vêtu avait un aspect qui devait étonner Armand. Les épithètes malsonnantes dont on décorait le nom du peintre à Charleroi revinrent à la mémoire de l'avo-

cat, qui pensa que ses concitoyens n'avaient peut-être pas tout à fait tort de mépriser Féru. Naturellement, le passé prit une large part dans la conversation des deux transfuges de Charleroi. Féru montra assez de dédain pour les habitants de sa ville natale. Il les accabla de réflexions ironiques et fit le croquis de quelques uns d'entre eux à la craie, sur le plancher, d'une façon si bien caractérisée, qu'Armand ne put s'empêcher d'en rire aux éclats avec Félicien Talmers.

Ainsi se noua la connaissance d'Armand Richard et de Camille Féru.

— Nous te formerons l'esprit et le cœur, dit l'artiste. Je ne te promets pas de te changer en artiste ou en écrivain, — mais nous te mettrons peut-être à même de savoir ce que tu veux faire. C'est dans certains milieux que les vocations se développent. Or, les milieux sont ici. Comprends-tu?

— Très-bien, répondit Armand. Pour dire la vérité, je ne sais vraiment à quoi me résoudre. J'aimerais mieux travailler que vagabonder sans raison, malgré les conseils de Talmers.

— Alors, vous voulez être avocat? dit Félicien.

— Je n'en sais rien. Il y a une vraie bataille là, ajouta-t-il, en se frappant le front. Je voudrais dormir pendant deux mois et me réveiller avec des idées.

— Eh bien, mais c'est cela, s'écria Félicien. Nous tâcherons de vous faire faire un rêve. Il ne s'agit que de vous laisser conduire.

— C'est convenu, dit l'avocat. Je me confie à vous.

— Alors, il faut aller dans le monde le plus tôt possible. C'est aujourd'hui, je crois, le 12 décembre; le 16, je suis invité, ainsi que Féru, à un bal chez madame Van Lenyck, une veuve riche qui a trois filles à marier, — trois péchés mortels. Je vous y ferai inviter. Est-ce convenu aussi?

— Parbleu! dit l'artiste, c'est très-convenu. Nous visiterons les *costumes* de notre ami, et nous ferons arranger le tout par un vrai tailleur. Ceux de Charleroi sont tout au plus des couturières.

— Richard, dit Félicien, a un habit dans lequel on pourrait tailler un manteau sans le rendre ridicule.

— Et comment vous marquerai-je ma reconnaissance? demanda Armand.

— Vous aurez soin, répondit Féru, d'avoir un grand livre de recettes et de dépenses, où vous inscrirez le *doit* et l'*avoir* de votre gratitude et les obligations d'autrui. Ainsi, vous n'aurez jamais de reproches à vous faire. Un négociant qui a de l'ordre dans ses livres passe toujours pour un honnête homme.

III

Armand alla donc au bal chez madame Van Lenyck. Les salons de la veuve, bien garnis d'invités, étonnèrent le naïf provincial, qui songea, en souriant déjà, aux appartements des de la Marche, réputés les plus somptueux de Charleroi.

Talmers, trop timide pour oser adresser une demande à une danseuse, tint compagnie à l'avocat et le présenta à plusieurs jeunes gens très-célèbres à Bruxelles. Il connut ainsi MM. Durosier, Raphaël, fils niais

d'un banquier millionnaire ; Cornilier, dit le beau Cornilier, vieux fat qui essayait de vêtir son présent des oripeaux du passé ; le baron de Povolant, un Montois fraîchement arrivé de sa province, le sot le plus superbe que l'aristocratie eût jamais accueilli dans ses salons ; Lucien Romers, ami assez intime de Félicien, le don Juan des grisettes, et bien d'autres inconnus dont la nomenclature n'est pas nécessaire ici. Armand, quoique un peu abasourdi par la gaieté froide dont il ne vit que les beaux dehors, et par la richesse dont elle était enveloppée, emporta du bal de madame Van Lenyck une impression très-agréable. Il commença, dès cette soirée, à secouer les traditions antiques dont il avait l'esprit chargé et entra dans sa nouvelle existence avec une demi-aisance qui fit bien augurer de son avenir. En se familiarisant avec Talmers et Féru, il acquit une certitude de jugement qui fut comme la révélation de ce qu'il devait être et qui commença sa métamorphose. Le paysagiste, trouvant dans Armand un homme naïf, être rare et curieux à étudier, s'attacha à lui. L'oncle de Félicien l'invita à dîner tous les dimanches, en compagnie du timide neveu, de Féru et

de quelques autres jeunes, gens dont le vieillard aimait à être entouré. Ce contact sans cesse renouvelé d'intelligences vivaces fit sur l'esprit d'Armand l'effet d'une lame d'acier sur une pierre à fusil.

Au café des *Mille Colonnes*, où il rencontrait la plupart des désœuvrés qu'on lui avait présentés chez madame van Lenyek, on le prit d'abord pour un but à railleries. Étourdi par les quolibets, par le sang-froid de ses tourmenteurs, il resta muet, sans songer à répondre par un coup de poing aux coups d'épingle qui lui venaient de tous côtés. Mais peu à peu, s'habituant à l'argot de ces messieurs, il riposta, non sans rougir et se troubler, soutenu par Féru et Talmers, et finit par imposer un demi-silence, qui était une victoire pour lui.

Sans doute Camille Féru avait conté l'histoire d'Armand, car, dès le premier mois, son glorieux titre d'avocat lui fut donné par tout le monde. C'est au café qu'il entendit les premières disputes artistiques et littéraires, et qu'il commença à comprendre à quoi peuvent être bons peintres et écrivains. Armand ne se livrait point de tout cœur à l'entrain de sa nouvelle vie; l'oisiveté lui

pesait. Il voyait assez souvent les désœuvrés, mais ne sympathisait guère avec eux. Ces messieurs l'avaient peu à peu initié aux mystères de leur existence. Il connaissait *ces dames*. L'avocat était reçu dans les appartements où les épouses illégitimes filaient des jours mi-partie soie et coton. En la compagnie de *ces dames*, il vit encore de nouveaux désœuvrés, des dandys, des demi-lions, des renards, des corbeaux aussi, qui lui serraient la main et lui disaient : — *mon cher!* Il connut des compositeurs incompris, des journalistes sans journal, des employés, des secrétaires de légation, des entrepreneurs, des touristes. On l'initia à toutes sortes de mystères; il pénétra dans le temple du plaisir moderne et n'y trouva guère que de l'étonnement. *Ces dames*, le sachant modestement riche, l'accueillirent assez indifféremment. Il parut bête à la plupart d'entre elles, laid à toutes, et n'eut aucun succès. Il voyait Félicien Talmers, peu à peu, perdre sa timidité; mais un nouveau visage féminin suffisait pour ramener l'étudiant à son état sauvage. Féré vivait retiré, recevait volontiers quelques artistes; il ne quittait guère son appartement que pour vagabonder hors ville. Armand

avait été présenté à madame Féru, une bonne femme très-simple, qui admirait, qui adorait son mari. L'avocat finit par passer presque toutes ses soirées chez l'artiste, dont la conversation entraînant était pleine d'enseignement. Ainsi, il sortit bientôt du cercle bizarre où le célibat s'agite dans la fièvre du changement.

Armand, qui n'avait été encore qu'au théâtre de la Monnaie, fut un soir conduit au Vaudeville par Féru. On y jouait deux ou trois farces bourrées de calembours comme une dinde l'est souvent de truffes. Les spectateurs, pris du fou rire, se tordaient sur les banquettes. Féru beuglait sa joie avec une furie qui eût fait tressaillir un cadavre. Il faisait des bonds, s'élançait en avant, bourrait de coups de coude ses voisins en colère et jetait de véritables clameurs. Armand, froid comme un gentleman, assis sur sa banquette dans la pose des sphynx, ne disait rien, ne riait pas. Il avait de temps en temps de légères contractions nerveuses. A la fin de la première pièce, sa tête s'inclina sur sa poitrine, pendant que Féru lâchait les dernières notes de son rire, comme un cri qui court d'écho en écho. Quant l'ar-

tiste fut calmé, il se tourna vers l'avocat.

— A quoi rêvasses-tu? lui dit-il. Tu ne ris pas aux larmes! Est-ce l'ombre du grand philosophe qui te pétrifie? As-tu jamais rien entendu de plus drôle que ces absurdes calembours que Paris nous envoie?

— C'est très-joli, dit Armand.

— Il y paraît; tu as l'air d'un enterrement.

— Eh! laisse-moi donc tranquille. (Armand tutoie Camille Féru, ô grand philosophe!)

— Eh bien, mais tu es aimable, reprit le peintre. Monsieur est mélancolique! Est-ce la nostalgie qui te resserre le cœur? Écris une élégie. Au vaudeville, on ~~ait~~, ou on s'en va. Tu me fais honte!

— Je rirai, mais laisse-moi d'abord réfléchir.

— Réfléchir à quoi?

— Le sais-je!

— Allons, parle, débrouille-toi, divague, je tâcherai de deviner. Parbleu! je ne l'avais jamais remarqué, mais tu as quelque chose de l'hiéroglyphe dans ta laide personne.

— Tu m'ennuies!

— A-t-il le diable au corps, cet avocat-là! Voyons, pourquoi ne ris-tu pas aux larmes? Trouves-tu le vaudeville trop bête? Mais il

ne saurait l'être assez. C'est la bêtise qui fait éclater de rire comme une fanfare. L'esprit, le vrai, celui qui a les deux pieds pris dans le terrain du bon sens, est le père du sourire.

— Tais-toi, voilà le rideau qui se lève.

— Tu m'expliqueras tes bizarreries après le spectacle, ajouta Féru en se carrant sur sa banquette.

La seconde pièce était une de ces comédies du genre neutre, qui sont mêlées de couplets et d'ennui. Féru, agacé par la prose pâle et prétentieuse qu'on débitait sur la scène, se tourna vers l'avocat.

— Comment trouves-tu cette comédie? lui demanda-t-il.

— Elle me laisse froid, répondit Armand.

— Je crois bien, dit l'artiste. C'est de la littérature bâtarde, du genre métis, imitation Scribe. J'aime mieux les calembours et les situations impossibles du vaudeville.

— Quand les situations sont comiques, elles peuvent être impossibles, Féru.

— Pour le vaudeville, cela est de toute vérité. Où diable as-tu appris cela?

Les spectateurs, impatientés par cette conversation à demi voix, chutèrent énergique-

ment, et les deux amis se turent. Mais Féru bailla à se démonter la mâchoire. — Ce n'est pas défendu, dit-il à Armand, et c'est une protestation comme une autre.

En s'en retournant bras dessus bras dessous après le spectacle, les deux citoyens de Charleroi s'entretenirent de théâtre. C'est-à-dire que Féru exposa ses idées, — il y a des peintres qui prennent quelque intérêt au mouvement littéraire, — et discourut sur l'art dramatique avec une vraie passion.

Armand ne répondit rien aux préceptes posés par l'artiste. Il était absorbé par des sensations ou des raisonnements intérieurs. Féru, parlant tout seul, se trouva éloquent, et ne s'arrêta qu'au moment d'entrer chez madame Van de Meereboom.

— Voilà, dit-il à l'avocat en le quittant, comment j'entends l'art dramatique. Plus de ficelles, sacrebleu! Aujourd'hui, on songe plus aux trucs qu'à l'art et à la vérité.

— Bonsoir, répondit Armand.

Pendant un mois, on ne le vit plus aux *Mille Colonnes*, où, dans certains groupes, sa présence était devenue nécessaire. Cette absence intrigua naturellement les habitués du

café artistico-littéraire. On fit des suppositions absurdes, on alla jusqu'à parler d'un amour mystérieux, dont l'avocat était censé nouer ténébreusement la chaîne. Mais les désœuvrés finirent par oublier à peu près complètement leur ami d'un jour, ainsi que cela se pratique partout où l'on vit superficiellement. Un soir, au moment où Armand sortait de chez lui, Talmers et Féru se trouvaient à une des fenêtres de l'appartement du peintre.

— Eh! l'avocat, cria Féru, eh donc!

— Il n'entend rien, dit Félicien. Vois comme il file le long des maisons!

— Nous sommes abandonnés, répondit Camille. C'est un ingrat! Où diable peut-il passer son temps, ce long personnage comique?

— Il me donne des inquiétudes. Quand je frappe à sa porte, il ne répond pas; si je le rencontre et que je l'accoste, il me regarde avec étonnement, comme si j'arrivais de l'autre monde; je l'ai aperçu hier rue Royale; il marchait en gesticulant comme un fou.

— Il est amoureux, dit Féru.

— Attends-moi là, reprit Félicien en prenant son chapeau; je te donnerai de ses nou-

velles. — Il sortit rapidement sans écouter l'artiste, qui lui criait : — C'est un abus de confiance !

Talmers se trouva à quelques pas derrière Armand, au moment où il allait disparaître dans la rue du Marais-Saint-Jean. Il marchait rapidement, en longues enjambées, le nez au vent et les bras ballant comme s'ils eussent été désarticulés ; il ne faisait attention, selon son habitude, ni aux bêtes ni aux gens, et recevait maintes bouseulades. En cinq minutes, il se trouva rue de l'Évêque, suivi par Félicien essoufflé. L'avocat entra au Vaudeville et l'étudiant l'y suivit en se disant : — Singulière tête pour un admirateur de Marc Michel et Labiche !

Pendant tout le spectacle, Talmers observa Armand, placé humblement sur l'un des derniers bancs du parterre. Il le vit tranquillement assis, ne donnant aucune marque d'approbation ou d'improbation, ne riant jamais, se remuant à peine, si calme qu'il avait l'aspect d'un mannequin fait avec art. A la sortie du théâtre, Félicien fut deux ou trois fois sur le point d'accoster son voisin. Il finit par l'abandonner en se disant : — J'irai le voir demain.

En effet, le lendemain, vers midi, Talmers entra chez Armand. Il le trouva assis près d'une table couverte de petits volumes jaunes, bleus et verts, et lisant dans l'un d'eux avec une attention si grande qu'il n'entendit pas ouvrir et fermer sa porte. Son déjeuner, posé sur une chaise, n'avait pas été entamé. La chambre, ordinairement rangée comme celle d'une pensionnaire, étalait un incroyable désordre. Des pantalons, des souliers, un chapeau étaient dispersés sur le plancher; le lit, défait comme après une lutte, décrivait éloquemment une nuit d'insomnie. Dans un chandelier posé sur la table de nuit, il n'y avait plus qu'un tronçon de mèche carbonisée. Armand, sans cravatte, les pieds nus dans des pantoufles, la tête appuyée sur ses deux mains, dont les longs doigts se montraient entre les mèches de ses cheveux raides, était bien le personnage qui convenait au tohu-bohu de la chambre. Talmers s'approcha et toucha l'épaule de l'avocat, qui fit un soubresaut.

— Que diable étudiez-vous donc là si attentivement? dit le futur médecin.

Armand ferma son livre et ne répondit rien.

— Nous sommes inquiets, reprit Talmers ; on ne vous voit plus ; vous avez des allures mystérieuses qui éveillent autant notre curiosité que notre inquiétude. Si je suis indiscret, dites-le, — je m'en irai.

Et il s'assit. Cette façon de s'imposer trouva sans doute grâce devant l'avocat.

— Ah ! j'aurais bien des choses à vous dire, exclama-t-il enfin en soupirant. Mais — je ne sais de quelle façon m'y prendre. — Féru est-il chez lui ?

— Oui.

— Eh bien, priez-le de monter, nous causerons.

Talmers descendit chez l'artiste, qu'il ramena bientôt.

— Quel beau désordre ! dit Féru en entrant. Est-ce un effet de l'art ?

— Assieds-toi et écoute, répondit Talmers. Richard a des confidences à nous faire. Tu peux fumer.

— Je m'assieds, dit le paysagiste en se couchant de tout son long sur le lit d'Armand, — je fume et j'écoute ; pourvu que je ne m'endorme pas.

— Tes épigrammes, dit Félicien, avec sa voix douce, sont vieilles comme le monde ;

garde-les pour la province et laisse parler Richard. J'ai du reste remarqué que tu ne marches en avant que dans ton art, et que, en politique, comme en morale et en religion, tu es encore en plein moyen âge.

Féru, qui était un progressiste enragé en toutes choses, se mit à rire bruyamment comme s'il assistait à une représentation du Vaudeville. Cette gaieté folle entra dans le cœur des trois jeunes gens comme un rayon de soleil dans les arbres, et Armand se trouva, dans cet état d'expansion, de vie, mieux en état de faire ses confidences. La gaieté est comme le bonheur, elle donne l'entrain et le courage. La douleur, la tristesse même, portent à la témérité aveugle ou à l'abattement. Talmers, après cet accès d'hilarité, rappela Armand au sujet de leur réunion.

— Je me trouve, dit l'avocat, dans de singulières dispositions d'esprit ; j'ose à peine me consulter et regarder ce qui se passe au fond de ma conscience.

— Prends garde, l'avocat, tu vas faire des phrases, interrompit l'artiste.

— C'est que je ne suis pas encore à mon aise, Féru. On ne parle bien et bon que quand on est dans le plein de son sujet. Vous avez

remarqué mes absences de nos réunions; madame Van de Meereboom elle-même a bien voulu s'informer de ma santé, de mes travaux, la chère hôtesse. Vous ne vous doutiez guère quel était le genre de distraction que je recherchais. Camille, un soir, m'a conduit au vaudeville. C'est là le nœud de ma confiance. Je n'ai pas manqué une seule représentation depuis ce soir mémorable.

— Tu es amoureux! dit Féru.

— Si ce n'était que ça, répondit l'avocat. Tenez, au moment de vous dire quelles préoccupations ont travaillé mon esprit depuis un mois, mon cœur bat à me faire mal.

— Prenez garde à l'anévrisme, interrompit Talmers.

— Voyons, ne barbote pas tant, dit l'artiste. Tu fais en ce moment de la littérature de boutique; tourne quelques pages et arrive au fait.

— Eh bien, le fait, reprit Armand, — le fait, — c'est que je veux être acteur.

— Hein! dit Félicien.

Féru était déjà debout.

— Tu veux être acteur, dit-il; et dans quel genre?

— Le genre comique, mon cher Camille.

— Tu te moques de nous, l'avocat; tu as donc beaucoup de temps à perdre. C'est une mystification! Pourquoi es-tu venu me déranger, Talmers?

— Mais, dit Talmers, je ne serai pas en reste d'indignation, si Richard veut nous berner.

— Vous êtes de mauvais amis, reprit Armand; vous allez effaroucher mes confidences. Je deviens muet si vous continuez.

— Tu te déguises, et nous ne sommes pas en carnaval, continua Féru. Ôte ton masque.

— Acteur comique! ajouta Félicien. Mon cher ami, vous avez plutôt l'air d'un prêtre défroqué que d'un futur Arnal. Vous n'avez rien de ce qu'il faut pour que le public se pâme à votre apparition.

— C'est ce qu'il faudra voir, répondit Armand.

— Mais à supposer que cette idée fût sérieuse, dit l'artiste, sais-tu bien que ton Charleroi va t'excommunier, que le grand philosophe aura la jaunisse, que ton père te déshériterà.

— Cela ne me tourmente pas, Féru. La seule pensée qui m'obsède est celle-ci : j'ap-

porterai de cruelles déceptions dans ma famille. On attend un Mirabeau, et c'est un Scapin moderne qu'on recevra. Je me rappelle toutes les horreurs qu'on débitait sur ton compte dans notre cité natale. Je crois bien que tu eusses été plus estimé étant adroit voleur que paysagiste. On assurait que ton père mourait du chagrin que lui causait ta conduite.

— Nous nous aimons beaucoup, mon père et moi, dit l'artiste, et non pas seulement parce qu'il est mon père et que je suis son fils. Nous nous écrivons souvent; il vient me voir trois ou quatre fois par an; enfin je lui paye une pension de cinquante francs par mois. Tout cela n'est pas bien criminel, diras-tu. Mais il y a tant de sots et de méchants! Mon père sort peu; il voit peu de monde. Parce qu'il ne veut pas crier sur les toits : je suis heureux! on le croit déjà mort. Parce que je ne vais pas à Charleroi, je suis un mauvais fils. Mais ce sont nos concitoyens qui me chassent. Puis, mon père aime à venir à Bruxelles. Les calomnies sont, pour lui comme pour moi, des bourdonnements de mouche. J'ai épousé ma maîtresse, il y a six mois : c'est un crime que la

province ne me pardonnera jamais. L'homme a beau faire, vois-tu, l'avocat, il ne peut empêcher les bavards de bavarder, et les méchants de mordre quand en vient l'occasion.

Féru avait rarement été aussi expansif. Dans les affaires de cœur, c'était un garçon muet, presque défiant. Mais la confiance appelle la confiance, et il se sentait ému en songeant que deux amis pouvaient avoir des doutes sur ses sentiments les plus respectables.

— Voilà qui est parler, cria Talmers, pendant qu'Armand serrait la main de Féru, — et les Carolorégiens ne méritent point cet excès d'honneur. Laissons continuer Richard. Voyons, parles-tu sérieusement, ajouta l'étudiant en tutoyant l'avocat pour la première fois, sans s'en douter. Il y avait de la sympathie dans l'air.

— Très-sérieusement, Talmers. Voyez, tous ces petits volumes sont des vaudevilles que j'étudie.

— C'est parbleu vrai ! dit Féru. — *Un Monsieur qui suit les femmes, le Paravent, le Gamin de Paris, la Sœur de Jocrisse, etc.,...* c'est incroyable ! Comment peut-on sérieusement

étudier ces machines-là? Les jouer, à la bonne heure!

— Crois-tu donc qu'on les improvise, artiste que tu es? Et tu te sens capable de te faire un nom européen? demanda Tal-mers.

— Certainement, dit tranquillement l'avo-cat.

— Et tu as bien songé à toutes les diffi-cultés qui entravent ces sortes de carrières, même quand elles sont heureuses.

— C'est trop tôt, Camille. Je veux d'abord étudier et m'appliquer à développer le côté comique que j'ai en moi.

— Es-tu sûr d'avoir ce côté-là?

— Très-sûr.

— Il est prodigieux, dit Félicien. Il a la foi d'un homme de génie. Mais comment as-tu découvert ta vocation?

— Mes impressions au théâtre m'ont éclairé; ma vie est là; la lecture des comi-ques a fait le reste. Depuis un mois, j'ai dévoré plus de cent vaudevilles. Je sais une vingtaine de rôles par cœur. J'oublie de manger quand j'ai trouvé un nouveau caractè-re bien dessiné. Je me sens une volonté, une énergie indomptables. Il me semble que

j'électrifierai mes auditeurs. Je veux les abasourdir, les faire mourir de plaisir.

— Il est éloquent, ce drôle-là, dit Féru.

— Transfiguré, ajouta Talmers. Et as-tu le physique de l'emploi, l'avocat?

— Eh ! c'est par là que je brillerai. Vous ne m'avez donc jamais regardé ? Avez-vous déjà vu une lèvre plus bonasse que celle-ci, de pareils yeux, des cheveux ayant cette physionomie ? Croyez-vous que mes grands bras maigrés, au moindre mouvement que je leur imprimerai, ne feront pas tomber les Anglais en syncope ? On écrira des pièces pour moi, vous dis-je. Ai-je un port de tête ordinaire ? Et ma démarche, est-elle celle d'un dandy ?

En disant cela, Armand s'était levé et marchait dans sa chambre. Talmers et Féru, étonnés, le regardaient sans répondre. Tout à coup, à un geste qu'il fit, les deux jeunes gens éclatèrent de rire.

— Vous voilà pris, dit Armand ; j'ai gagné ma cause. Votre rire est le pronostic de mon avenir.

— Mais c'est qu'il a raison : il est superbe ! dit Talmers.

— Et ne croyez pas, reprit l'avocat en se

rasseyant, que j'aïlle me promener dans l'ornière des comiques à la douzaine que vous applaudissez ici. Je veux n'écouter que ma nature : je serai un comique grave. Si je le pouvais, je débiterais demain, tant je suis certain de la réussite. Je ne connais pas les comiques de Paris, dont vous êtes si enthousiastes ; mais je les dépasserai de cent coupées.

— C'est bien possible, dit Féru stupéfait. Le grand philosophe aura une attaque d'apoplexie foudroyante la première fois qu'il te verra jouer.

— Je le ferai rire, ça le guérira. Ah ! que je suis content de vous avoir parlé : j'ai le cœur déchargé d'un fameux poids.

— Je rêve ? dit Talmers.

— Eh bien, et moi donc ? ajouta Féru en se levant. Mais, mon cher avocat, tu es trop jeune ; nul directeur ne voudra de toi.

— Je n'ai pas d'âge, répondit Armand. D'ailleurs, je me grimerai pour faire mes visites aux pachas des théâtres : ce sera le commencement de ma carrière.

— Réveille-moi, Féru, j'ai le cauchemar, dit Talmers.

— Je m'occupe bien de toi ! dit l'artiste.

Tu vas servir de polichinel à un tas de badauds qui ne t'en sauront aucun gré, l'avocat.

— Je ne vois pas la chose sous ce point de vue. Je crois l'acteur comique tout aussi utile que n'importe quel grand artiste sérieux. Ne viens pas m'attaquer avec des paradoxes, de vieilles rengaines, tu aurais tort. L'acteur comique est peut-être plus utile à l'humanité que tes grands peintres, que je n'admire pas encore. Je ne sais pourquoi l'humanité ne respecterait pas ceux qui la font rire. Le rire, vois-tu, c'est la moitié du bonheur. Un homme qui rit ne peut pas être méchant ; la joie ouvre les portes à tous les bons sentiments. Un éclat de rire, c'est notre soleil à nous, qui sommes des mondes aussi. Crois-tu que si le gouvernement établissait des théâtres populaires où l'on jouerait des farces gaies et naïves, ça n'empêcherait pas le peuple de se soûler ? Un paysage de Ruisdael, dont tu as fait ton Dieu, n'aura jamais de ces résultats-là. Tu vois donc bien que le métier de comique n'est pas tant méprisable, vu d'une certaine manière.

— Amen ! ajouta Féru.

— Positivement, j'ai le cauchemar, dit Tal-mers ; allons prendre l'air, ou je deviens fou.

IV

Cette conversation ne fut pas la seule qui eut lieu entre Richard et ses deux amis. L'idée de l'avocat paraissait si singulière au peintre lui-même, amoureux des exceptions comme pas un artiste de la terre, qu'il s'expliquait difficilement la passion de son concitoyen. Il la trouvait barroque, impossible. En Belgique, l'acteur n'existe pas plus que le littérateur; l'un créera l'autre; les compositeurs de musique ont déjà fait des chanteurs. Talmers, plus froid, plus concentré que Camille Féru, admit plus difficilement encore la vocation d'Armand Richard. Le jeune médecin comprenait l'acteur sérieux, jouant Tartufe ou le Misanthrope, parce que ces rôles ont une portée morale très-élevée; on ne voit plus, dans leur interprète, le côté ridicule d'un homme payé pour amuser le public. Mais l'avocat avait réponse à toutes les critiques; sa conviction lui tenait lieu de

logique, lui donnait de l'éloquence. Il trouvait, pour forcer ses deux amis à l'approuver, des déductions si concluantes que, faute de pouvoir les combattre, Talmers et Féru se taisaient, mais sans s'avouer vaincus. Ainsi, la dispute recommençait tous les jours. Armand continua d'étudier toute autre chose que son examen. Il lisait avec une ardeur concentrée, et non par fougue, ce qui est la marque du vrai courage. Il récitait souvent à ses amis des scènes entières de quelque pièce bouffonne, ou même d'un drame à détails horribles, dont il faisait la parodie, — et ces scènes, lugubres ou gaies, obtenaient toujours un succès de fou rire. Le mot vocation a certainement sa raison d'être. Nous avons tous, en naissant, une propension à faire une chose plutôt que l'autre, et il ne faut qu'un accident, souvent futile, pour donner à notre esprit sa tournure naturelle. Des hommes n'ont-ils pas quelquefois été frappés comme d'un coup de foudre, dans un certain moment de leur existence, par une lueur de vérité, et ne se sont-ils pas dit : — J'aurais dû être marin, cultivateur ou mécanicien ? Armand avait l'intuition de l'art du comique. Il se grimait d'une façon admi-

nable, et son visage prenait le caractère du personnage étudié avec une facilité véritablement surprenante. Il se faisait jeune ou vieux à plaisir, quoique ses traits appartenissent à l'âge mûr. Il sentait donc en lui un génie que son éducation première avait comprimé, bâillonné, et auquel la liberté donnait sa vitalité, presque instantanément.

Cependant, ses parents et M. Sureaux voulurent connaître la marche de ses études, ses progrès, ce qu'en disaient ses professeurs. La rumeur publique, aidée par un habitant de Charleroi qui avait vu Armand aux *Mille Colonnes* jouant au domino, commençait à faire circuler dans la petite ville wallonne des bruits alarmants sur son grand homme. Dans le premier moment, le philosophe et M. et madame Richard accueillirent les rapports avec mépris. Ils possédaient une conviction que des cancaans pouvaient difficilement entamer, et le mot envieux se promenait souvent sur leurs lèvres arquées par le dédain. Peu à peu cependant M. et madame Richard prirent peur, virent leur fils entraîné, débauché, et les ruinant. Pendant les nuits d'insomnie, le cauchemar tourmentait les deux époux; le matin, ils se racontaient

leurs craintes. Le caractère carré de la modiste perdit ainsi peu à peu ses angles, malgré son âge; l'amour maternel, aidé par la crainte, opérait un quasi-miracle. Le tapissier, si doux d'ordinaire, si inoffensif, prenait de l'aigreur contre sa femme; il commença à attaquer sourdement le grand philosophe, et à reprendre son thème des jours de doute.

— Nous aurions mieux fait de lui apprendre mon état; c'est M. Sureaux qui est cause de tout ce qui arrive; mais on ne veut jamais m'écouter, etc.

Toutes les récriminations de la faiblesse. Le pauvre tapissier soupirait et geignait sans cesse, rendait la vie dure à son fils Auguste, était toujours de mauvaise humeur, se plaignait de tout. Madame Richard tint bon d'abord, traita son mari de radoteur, lui donna toutes sortes de preuves qu'ils devenaient vieux, se moqua de lui. Mais les jérémiades du bonhomme, éternellement reprises sur un ton plus larmoyant, finirent par abattre la mère d'Armând. Un jour, enfin, que M. Sureaux venait leur faire une visite, il trouva les deux époux pleurant, chacun assis dans un coin de l'atelier du garnisseur.

— Il n'écrit plus et il ne revient pas, disait M. Richard. — Il est peut-être malade, ajoutait la mère d'Armand. Leurs craintes passèrent dans la pauvre cervelle et de là dans le bon cœur du philosophe. Quelles durent être les appréhensions de ces trois bourgeois, dans l'esprit desquels le doute tomba avec la lourdeur du plomb dans une mare ! M. Sureaux se dit : — C'est le premier coup de pioche donné dans l'édifice de nos espérances. — On connaît l'avenir réservé à l'avocat, on sait jusqu'où étaient montées les imaginations de ses admirateurs. Le doute était à lui seul une ruine, un cataclysme.

— Il faut aller à Bruxelles, dit madame Richard.

— J'irai à Bruxelles, dit M. Sureaux.

Le vieillard fit ses apprêts le soir même, en soupirant quelque peu ; — à soixante et quinze ans, on n'aime plus guère à se déranger — il partit le lendemain matin. A onze heures, il sonnait chez madame Van de Meereboom. — Armand sera sans doute au cours, se dit M. Sureaux. Ah ! pourvu qu'il y aille, le malheureux enfant ! L'avocat était chez lui. M. Philibert monta. Armand et

Camille Féru causaient dans la chambre du futur Mirabeau, lorsque le grand philosophe frappa et entra.

— M. Sureaux ! cria l'avocat.

— Ah ! bah ! dit l'artiste. Voilà une apparition !

Le grand philosophe regarda Féru et le reconnut sans doute, car il fit un pas en arrière.

— Je suis charmé de vous voir en bonne santé, dit enfin le vieillard ; je ne croyais pas vous rencontrer chez vous à cette heure-ci ; il n'y a donc pas de cours aujourd'hui ?

— Eh ! eh ! dit Féru.

— Asseyez-vous, monsieur Philibert, répondit Armand sans répondre directement à son vieil ami. Vous devez être fatigué ; j'ai mon aire haut placée. Avez-vous déjeuné, cher maître ?

— Oui, j'ai satisfait ce vulgaire besoin.

— Hum ! fit l'artiste.

— Ne me quitte pas, ajouta Armand à l'oreille de Féru.

Le vieillard s'assit et promena son regard dans la chambre. Son visage devint sérieux et prit une teinte de malveillance, quand par hasard ses yeux rencontrèrent ceux de Ca-

mille Féru. Armand n'était pas à son aise. Il songea en un instant à son passé, au présent si différent de ce qu'on avait espéré pour lui, et ce contraste l'inquiéta vivement. Une métamorphose opérée en quelques mois jette toujours du trouble autour d'elle. Lorsque Armand se fut informé de tout ce qui s'était passé à Charleroi depuis son départ et eut été mis au courant des choses les plus importantes concernant sa famille, il s'arrêta court, et un assez long silence se fit dans sa chambre. La table était, comme toujours depuis deux mois, couverte de pièces de théâtre. M. Sureaux regarda ces petits livres minces, chiffonnés, sales, informes, et demeura tout étonné; il y reportait constamment les yeux, se demandant ce que pouvaient être ces nombreux et frêles volumes; il était habitué aux in-octavo sévères, aux lourds in-quarto. Ce fut l'artiste qui rompit le silence en s'adressant à M. Sureaux.

— Savez-vous comment se porte le père Féru, monsieur? demanda-t-il.

— Le père Féru, dit le vieillard; c'est peut-être à son fils que j'ai —

Ici, M. Sureaux s'arrêta, et Camille acheva la phrase :

— l'honneur de parler, oui, monsieur.

— Le père Fêru est l'homme le plus malheureux de Charleroi, monsieur, reprit le grand philosophe avec dignité. Depuis deux ans, son crâne est devenu chauve; le peu de cheveux qui lui restent sont blancs comme la neige. Le chagrin fait vieillir vite.

— Vous avez dû être bien malheureux, alors, monsieur Sureaux, dit le peintre avec bonhomie. Vous voilà devenu très-vieux et je vous connais des cheveux blancs depuis quinze ans.

— C'est l'étude qui m'a blanchi, répondit gravement le vieillard. Ce sont les nuits passées à ma table de travail, à étudier les grands orateurs de l'antiquité pour les faire connaître à Armand, qui m'ont donné cette auréole de cheveux blancs. Jusqu'aujourd'hui, on l'avait respectée, monsieur.

— Et on la respectera toujours, cher maître, dit à son tour Armand.

— Vous, oui, mon cher enfant, continua le grand philosophe. Vous êtes de ceux qui honorent le passé, représenté aujourd'hui par les hommes de mon âge. Vous ne voudriez pas vous jeter en écervelé dans les principes subversifs d'une philosophie odieuse. Hum!

Vous n'êtes pas de ceux qui abandonnent les carrières sacrées, pour vagabonder honteusement dans le domaine des travaux inutiles.

Après avoir ainsi fait l'apologie de son élève, M. Philibert jeta un regard foudroyant sur Camille Féru.

— Vos allusions sont assez claires, monsieur Sureaux, dit l'artiste. Si votre indignation pouvait me pulvériser, elle le ferait sans remords.

— Je ne suis pas un destructeur, un socialiste, monsieur, répondit le vieillard avec gravité. Je ne veux pas la mort du pécheur; il y a plus de générosité dans mon vieux cœur que dans toute la génération dont vous faites partie. Je n'ai qu'une crainte, je vous le dirai franchement, c'est que vous ayez corrompu l'esprit droit et le cœur vierge d'Armand Richard. Et, dans ce cas, vous auriez un compte terrible à rendre à vos contemporains.

L'avocat se trouva enchêvêtré dans cette conversation comme une mouche dans une toile d'araignée. Cette espèce de torture morale agissait sur ses nerfs et l'empêchait de reprendre son sang-froid. Il se sentait aussi mal à l'aise que dans la maison d'un ennemi.

Il regarda autour de lui ; le désordre de sa chambre lui apparut alors tel qu'il était, et quelque chose comme de la honte vint rougir son front. Il songea aux volumes épars sur sa table et comprit qu'une explication devenait urgente entre M. Sureaux et lui. — Voici le mauvais quart d'heure venu, se dit-il. Pendant qu'il songeait, Camille Féru s'accoudait négligemment sur la table et répondait à M. Philibert :

— Je suis bien content de vous voir, monsieur Sureaux ; depuis mon intimité avec Armand, j'ai souvent eu le désir de faire sérieusement votre connaissance. Vous ne me connaissez que par ma réputation, qui est mauvaise à Charleroi. Moi, je vous connais et vous respecte infiniment. Nous causons souvent de vous ; Richard a fait passer dans mon cœur sa vénération pour votre caractère. Vous croyez que tous les artistes appartiennent à une espèce neutre qui se démène entre l'assassin et le bourgeois. Vous aviez fait de moi une telle peur à l'avocat, qu'il est resté trois mois sans vouloir me regarder. Mais, parce que vous vivez dans le passé, monsieur Sureaux, est-ce une raison pour que j'y végète avec vous. Parce que

vous suivez en politique et en morale les vieux chemins désertés, voudriez-vous que j'allasse m'y momifier en votre compagnie? Non, n'est-ce pas? D'ailleurs, il y a deux hommes dans l'homme : l'homme de l'existence publique et l'homme de l'existence privée. C'est le dernier que je respecte et que j'aime en vous, monsieur Sureau.

Attaqué aussi rudement en face, le grand philosophe demeura interdit. La logique du peintre le surprit fort. Entouré comme il l'était à Charleroi, il n'était pas possible qu'il entendît souvent parler d'une façon sérieuse de véritables hommes. Aussi, le petit discours de Féru l'impressionna assez vivement pour ne point trouver instantanément une réponse.

— Monsieur Féru, dit-il enfin, je vous avouerai que je n'avais pour vous aucune estime. Vous pouviez être avocat; vous êtes devenu peintre : cela m'a donné une mauvaise idée de votre caractère. Enfin, puisque vous voilà artiste, restez artiste. Nous avons eu, dans ces derniers temps, en France, plusieurs poètes nommés représentants du peuple. Cette exception a remis quelque estime dans le corps des inutiles. Mais je crois

que c'est une montruosité de l'époque, et que la confusion des partis a été seule cause de l'élévation de certains hommes. Hum ! Ne nommait-on pas, au moyen âge, les poètes et les peintres des troubadours et des enlumineurs ? Aujourd'hui, le ridicule s'attache à ces deux mots, et ce ridicule me paraît avoir bien raison, car il caractérise des êtres antisociaux, presque chimériques. Mais je n'admets point que, parce qu'on est peintre ou poète, on vive en dehors des lois établies, sans respect pour la morale la plus vulgaire, et en heurtant sans tact et le front haut toutes les susceptibilités de son siècle ; hum ! Le mariage est une noble institution, fondée pour mettre un frein aux passions honteuses, et pour établir les droits des enfants sur les biens de leurs pères. Hum !

— C'est un sacerdoce, dit l'artiste.

— C'est une garantie contre l'envahissement du libertinage, reprit M. Sureaux, tout en continuant à regarder les petits livres épars sur la table de l'avocat.

— C'est le pacte de l'entente cordiale, ajouta Féru.

— Un lien sacré, un nœud sublime, continua le vieillard.

— Il est bien singulier que vous ne vous soyez pas marié, remarqua le paysagiste. Vous n'êtes pas marié, je crois, monsieur Sureaux ?

— Je ne suis ni marié, ni libertin, répondit le grand philosophe. Je me suis uni à la philosophie; je ne me croyais pas capable d'élever une famille.

— C'est trop de modestie; vous avez eu tort, monsieur.

M. Philibert, abasourdi, ne savait si l'artiste parlait sérieusement ou se moquait de lui.

— Mais, dit-il, si vous admirez tant l'institution du mariage, pourquoi marchez-vous à l'encontre de ses lois ?

— De quelle façon, monsieur Sureaux ?

— En vivant en concubinage avec une fille.

— Je suis marié, non-seulement à l'hôtel de ville, mais à l'église, monsieur Philibert; j'ai eu la faiblesse de m'agenouiller devant un prêtre, faiblesse indigne de moi, et que je ne me pardonnerai jamais.

— Est-ce vrai, Armand ? demanda le vieillard.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, mon cher maître. Mon ami Féru habite la maison de

madame Van de Meereboom ; je connais sa femme et je suis prêt à jurer qu'elle est très-estimable.

Le grand philosophe, toujours plus stupéfait, demeura muet.

— Les hommes sont bien méchants, dit-il enfin. Puis, il laissa tomber sa tête blanche sur sa respectable poitrine et devint rêveur.

— Tout va bien, dit Féru à l'oreille d'Armand. Nous l'amadouerons, sois tranquille.

Lorsque le grand philosophe releva la tête, ses grands traits sévères s'étaient adoucis, et il regarda l'artiste avec une satisfaction quasi affectueuse. Puis, il lui tendit la main par-dessus la table, en disant : — Je vous réhabiliterai dans l'esprit de *nos* concitoyens. Ce *nos* n'était-il pas bien gracieux pour Féru ? En ramenant sa main vers lui, M. Sureaux accrocha ses doigts à un petit volume jaune. et l'attira de son côté en disant :

— Qu'étudiez-vous donc là, Armand ?

L'avocat, pris à l'improviste, ne trouva rien à répondre. — Bon, se dit Camille, voici le moment de tout brusquer.

— Vous ne vous douteriez jamais, monsieur Sureaux, à quelle position sociale l'avocat aspire aujourd'hui, ajouta-t-il.

— Mais, dit M. Philibert, il y a assez longtemps que je sais qu'il sera avocat, pour ne plus l'ignorer jamais.

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, votre élève ne désire plus être le défenseur de la veuve et de l'orphelin.

— La bonne plaisanterie ! dit très-gravement le vieillard.

— Ceci n'est nullement plaisant, malheureusement, monsieur Sureaux. N'est-il pas vrai, Armand ?

— En effet, répondit l'avocat d'une voix très-mal assurée.

— Et qu'est-ce que vous voulez devenir, mon cher enfant ? demanda le philosophe avec une douceur feinte et un calme factice.

— Réponds donc, l'avocat, dit Féru en le poussant du coude.

Mais il ne se sentit pas la force de donner lui-même ce rude coup à son vieux professeur, et il demeura muet.

— Eh bien, il veut être acteur, ajouta Féru.

— Acteur ! monsieur Féru.

— Oui, acteur comique.

M. Sureaux demeura un instant la bouche

ouverte, regardant tour à tour Armand et Camille. Puis, il se mit à rire.

— Le petit livre que vous tenez en main, et tous ceux que vous voyez sur la table, ajouta l'artiste, sont des vaudevilles que votre élève étudie. Il ne servirait à rien de vous le cacher, puisque vous devez le savoir tôt ou tard.

M. Sureaux regarda vivement le volume qu'il avait en effet continué à tenir, et en lut le titre. Il le rejeta sur la table, en prit un second, un troisième et un quatrième qu'il ne fit que passer sous son regard pour s'en débarrasser aussitôt. Il devint très-pâle, se laissa tomber sur le dossier de sa chaise et ferma les yeux. Camille Féru et l'avocat se précipitèrent à ses côtés. — Tu l'as tué, dit Armand violemment ému. Mais le grand philosophe n'était pas même évanoui. Les deux jeunes gens ne l'eurent pas plutôt touché qu'il se leva de sa chaise et les repoussa doucement. Il jeta un regard terrible à l'artiste, puis se tourna vers l'avocat.

— Est-ce vrai que vous abandonnez l'étude du droit, Armand? dit-il.

— Je... fit Armand impressionné... je...

— Répondez oui ou non, ajouta le vieillard ; ce n'est pas bien difficile.

— Oui ! dit enfin l'avocat avec effort.

— Malheureux ! cria M. Sureaux en retombant sur sa chaise.

— Mais, dit Féru, il me semble cependant...

— C'est bien, reprit le philosophe en se relevant encore, je ne veux pas d'explication. Si vous persistez, Armand, je ne vous reverrai de ma vie. J'avais nourri un serpent dans mon sein ; aujourd'hui, l'ingrat me mord au cœur. Vous auriez bien pu attendre ma mort, qui est proche, avant de m'accabler d'une pareille honte, moi vieillard qui vous aimais. Acteur ! Et moi qui voulais doter mon pays d'un grand homme ! Vieil insensé ! C'est vous, monsieur, dit-il à Féru, qui avez corrompu cet enfant. C'est votre société qui l'a perdu. Ce sont vos opinions révolutionnaires qui l'ont attiré, fasciné comme le serait une pauvre gazelle par les regards du serpent.

Féru voulut répondre, M. Sureaux l'interrompit.

— Ne cherchez pas à présenter une justification impossible. Le crime est commis :

vous êtes coupable. Ah ! jour néfaste ! Comment vais-je me présenter à vos concitoyens, Armand, et que leur dirai-je ? Ils me demanderont compte de ma conduite ; je n'aurais pas dû vous quitter.

— Ils ne vous parleront pas de moi, cher maître, répondit enfin l'avocat. Vous vous êtes malheureusement fait illusion sur mon avenir. Un peu de liberté m'a ouvert les yeux : j'eusse été un très-mauvais, au moins un très-médiocre avocat, et je fais très-bien de me laisser aller à mes instincts. Il faut me pardonner, monsieur Sureaux.

— A Armand Richard, oui, mais au futur avocat, jamais ! dit le philosophe avec véhémence. Je m'en vais seul pleurer sur mes illusions, et désirer la mort que j'avais craint jusqu'aujourd'hui. Adieu, ingrat, adieu, Armand Richard, adieu, grand homme avorté.

Il ne voulut plus rien entendre, malgré les protestations de l'avocat véritablement ému, et qui se repentait, pour la première fois, d'avoir abandonné l'université. Les deux jeunes gens le suivirent en vain jusqu'à la porte de la rue, le grand philosophe demeura muet, triste, accablé par le malheur irréparable qu'on venait de lui apprendre ; et il

partit immédiatement pour Charleroi sans avoir été faire une visite à son vieil ami l'avocat Talmers.

En remontant chez lui, Féru disait à Armand :

— Mon cher, il faut tâcher de supporter ce petit malheur avec énergie. Le premier moment est le plus terrible. Te voilà entré en pleine lutte avec ta famille, peut-être avec la société. Apprête-toi à la résistance, puisque ta nature te porte vers une carrière peu estimée, sans doute parce que tes prédécesseurs se sont montrés peu estimables.

— Pauvre philosophe ! répondit Armand en essuyant ses larmes du revers de sa main.

V

Lorsqu'e M. Sureaux alla raconter les péripéties de son voyage à Bruxelles, il y eut chez les Richard une confusion complète;

on n'entendit pendant une heure que des cris, des sanglots, des récriminations. M. Richard frappait à coup de poing sur les squelettes de ses meubles ; madame Richard se lamentait dans un langage qui n'avait aucune analogie avec celui du grand pleureur d'Israël. M. Sureaux, dont la douleur plus élevée n'avait déjà plus besoin de manifestations extérieures, poursuivait ses harangues et ses consolations mélangées de souvenirs classiques, de douleurs de l'antiquité. Le tapisier, au milieu de ces clameurs, répétait toujours la même idée formulée de diverses manières : — Je l'avais bien dit ; — j'en étais sûr ; — on n'a pas voulu me croire ; — si l'on m'avait écouté, etc., etc.

Le frère d'Armand, assis dans un coin, les bras croisés, assistait à cette scène, écoutait ces exclamations sans sourciller. Auguste Richard, alors âgé d'environ dix-huit ans, était un garçon trapu, large d'épaules, bâti pour toutes les luttes. Sa physionomie était intelligente et sympathique. Une forêt de cheveux bruns bouclés lui donnait un caractère audacieux tempéré par la douceur et la finesse de son regard. Ses traits manquaient de délicatesse et de grandeur ; mais son âme

avait donné à l'expression de son visage un véritable charme. On l'aimait; M. Sureaux lui-même estimait beaucoup Auguste Richard: — C'est l'homme modèle de la classe ouvrière, disait-il.

Quand le grand philosophe eut terminé ses discours, lorsque la première et la plus violente émotion fut passée, Auguste se leva et vint à sa mère.

— Armand est-il donc mort? demanda-t-il.

— C'est tout comme, répondit la modiste, puisque nous ne le verrons plus.

— Et pourquoi ne le reverrez-vous plus?

— Un acteur, dit M. Richard. Je l'aimerais mieux manoeuvre de maçon.

— Je mourrai de chagrin, ajouta madame Richard en se cachant le visage dans son tablier et recommençant à pleurer.

— Il est singulier, reprit Auguste, que les nouvelles de monsieur Sureaux ne me fassent pas le même effet qu'à vous autres. D'où ça vient-il? J'aime pourtant bien Armand, moi aussi.

— Tu ne l'aimes pas comme nous, enfant, dit M. Philibert.

— Il y a donc plusieurs manières d'aimer, monsieur Sureaux? Je ne connais rien à tout

cela, mais je sais bien que Richard, l'avocat, me semblait être moins mon frère que Richard l'acteur. Qu'est-ce que vous comptez faire pour Armand? L'abandonnerez-vous donc tout à fait?

— C'est lui qui nous abandonne, pleura la modiste.

— Je ne vois pas ça, moi; il ne veut pas être avocat, voilà tout. Si ce n'est plus son goût, vous ne pouvez le forcer à plaider. Je ne dis pas que le métier d'acteur me plaise beaucoup; on va d'une ville à l'autre; on ne demeure nulle part. Aujourd'hui, on est à Mons, demain à Nivelles. Mais ce n'est pas un bien grand malheur. C'est la vie des soldats. Si Armand était officier, il pourrait être tué.

— C'est une mort glorieuse, dit M. Philibert. Tandis qu'un saltimbanque et un acteur ont la même position ridicule, presque honteuse.

— Il n'y a pas de sots métiers, dit le proverbe, répliqua Auguste. Être honnête, voilà le grand point. Mais enfin, papa, qu'avez-vous résolu?

— Je n'en sais rien, répondit le tapissier.

— Il n'aura rien de moi, ajouta la modiste; il m'a fait trop de mal.

— Il vivra comme il pourra, continua le garnisseur.

— Ce serait peut-être le moyen de le faire rentrer dans la bonne voie, dit à son tour le grand philosophe. Il n'est pas possible qu'il soit complètement corrompu. Les principes sévères que j'ai inculqués à Armand ne peuvent avoir porté de si mauvais fruits. De plus grands criminels que lui sont revenus à une existence vertueuse après plusieurs années d'endurcissement. Hum ! Essayons de le laisser pendant un ou deux mois sans argent.

— Hem ! Je veux bien ; hem ! hem ! fit le tapissier en regardant sa femme de côté.

— C'est ça, dit la modiste ; il saura ainsi ce que parler veut dire.

— Sans argent ! voilà une bonne idée, reprit M. Richard.

— Oui, oui ! appuya sa femme.

— Eh bien, c'est mon avis, ajouta M. Philibert. Je vais lui écrire dans ce sens ; il me répondra ; et nous saurons de quel bois il se chauffe.

En effet, trois jours après la visite du grand philosophe, Armand reçut la lettre suivante :



« Vos parents, Armand Richard, ont été
« plus indignés que moi en apprenant votre
« défection. Je les ai quittés hier bien dé-
« solés, tout prêts à regretter les soins qu'ils
« vous ont prodigués dès votre plus tendre
« enfance. Je ne crois pas que l'antiquité
« païenne et chrétienne puisse montrer
« l'exemple d'une ingratitude pareille à la
« vôtre. Si la mauvaise société que vous
« vous plaisez à fréquenter à Bruxelles vous
« a laissé le temps de la réflexion, peut-être
« cette lettre vous trouvera-t-elle revenu de
« vos fatales erreurs, et verrai-je mon cher
« élève, repentant, reprendre le cours inter-
« rompu de ses belles études. Ah! fasse
« Dieu que ce soit ainsi! Fasse Dieu que
« votre carrière, brisée comme à plaisir par
« la main de la folie, ne soit qu'à moitié
« perdue pour vous, aujourd'hui, et que
« vous puissiez encore un jour faire retentir
« les tribunaux de votre voix éloquente et
« persuasive. Ah! Armand Richard, vous
« êtes bien coupable!

« Il a été décidé entre vos parents que
« vous ne recevriez plus votre mensuel, afin
« que le besoin vous ouvre les yeux et vous
« ramène à vos devoirs. C'est à l'insu de

« M. Richard que je joins à cette lettre un
« billet de cinquante francs, qui ne suffira,
« je l'espère, que tout juste à votre entretien
« matériel.

« PHILIBERT SUREAUX,

« Chevalier de l'ordre du Gland. »

Armand baisa cette lettre et courut la montrer à Talmers et à Féru.

— N'est-ce pas un crime de tromper un pareil homme? leur dit-il. En vérité, s'il m'arrive souvent dans mon existence des défaillances comme celles que j'ai ressenties depuis trois jours, je n'y résisterai pas.

Il avait reçu la lettre de M. Sureaux le matin. A midi, il en vint une seconde, signée Auguste Richard.

« Armand, disait le jeune ouvrier, on est
« ici dans la désolation, et on dirait, à en-
« tendre les plaintes de nos parents, que tu
« viens de mourir. Mais, sois tranquille, ça
« ne durera pas. Je ne te blâmerai pas de
« vouloir être acteur, puisque c'est ton goût;
« mais ça me paraît drôle. M. Sureaux ne s'y
« fera jamais. Quant à nos parents, tu les
« calmeras quand tu voudras, — en te mon-

« trant. Madame Richard, tout en t'accablant
« de sottises, m'a remis en cachette un billet
« de cinquante francs que je mets dans ma
« lettre. — Je ne veux plus le voir, a-t-elle
« dit, mais il ne faut pas qu'il meure de
« faim. — Notre père a voulu aussi se servir
« de moi pour t'envoyer quelque chose, mais
« j'ai refusé. — Envoyez vous-même, ai-je
« dit, il faut avoir le courage de son opinion.
« Tu aurais dû voir la mine du pauvre père ;
« il m'a fait pitié. Comment va-t-il s'y prendre
« pour se passer de moi, maintenant ? Enfin,
« tu vois qu'on t'aime toujours, et moi aussi.
« J'ai bien envie d'aller te surprendre aux
« Pâques. Adieu. Mais dis-moi, l'avocat,
« est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de retour-
« ner à l'université ? Être acteur, ça n'est déjà
« pas si beau. Il faut y songer. Dans tout ceci, il
« n'y a que M. Prévost qui se frotte les mains ;
« c'est un singulier homme. Adèle te fait des
« compliments. Zoé Ruppe va se marier.

« Ton frère,

« AUGUSTE RICHARD. »

— Je suis donc le seul qui manque d'âme dans ma famille ? se dit Armand quand il eut lu cette lettre.

Pendant deux jours, il se sentit très-abattu, flottant au milieu de déterminations à prendre, sans savoir à quoi se résoudre. — Je vais faire le malheur de ces braves gens ; je ne songe qu'à moi, se disait-il. Mais il ne pouvait se décider à détruire tous les petits volumes verts, jaunés et bleus, éparpillés dans sa chambre. Il les regardait avec émotion, les froissait dans ses mains, puis tombait sur une chaise, furieux contre lui-même. Malgré ses vingt ans, l'avocat possédait déjà une certaine dose de caractère et d'énergie ; ce qui le prouve, c'est qu'il ne fut que deux jours à prendre une résolution. Il répondit à son frère la lettre suivante :

« Vous avez peut-être tous raison contre
« moi, mais sache, Auguste, qu'une vocation
« ne se combat point sans beaucoup de mal.
« Laissez-moi faire ; donnez-moi le temps
« d'essayer le talent que je crois avoir.
« Lorsque j'aurai une certitude quelconque,
« j'avouerai mes torts ou je saurai bien vous
« montrer que j'avais raison de m'entêter.
« Vos lettres m'ont fait pleurer. Dis à M. Su-
« reaux que je suis malheureux d'être dans
« ses disgrâces, et que son pardon tout en-

« tier, sans si, sans mais, m'est nécessaire
« pour vivre tranquille. Dis lui que je suis
« plein de gratitude pour ses procédés, et
« que mon respect et mon affection pour lui
« ont doublé depuis cinq jours. Dis à nos
« parents que je n'oublierai jamais leurs
« soins et les vœux qu'ils ont fait pour moi,
« quelque aveugles qu'ils aient été. Tu m'as-
« sures qu'ils ne veulent plus me voir; mais
« si leurs cœurs battent à l'unisson du mien,
« malgré mes fautes, nous nous embrasse-
« rons bientôt. Je ne veux pas t'écrire de
« longues lettres, je m'attendrais : je suis
« encore faible, et il faut que je sois fort
« contre les flatteries du cœur, qui pourraient
« m'entraîner là où je ne veux pas aller. Je
« ne viendrai pas vous voir de sitôt, afin de
« n'être point combattu par vos prières et
« vos conseils. Soyez tranquille; notre nom
« sera honorablement porté. M. Philibert me
« croit corrompu; je ne suis que séduit, en-
« traîné, — où? Je n'en sais rien. L'avenir
« est à tout le monde et à personne. Adieu.
« Je vous embrasse.

« ARMAND RICHARD. »

Auguste Richard montra avec fierté cette

lettre à son père, à sa mère et à M. Sureaux. L'arrivée de la missive renouvela la scène de lamentations soulevée par le retour de Bruxelles du grand philosophe; mais elle fut de courte durée. La lettre d'Armand calma les cœurs au lieu de les irriter. Le tapissier se demanda, quand il fut seul, si son fils avait tort dans tout ceci. M. Sureaux, de retour chez lui, rumina longuement une nouvelle lettre à l'avocat; il n'écrivit point, de peur d'être entraîné à donner le pardon complet qu'Armand réclamait. Mais cette résistance envers ses sentiments les plus intimes, les plus profonds, fit beaucoup souffrir le grand philosophe. — J'étais digne d'obéir aux lois de Lycurgue, s'avoua-t-il avec quelque satisfaction.

VI

Cet incident ainsi vidé, quoiqu'il laissât du malaise dans tous les esprits, ne tourmenta

plus guère Armand ; il reprit ses études dramatiques, oublia complètement l'université, vécut en bohème ; heureux, la tête pleine d'illusions, et se disant : — Les succès que j'obtiendrai plus tard ramèneront tous les cœurs vers moi. Ainsi l'avocat Richard, destiné par ses parents à illustrer le barreau, s'apprêtait à faire rire ses contemporains. Débarrassé des vieux préjugés, seul juge de ses actions, il inaugurerait l'ère du libre arbitre en se choisissant lui-même la carrière qui le passionnait le plus. Poser un pareil acte, au début de la vie, est la marque d'un caractère viril. Armand, libre, se sentit tout autre. Il n'éprouva plus de gêne devant personne, il s'épanouit ; sa transformation morale eut quelque influence sur ses formes extérieures : il demeura étrange, mais ne toucha plus jamais au ridicule. Tout en étudiant les rôles du répertoire comique, classique et moderne, il prit part à la vie des autres hommes ; la sociabilité le pénétra comme une chaleur électrique ; sa propre satisfaction le rendit plus apte à mieux comprendre le mouvement intellectuel et sentimental qui l'entourait. Il n'y a que les égoïstes qui puissent être satisfaits sans

expansion. Lorsque Armand n'allait point au théâtre, il passait sa soirée chez Féru avec Talmers et quelques autres jeunes gens. L'atelier de l'artiste se transformait en tabagie, dans l'atmosphère de laquelle les causeurs voyaient passer la forme vague de madame Féru, qui allait et venait silencieuse, remplissant les verres ou offrant du feu au fumeur dont la pipe était éteinte. On causait quelquefois jusque bien avant dans la nuit; on débattait les questions sérieuses; on discutait les problèmes frivoles. Il y avait des moments où toutes ces têtes chaudes s'animaient de façon à ce qu'on n'entendit plus qu'un concert discordant de paroles, un orage de discours. Quelquefois aussi, le groupe se taisait, ruminant, indifférent ou fatigué, et se contentait de tirer de larges bouffées de tabac, qui s'emmêlaient avec la lenteur sereine des nuées par un temps calme.

Ce fut chez le paysagiste qu'Armand entendit énoncer clairement pour la première fois les plus larges principes de la liberté. Peu de jeunes gens, en Belgique, s'occupent de politique. Cette science leur paraît aride à étudier autant qu'ennuyeuse. De là vient

que les idées saines qu'on n'a pu mettre encore en pratique, et qui sont apparues au XIX^e siècle, font reculer d'horreur les hommes qui se proclament libéraux. L'avocat fut bien étonné d'entendre parler du *parti avancé* en Belgique comme d'un groupe d'hommes plus ou moins intelligents, aussi stationnaires que des bornes, et qui s'amuse à frapper de la pioche, avec une rage factice, une bonne foi extérieure, sur des lois en désuétude et des préjugés en poussière. En province, les libéraux sont des progressistes enragés, et ils ne paraissent tels que parce que les conservateurs leur servent de repoussoirs. Les catholiques marchant à reculs, et laissant ainsi entre les libéraux et eux une distance qui s'agrandit tous les jours, les *hommes de la gauche* ont l'air d'avancer. Du reste, la plupart des représentants des deux partis qui se disputent le gouvernement de la Belgique, sont des ambitieux mesquins qui mettent leur personnalité bien au-dessus du bien-être général. Libéraux et conservateurs sont passés à l'état de momies politiques, tout en gardant encore quelque peu de cette majesté qui enthousiasma la génération de 1830. Aussi les ex-ministres,

revenant au pouvoir, connaissent-ils tous les coins et les recoins des ministères ; ils y retrouvent leur robe de chambre et leurs pantoufles, — peut-être des fragments de discours qui, rapetassés avec adresse, peuvent faire dans certains moments leur petit effet à la Chambre. Il en est de même des représentants ; ils ont l'habitude de voter ; ils portent leur habit officiel d'une façon assez digne ; ils savent quelquefois répondre avec à-propos à une interpellation ; ils se chamaillent pour une niaiserie avec une vénérable ardeur. Les électeurs ne les renomment que parce qu'ils les ont nommés, et par gratitude ; ce qui fait que, par gratitude, on laisse le pays croupir dans son engourdissement moral. Pas un de nos représentants n'ose s'attaquer aux vices de l'ordre social. Ils s'encroûtent dans la tradition, comme font la plupart des artistes et des écrivains. Et les séances de la Chambre, comme la polémique des grands journaux, s'acharnant en affamés sur les questions secondaires, semblent faites à plaisir pour irriter les quelques hommes indépendants qui s'intéressent à leur Belgique, au moins autant qu'au reste du monde.

Tel est le fond des idées qu'on émettait chez Camille Féru. A mesure qu'on initiait l'avocat Richard à ces mystères, tout nouveaux pour lui, son esprit devenait plus lucide et il commençait à raisonner en homme. Son intelligence, égarée pendant dix ans, rentrait dans l'espace où règne serenement le bon sens. Il se sentit rapetissé comme homme politique, et, plus que jamais, se résolut à devenir artiste dramatique. — Je ne désire plus gouverner la Belgique, disait-il en riant à Féru. Je ne veux que l'amuser. Pendant que toi et nos amis, vous chercherez le moyen de rendre l'humanité heureuse, je lui ferai prendre patience; vous voulez guérir les plaies, tailler dans les membres du malade afin que la santé lui revienne; moi, j'essayerai d'empêcher le patient de crier pendant l'opération. Chacun son lot.

Une chose assez singulière, c'est que l'avocat n'était pas tourmenté par la vue des femmes. Son cœur battait avec le calme que l'âge seul ordinairement donne aux artères. Il songeait souvent à Zoé Ruppe et fut plusieurs fois sur le point de lui écrire. Une pensée le retint. — Je troublerais peut-être

son repos, se dit-il. Elle va se marier; sans doute elle a rencontré un homme simple et bon qui l'aime et la rendra heureuse. Tant mieux; cela adoucira quelque peu le regret que j'éprouvais de l'avoir abandonnée.

C'est un usage : les étudiants ont des maîtresses; cela est reçu : il faut que jeunesse se passe. Les petites passions des *studiosis* conduisent bien quelques jeunes filles où elles ne devraient pas aller, mais c'est un détail. L'usage, ici comme dans tant d'autres cas, fait la loi. Eh bien, Armand, par froideur, indifférence, peut-être aussi un peu par mépris, vécu chaste tout le temps de son séjour à Bruxelles. Pendant que les désœuvrés, et le timide Félicien Talmers lui-même, se délassaient dans la société de ces *dames*, Armand passait de longues heures entre Féru et ses amis, ou assistait à une représentation du Vaudeville. Aussitôt que les premières feuilles furent sorties de leurs bourgeons, l'avocat prit l'habitude d'aller tous les jours à la campagne, souvent seul avec ses livres, quelquefois accompagné par le paysagiste et sa femme. Ils vagabondaient au bois de la Cambre, déjeunaient et dinaient à Boitsfort ou à Groenendael, et revenaient

vers le soir riches de bien-être et de gaieté.

Tous les mois, il recevait une lettre de M. Sureaux et une d'Auguste Richard; dans chacune de ces lettres se trouvait un billet de cinquante francs. Cette pension suffisait amplement aux besoins de l'avocat; en juin, il avait des économies, et il se fit confectionner quelques costumes pour les rôles qu'il affectionnait le plus.

— Tu montes donc ta garde-robe, lui dit Félicien Talmers.

— Je ne puis pas me présenter à un directeur de théâtre sans être à même de débiter tout de suite si je suis agréé, répondit Armand.

— Et quand feras-tu les premières démarches?

— Bientôt, reprit l'avocat. Malheureusement, les troupes des deux théâtres où l'on joue le vaudeville sont probablement complètes à cette époque-ci; et je serai peut-être obligé de débiter en province.

— Nous irons te soutenir, Féru et moi.

— Du tout, Talmers, du tout. Je n'entends pas cela : je veux un vrai public, bien indifférent, pour mes débuts. C'est pourquoi je vous ai priés de ne pas parler de mon goût

pour le théâtre aux jeunes gens que nous connaissons. Je ne veux pas un succès de mauvais aloi : je tomberai tout à fait ou je ferai sensation.

— C'est de la bravoure, dit Talmers. Mais elle est peut-être mal placée.

Quinze jours après cette conversation, Armand, sans rien dire à personne, alla sonner à la porte d'un directeur de théâtre; il s'était décidé pour le Vaudeville, se disant : — Les acteurs y sont sans doute moins bien payés qu'au théâtre des Galeries, et on y sera d'autant moins difficile. Armand attaqua la Chance sans trop d'émotions; il s'attendait à un refus, — bon moyen pour demander quelque chose; il venait tout simplement se montrer, faire connaissance avec les difficultés à vaincre. Le directeur du Vaudeville, — où l'on jouait encore presque tous les soirs malgré la chaleur, — le reçut très-gracieusement. L'avocat exposa le motif de sa visite en balbutiant ses premières phrases.

— Remettez-vous, monsieur, dit le directeur; vous voudriez que je vous engageasse dans ma troupe pour l'emploi de comique? Quel âge avez-vous?

— J'ai vingt ans passés, monsieur.

— Je ne vous flatterai pas, vous les paraissez. Eh bien, il m'est impossible de vous prendre chez moi cette année; mon personnel est complet pour l'hiver prochain.

— Mais sans appointements, — comme doublure? demanda Armand.

— Impossible, de toute impossibilité. Croyez-vous donc qu'un acteur soit moins complet qu'un autre homme? Erreur, mon cher monsieur. Un artiste dramatique est jaloux comme plusieurs Othello. Si vous avez du talent, on vous craindra, on vous cherchera noise, on m'ennuiera jusqu'au moment où je vous aurai prié de sortir dehors. Si vous n'avez pas de talent, vous me serez un embarras de plus.

— Même sans appointements, monsieur?

— Mais oui. Vous êtes bon là avec votre *sans dot!* Vous ne pourrez jouer chez moi qu'en cas de maladie d'un acteur. Et, croyez-moi, les acteurs ne sont malades que lorsqu'ils le veulent bien, et seulement pour faire enrager et maigrir leur directeur.

— Je serai peut-être plus heureux chez votre concurrent des Galeries, dit Armand en se levant.

— Je ne le crois pas, monsieur. Rasseyez-

vous, et causons. Je suis un invalide de la scène et je connais beaucoup de choses que mon devoir est de vous apprendre. Le métier d'acteur est un métier de chien quand on n'a pas un talent hors ligne. On va d'une ville de province à l'autre, vivant de maigre chair, misérable, en proie au spleen. La passion soutient pendant quelques années, tant que durent les illusions ; mais lorsqu'on s'aperçoit qu'on s'est fourré dans un traquenard, le découragement vous prend avec une force incroyable, et l'on se traîne comme un martyr dans tous les lieux où vous conduit la mauvaise fortune. J'ai commencé ma carrière à votre âge, en France. J'ai roulé ma bosse depuis Lille jusque Marseille ; j'ai été tour à tour premier et dernier comique ; j'ai joué les inutilités au besoin ; j'ai battu de la grosse caisse pour un charlatan. A vingt ans, j'avais une foi dans moi-même qui m'a soutenu longtemps ; je riais de tout ; libre, ardent, jeune, je savais trouver à toute circonstance un bon côté, à tout dîner un parfum, à toute femme une beauté. Mais cela ne pouvait durer ; je me fatiguai de n'être rien : l'ambition vint ; je me croyais du talent. Peut-être en avais-je eu ; en dix ans, on

perd tant de bonnes choses ! J'allai à Paris, mon cher monsieur, — à Paris, entendez-vous. Là, quand on réussit, c'est bien ! Mais on ne réussit pas. Je débutai au Palais-Royal ; on me siffla à outrance. Peut-être bien y eut-il une cabale montée contre moi ; je n'oserais cependant l'affirmer. Du Palais-Royal, je me rendis dans un autre petit théâtre ; on m'y connaissait déjà par mon insuccès ; je ne débutai même pas, et je repartis pour la province, où je repris ma vie misérable d'autrefois, mais assombrie par le souvenir de l'échec que j'avais reçu.

— Votre histoire est peu encourageante, en effet, répondit Armand.

— Bah ! Je ne fais qu'indiquer les principaux chants de mon odyssée, reprit en souriant le directeur ; ce sont les détails qui vous navreraient, qui vous dégoûteraient à tout jamais de la vie d'acteur. En France, j'ai été directeur de plusieurs théâtres de province, et, malgré mes efforts, je n'ai réussi nulle part. Paris seul a un vrai public. Je suis arrivé à Bruxelles avec l'espoir de m'y faire une position ; mais je vois bien que Bruxelles est elle-même une ville de province ; le Vaudeville, quoique dirigé avec une certaine

intelligence, j'ose le dire, ne marche pas. Je donne à mes acteurs tout juste ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim, et encore ne fais-je aucun bénéfice. Comment, vous voulez être artiste dramatique! dit le directeur en finissant. Réfléchissez pendant quelques années avant de vous résoudre à *monter sur les planches*.

— Merci, monsieur, répondit l'avocat en se levant. Pardonnez-moi de vous avoir dérangé; je vais voir votre confrère. — Il veut me dégoûter, ajouta Armand quand il fut sorti; mais ça ne prendra pas. Parbleu! parce qu'il a été mauvais acteur, est-ce une raison pour que *j'abandonne le théâtre*? Allons donc? Il est bon, ce directeur! Ses acteurs sont pauvres; je le crois bien, des acteurs de rebut. — Et il alla sonner chez le directeur du théâtre Saint-Hubert.

Ce directeur, nommé Pernet, plus adroit que son collègue du Vaudeville, avait trouvé moyen d'attirer le public bruxellois à son théâtre. Les comiques des théâtres de Paris venaient chez lui en représentation; il tenait le public en haleine avec de gros drames impossibles ou des féeries. Il avait sans doute fait une étude particulière des ama-

teurs de spectacle et savait flatter les goûts vulgaires, qui sont les plus nombreux. D'ailleurs, son théâtre était assez joli, et chacun voulait s'y pavaner plusieurs fois par mois. Ce directeur n'était guère artiste ; il jouait quelquefois lui-même, et son jeu monotone et commun jetait du froid sur la scène dans les meilleures comédies. Quand Armand se présenta chez lui, M. Pernet se trouvait avec plusieurs de ses acteurs. On causait ; les esclaves écoutaient très-attentivement leur pacha. Néanmoins, on permit à l'avocat d'entrer, et on le pria avec une courtoisie équivoque de dire ce qui l'amenait. Le directeur était affable à la façon des ours, et, quoique Français, il eût pu lutter en fait de brutalité avec le plus endurci des soldats.

— Je désirerais, monsieur, dit Armand, faire partie de la troupe dramatique des Galeries.

— Ah ! ah ! dit le directeur. Et quel emploi voudriez-vous ?

— L'emploi de comique, monsieur.

— De premier comique, sans doute, reprit le directeur en riant.

— Je n'ai pas de ces prétentions-là. D'ailleurs, débiter au théâtre comme premier

comique, à mon âge, serait une erreur grossière.

— Grossière, en effet, monsieur. Êtes-vous Français ?

— Non, monsieur ; je suis Belge, né à Charleroi.

— Cela s'entend bien, continua le directeur ; vous avez un accent impossible ; il faudrait avant tout apprendre à parler. Ce n'est pas le toupet qui vous manque ; sans doute vous croyez que l'audace fait le talent. Je vous conseille fort d'aller à l'école, mais en France.

— Ainsi, monsieur, dit Armand en se levant, pendant que les esclaves du pacha riaient sans se gêner, il est inutile d'insister ?

— Parfaitement inutile, jeune homme. Je n'ai pas de confiance dans votre talent ; — pas même dans celui que vous aurez.

— Eh bien donc, adieu, reprit l'avocat. Non pas adieu, ajouta-t-il en se retournant au moment où une idée lui passa par la tête, — non pas adieu, mais au revoir !

Et il sortit, agacé par les rires dont le directeur et sa troupe le gratifièrent sans pudeur. — Je me vengerai, se dit-il. Il courut jusque chez lui, monta à sa chambre

et revêtit un costume complet qu'il avait acheté la veille chez un fripier : habit brun foncé à longues basques étroites, pantalons trop courts et très-larges, souliers à boucles, bas chinés, gilet blanc à raies roses orné de boutons de métal, cravate ample dans laquelle le menton de l'avocat disparaissait tout entier. Il posa sur sa tête une casquette dont la visière ressemblait à un abat-jour, après avoir saupoudré de sandaque le peu de cheveux qui la dépassait. Il se peignit des rides aussi délicatement qu'il le put, descendit l'escalier en s'appuyant sur un bâton noueux et marcha vers la Vieille-Halle-aux-Blés, regardé par les passants avec stupéfaction. Il monta dans une *vigilante* en donnant l'adresse du directeur du théâtre Saint-Hubert, chez qui il arriva au moment où les acteurs quittaient leur pacha. Armand s'adressa à l'un d'eux en demandant si M. Pernet était chez lui. On lui répondit affirmativement. Il monta ; les artistes le suivirent, sous prétexte de l'introduire chez le directeur : ce vieillard les intriguait. Au moment où Armand rentra dans le salon qu'il avait quitté une demi-heure auparavant, M. Pernet causait avec un

acteur de Paris, en représentation à son théâtre. Le costume de l'avocat étonna l'artiste parisien, qui se mit à examiner le faux vieillard avec beaucoup d'attention. Le salon du directeur était assez sombre, remarque qu'avait faite Armand, et sur laquelle il reposait le succès de la scène qu'il venait jouer. Il entra donc appuyé sur son long bâton et en poussant un « ouf ! » très-sonore. Puis, il s'assit sans attendre qu'on l'y invitât.

— Voilà un bon type, dit l'acteur parisien à demi voix à M. Pernet. Je ne croyais pas qu'il y eut encore de ces vieillards-là en Belgique.

— Que diable me veut cet original campagnard ? répondit le directeur en s'inclinant devant le salut révérencieux d'Armand.

— Vous habitez haut, dit le vieillard en tirant de sa poche un grand mouchoir à carreaux rouges et noirs. C'est une drôle d'idée de bâtir des maisons en hauteur, savez-vous. A la campagne, tout est de plain-pied : la cuisine ici, la chambre à coucher là. C'est plus commode, savez-vous.

— Monsieur est Belge, dit l'acteur de Paris.

— Tout ce qu'il y a de plus belche, monsieur. Je me nomme Ducarme; mon père était Liégeois; ma mère naquit à Hasselt en 1760. Je n'ai jamais quitté le pays, savez-vous. Je tiens à vivre dans ma patrie, malgré les chemins de fer.

— Vous êtes jeune pour votre âge, dit M. Pernet.

— J'ai soixante-huit ans, monsieur, et je n'ai jamais été malade. J'habite Braine-le-Comte, où je suis né. C'est la première fois que je viens à Bruxelles : j'ai voulu voir les galeries Saint-Hubert avant de mourir. On m'a dit hier que le théâtre est si beau (il se moucha bruyamment) et j'y viendrai ce soir, savez-vous.

— Merci pour mon théâtre, monsieur.

— Oui, je viens vous demander quelle est la meilleure place. J'aime mes aises. Je suis vieux (il cracha sur le tapis) et on me doit des égards, savez-vous. Voyons, qu'est-ce que vous allez me donner?

— Rien du tout, dit M. Pernet de mauvaise humeur. Je vous louerai une première, si vous voulez.

— Une première quoi, monsieur?

— Une première loge, — et j'y ferai mettre

un baquet rempli de sable pour que vous puissiez y cracher à votre aise.

— Vous êtes bien bon, monsieur. A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Au directeur du théâtre, parbleu !

— Ah ! je vous salue, monsieur le directeur. Et combien ça va-t-il me coûter, cette loge ? Je veux bien payer, savez-vous ; mais raisonnablement.

— Prenez-vous la loge pour vous seul ?

— J'y serais plus à l'aise, n'est-il pas vrai ?

— Sans doute, monsieur Ducarme-La Pailisse, sans doute. Ça vous coûtera donc douze francs.

— Douze francs ! dit Armand en se levant vivement et en tapant avec sa canne sur le parquet. C'est une infamie ! Vous voulez me tirer une carotte, m'exploiter. Je ne suis pas si bête que ça, allez. Pour qui me prenez-vous ? (Second crachat.) Douze francs ! Je donne deux francs, et pas plus. C'est à prendre ou à laisser.

— Allez au diable ! cria M. Pernet avec un geste violent. Vous m'ennuyez, monsieur Ducarme.

— Bien obligé, monsieur le directeur. On

est poli à Bruxelles. On m'a pourtant dit que vous êtes Français, savez-vous. (Il se moucha pendant deux minutes.) Vous maltraitez un vieillard. (Il s'attendrit.) J'ai vu la révolution, monsieur, les sans-culottes, monsieur, les cosaques, monsieur, — et vous ne me ferez pas peur, savez-vous.

— Il est charmant ! dit tout haut l'acteur de Paris. J'ai envie de l'embrasser.

— Vous êtes bien bon, monsieur, reprit Armand. Je m'en vais fort peiné. J'espérais qu'on eût fait quelque chose pour un homme de mon âge ; mais respect est mort ! (Troisième crachat.)

— Le respect des tapis, oui, c'est vrai, dit M. Pernet avec colère. Allez cracher ailleurs, vieillard ; et si vous voulez assister à la représentation de ce soir, prenez votre billet au bureau.

— Volontiers, monsieur Pernet, répondit Armand en se découvrant et se redressant ; j'irai voir si quelqu'un de vos acteurs comprend aussi bien son rôle que je connais les miens, — savez-vous.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda le directeur stupéfait.

— Que j'ai pris ma revanche, dit Armand.

Tout à l'heure, vous m'avez reçu avec une affabilité charmante; j'ai voulu vous rendre la pareille. Je suis le comique que vous avez refusé d'écouter il y a une heure.

Armand salua et sortit au milieu de l'étonnement le plus silencieux. Dans l'escalier, il se mit à rire bruyamment, pendant que l'acteur de Paris disait à M. Pernet: — Mon cher directeur, il y a un fort comique dans ce gaillard-là. L'avocat remonta en voiture et se fit reconduire chez lui. Il continua de rire jusqu'au moment où il arriva à la porte de son logis. Il paya le cocher et sonna. Madame Van de Meereboom vint ouvrir.

— M. Camille Féru est-il chez lui? demanda le vieillard de comédie.

— Oui, monsieur; veuillez monter, répondit l'hôtesse: c'est au second.

— Si haut, madame! Permettez-moi de m'asseoir un moment et de me reposer avant d'entreprendre un pareil voyage. — Il entra chez la jolie veuve et s'y assit sans cérémonie. — Marcher, cela va encore, dit-il; mais je monte difficilement: l'haleine n'en veut plus.

— Donnez-moi le bras, répondit madame Van de Meereboom, cela vous aidera toujours un peu.

— Volontiers, ma chère jolie petite dame de cœur. Allons.

Ils se mirent en marche. Armand s'arrêtait à chaque instant — pour souffler un peu, disait-il. Il serrait le bras de la veuve avec assez de force.

— Pardonnez-moi, ajouta-t-il, je deviens lourd. Ah! que j'aurais besoin d'une jolie gouvernante comme vous, madame! Mais les vieux ne trouvent plus des aides comme ils en voudraient. Il faut de l'amour à la jeunesse, et nous n'avons que des rhumatismes à lui offrir. (Il toussa et cracha.) Ah! les vieillards sont bien désagréables, allez!

— Mais non, dit gracieusement, madame Van de Meereboom. Nous deviendrons vieux aussi, monsieur.

— Vous, jamais! répondit Armand en s'arrêtant.

Ils étaient arrivés sur le palier du second étage. La veuve sonna; madame Féru vint ouvrir. — C'est pour monsieur Féru, dit l'hôtesse. — Entrez, monsieur, dit la femme de l'artiste en introduisant le faux vieillard dans l'atelier qu'il connaissait si bien. Féru peignait. Il se leva en voyant entrer un étranger, et lui montra de la main un sofa

placé sous l'unique croisée. Armand s'y assit en geignant et se mit à examiner sans mot dire le paysage auquel l'artiste travaillait.

— Il a une bonne *touche!* se dit Féru en attendant que le vieillard prononçât sa première parole.

Armand sortit de la poche de son gilet un étui à lunettes et se posa celles-ci sur le nez avec une superbe gravité; puis il dit, en continuant de regarder le tableau placé sur le chevalet, vis-à-vis de lui :

— Ma vue baisse insensiblement; il y a deux ans que je me sers de lunettes. Mon père, qui a vécu jusqu'à quatre-vingts ans, lisait encore comme un jeune homme de quinze ans la veille même de sa mort.

— En vérité! dit Féru.

— Oui, monsieur. C'est un joli tableau que vous faites là! Ça représente-t-il un paysage?

— Je crois que oui, monsieur, répondit l'artiste aussi sérieusement qu'il le put. J'ai essayé de peindre des arbres, de la terre, de l'herbe et un ciel. Il y a même un chaume, à droite, près d'un petit ruisseau. Mais vous savez, on ne réussit pas toujours : on croit

peindre un arbre, et il se trouve qu'on a fait une église.

— Parbleu ! reprit Armand avec un hochement de tête. J'ai vu beaucoup de paysages qui ressemblaient à des tapis verts ou à des feuilles de choux. Mais le vôtre est joli tout plein. Quand ça sera verni, ça vaudra gros. Y mettez-vous un cadre doré ? J'en donnerais bien quarante francs.

— Sans cadre, monsieur ?

— Non pas, non pas ! sans cadre !! Un tableau sans cadre, c'est comme une belle femme chauve ; il n'y a rien de si affreux.

Madame Féru, qui était restée dans l'atelier, ne put s'empêcher de rire en se détournant. Armand ne tint pas plus longtemps son sérieux ; il se leva, riant à en devenir pourpre, avec des contorsions qui eussent été effrayantes pour Féru s'il était resté longtemps sans reconnaître son ami.

— C'est Richard ! cria-t-il tout à coup. Ah ! gredin !

Et il fit chorus. Cette fusée de rires, ce trio éclatant vibra dans l'atelier pendant cinq minutes. Féru, madame Féru et Armand, assis chacun sur un siège, à trois places différentes de l'atelier, eussent pu

facilement passer pour des fous aux yeux de spectateurs indifférents. Ils firent tant de bruit, que madame Van de Meereboom monta jusqu'au second étage et entra dans l'atelier de Féru, toute effrayée. Armand reprit son rôle et mystifia de nouveau la fraîche hôtesse. Ce fut encore le rire de madame Féru qui empêcha que la scène ne continuât. L'hôtesse descendue, l'artiste dit :

— Ah ! pour cette fois, je te donne raison : tu es né acteur. Je le soutiendrai envers et contre tous : tu as du génie. Si tu ne t'étais pas mis à rire, je chercherais maintenant encore à te reconnaître.

— Cette journée comptera dans mes souvenirs, dit Armand. Et il raconta ses visites aux deux directeurs, et la scène jouée dans le salon de M. Pernet. — Je ne tiens plus à débiter cette année, ajouta-t-il. J'étudierai encore. Je veux maintenant reprendre tout le répertoire classique : je deviens ambitieux. Qui sait si je n'interpréterai pas Molière tout autrement qu'on ne l'a fait jusqu'aujourd'hui. Que dirait Talmers si je lui montrais l'auteur de Tartufe lui-même jouant le *Malade imaginaire*.

— Je t'en crois capable, l'avocat. Vrai,

je suis fier d'être ton compatriote et ton ami.

— Merci, Féru. En attendant et afin de plaire à M. Sureaux, je retournerai à l'université. J'ai trop de temps à perdre pour ne pas l'employer le mieux possible. Je n'en serai que meilleur acteur avec un diplôme d'avocat dans ma poche.

VII

Le jour suivant, Armand, après son déjeuner, descendit chez Féru. L'artiste était assis devant son chevalet. Sa femme, à côté de lui, travaillait à quelque ouvrage d'aiguille. Ce joli ménage eût fait envie au célibataire le plus endurci. Certes, le sentiment qui unissait l'artiste et sa femme ne ressemblait pas aux passions idéales inventées par Florian, et dont les traces se retrouvent encore dans maints romans poétiques de notre époque. Camille ne roucoulait pas, et il n'avait

jamais fait de romances ou d'élégies. Dans son langage simple ne venaient pas se mêler les adjectifs sonores et les épithètes langoureuses. Peut-être même se faisait-il remarquer par sa manière un peu brutale de s'exprimer, adoucissant rarement ses expressions, qu'il s'adressât à un ami ou à une femme. Mais on voyait pour ainsi dire dans la clarté trop limpide de son expansion la loyauté de l'homme de bien, comme on sentait le cœur honnête et chaud sous la brusquerie de ses allures. Il y avait entre sa femme et lui une assez grande distance intellectuelle; mais ce que madame Féru perdait en comparaison de ce côté, elle le regagnait parfaitement lorsqu'on connaissait son dévouement sans bornes et la profondeur de son affection. A force de voir peindre Féru, elle avait acquis une opinion artistique qui n'était point à dédaigner, et le paysagiste s'en rapportait souvent à elle, dans ces moments critiques où les peintres les plus sûrs de leur talent hésitent devant un changement à faire, et sont découragés en achevant un tableau, qui, pour eux, est tout aussi bien une *croûte* qu'un chef-d'œuvre. Féru et sa femme, enfin, étaient artistes

tous deux, — l'un négativement, l'autre positivement; et c'est peut-être là le secret de leur parfaite union, qui ressemblait beaucoup plus à l'amitié qu'à l'amour.

— On croirait que tu vas sortir, l'avocat, dit Féru. Tu prends donc de nouvelles habitudes?

— Je vais à l'université, répondit Armand.

— C'est donc vrai, monsieur Richard, que vous continuez vos études? dit madame Féru.

— Mais oui, madame, c'est très-vrai, et tout simplement pour utiliser mon temps. Est-ce que l'artiste ne m'approuve pas?

— *Si fait, da!* répondit Féru. Pourvu que tu n'aies pas l'idée d'abandonner le théâtre, tu peux user de ta jeunesse comme tu le veux. Je n'ai pas dormi de toute la nuit : je n'ai fait que penser à la scène d'hier. Tu étais vraiment superbe; et M. Sureaux ne doit plus maintenant essayer de te débaucher, car je te prêterais main-forte.

— Féru, dit madame Féru, n'oublie pas ce que je t'ai dit.

— Ah! c'est juste. Tu ne sais pas, l'avocat, ma femme veut décidément aller voir Charleroi, et elle désire beaucoup s'y mon-

trer en compagnie de M. Philibert Sureaux.

— Ce sera difficile, Camille.

— Pour nous, oui; mais les femmes ont plus d'esprit que nous, mon cher acteur. Elle veut absolument, cette diablesse de madame Féru, profiter du moment où tu rentres à l'université pour se mettre dans les bonnes grâces du grand philosophe.

— Comment donc ça?

— Ah! voilà! Dis-le toi-même, Henriette.

— Eh bien, dit-elle, Féru écrira à M. Sureaux que l'avocat Richard reprend ses études; ce sera assez pour que M. Sureaux nous fasse belle mine quand nous arriverons.

— C'est très-bien trouvé, répondit Armand. Non-seulement M. Sureaux, mais toute la famille Richard vous recevra comme des sauveurs. Et quand partez-vous?

— Le mois prochain, c'est la foire de Charleroi, dit madame Féru.

— Voilà! dit maître Féru en se dandinant sur sa chaise et en regardant son tableau les yeux à demi fermés.

— Nous irons tous ensemble au pays! reprit Armand.

— C'est charmant! cria Henriette en se jetant au cou de son mari. Je n'ai jamais été si heureuse!

— Madame Féru! madame Féru! dit l'artiste, du calme, ne m'étouffez pas, ne me décoiffez pas, sacrebleu! Retournez vite ment à votre couture.

On frappa à la porte de l'atelier; Armand ouvrit; c'était madame Van de Meereboom.

— Il y a là un monsieur qui demande le vieillard d'hier, monsieur Richard, dit l'hôtesse.

— Tiens! tiens! dit Féru. Est-ce un monsieur, ou seulement un homme?

— Un monsieur, reprit l'agréable créature.

— Qu'il attende alors, dit très-sérieusement l'artiste en se levant.

L'hôtesse sortit, et Camille Féru déposa sa palette et ses pinceaux en disant à l'avocat :

— Pendant que tu reçois ton étranger, j'écris à Charleroi. On ne sait jamais trop tôt une bonne nouvelle.

Armand sortit. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il trouva M. Pernet, directeur du théâtre des Galeries, debout sur le palier du second étage! M. Pernet s'inclina gracieuse-

ment. Armand, toujours étonné, lui rendit son salut, puis il se fit un moment de silence.

— C'est bien à moi que vous désirez parler, monsieur? dit enfin l'avocat.

— A vous, oui, monsieur, répondit le directeur.

— Faites-moi donc le plaisir de monter encore un étage.

— Très-volontiers, monsieur.

Lorsqu'ils furent dans la chambre de l'avocat, il pria son visiteur de s'asseoir, s'assit lui-même, et attendit que M. Pernet veuille bien déchirer le voile du mystère, comme eût dit le grand philosophe.

— Lorsque vous êtes sorti de chez moi, hier, dit le pacha des Galeries, la scène que vous aviez jouée ne me laissa pas le sang-froid nécessaire pour vous retenir. A vous dire vrai, j'étais aussi mécontent que charmé, et si l'artiste parisien en représentation à mon théâtre n'y avait pas songé à ma place, je n'eusse pu vous faire suivre par mon domestique, afin de connaître votre demeure. Votre sortie pouvait avec raison me laisser supposer que vous ne reviendriez plus; j'ai donc dû, bien malgré moi, agir avec indéli-

catresse; j'espère que vous me le pardonnerez.

— Que d'affabilité ! se dit Armand en s'inclinant et en répondant : — Ces excuses étaient inutiles, monsieur Pernet. J'avais quelque peu mérité votre mauvaise humeur; on ne souille pas ainsi impunément les tapis, savez-vous.

— Ah ! ma foi ! vous m'avez berné de la belle façon, monsieur, avec vos *savez-vous*. Tout le monde y eût été pris comme moi, monsieur... monsieur?...

— Richard. Tous les Français, oui, reprit Armand; mon langage n'était belge que pour ceux qui ne connaissent pas notre pays, et qui ne l'ont étudié que dans les livres de vos touristes.

— C'est possible ! c'est possible ! Quoi qu'il en soit, vous avez montré hier un véritable talent de comique, et je viens vous faire une proposition.

— A moi ! dit l'avocat plus étonné que jamais, et dont le cœur commença à battre vivement.

— A vous, monsieur. La voici sans circonlocution : l'artiste parisien que vous avez vu hier désire jouer, dans quelques jours, un

vaudeville que vous devez connaître, *Les deux font la paire*.

— Je le connais parfaitement, monsieur Pernet.

— C'est charmant ! Eh bien, si vous voulez jouer le rôle du capitaine Tobie, vous débutez au théâtre des Galeries avant huit jours. C'est un caprice de mon grand artiste.

Armand demeura muet, regardant le directeur fixement, et croyant peut-être à une mystification. Cette proposition brutale, faite sans préparation, au moment où il venait d'ajourner ses premiers débuts sur une scène encore inconnue, le trouvait incrédule, froid, défiant. — N'est-ce pas la revanche de la scène d'hier ? se dit-il. M. Pernet attendait une réponse ; comme elle ne venait pas, il se figura que l'avocat songeait à exploiter le désir de l'artiste parisien et à faire des conditions inacceptables.

— Vous comprenez, reprit le directeur, que je ne puis pas vous promettre de vous engager. Il faudra vous voir à l'œuvre. Je vous crois du talent ; la scène d'hier nous a tous étonnés, je l'avoue. Mais le public peut paralyser vos moyens : vous êtes jeune, et la première émotion est quelquefois insurmon-

table. Vous ne savez peut-être pas que les vieux acteurs, ceux qui ont usé le plus de planches sous leurs semelles, sont parfois émus au point de ne pouvoir prononcer la première syllabe de leur rôle. Les vieux marins n'ont-ils pas quelquefois le mal de mer? Il faut donc faire essai de vos forces; après la représentation, nous causerons. Cela vous va-t-il?

— Parlez-vous sérieusement? demanda naïvement Armand tout bouleversé.

— Très-sérieusement, monsieur Richard; si vous voulez m'accompagner, nous irons trouver mon artiste à son hôtel, et il vous confirmera ce que je viens de vous dire.

Armand, ébloui, à moitié ivre, se leva, mit son chapeau et sortit, suivi de M. Pernet. Ils se rendirent à l'hôtel du *Grand-Miroir*, où l'artiste parisien était logé. L'avocat fut reçu comme un confrère; on lui parla pendant une heure de son début, qui devait avoir lieu prochainement, et il dut bien prendre la proposition de M. Pernet au sérieux.

— Je m'attendais si peu à cela, dit enfin Armand à l'acteur de Paris, que je suis comme hébété, déjà paralysé, et que je n'oserai jamais jouer un personnage comique

à côté d'un acteur de votre talent. Je ne ferai que des sottises. Et pourtant, je connais bien mon rôle; c'est un de ceux que j'ai le mieux étudiés.

— Nous le reverrons ensemble demain, répondit l'artiste; puis, nous répèterons deux ou trois fois au théâtre. Cela ira tout seul. Si monsieur Pernet vous a dit que vous seriez intimidé, c'est un sot; il devait se taire là-dessus. C'est parce qu'on fait peur aux enfants qu'ils s'effraient. Sans le mot peur et certaines bêtes histoires que l'on raconte, il n'y aurait pas tant de poltrons.

— Nous verrons ça! dit M. Pernet entre ses dents.

Armand retourna chez lui sans se bien rendre compte de ce qui se passait dans sa tête. Il lui semblait être en proie au cauchemar, ou dans un état d'ivresse qui le troublait et rendait vagues les maisons et les passants qu'il coudoyait. Le ciel dansait sur son front, pesait sur ses paupières. Il prit une rue pour l'autre et se trouva à la plaine Sainte-Gudule quand il croyait traverser la Vieille-Halle-aux-Blés.— Vraiment! je suis trop jeune, se dit-il. Il conta tout à Féru, en déraisonnant un peu. L'artiste

battit des mains et montra une joie folle. Il monta chez Talmers et descendit ramenant, ou plutôt portant l'étudiant, à qui il raconta d'une façon baroque l'événement qui s'accomplissait. — Nous irons t'aider par nos regards, te donner de la fermeté, dit le paysagiste. Courage, sacrebleu! — Ils dînèrent tous ensemble. Au dessert, on fit répéter son rôle à Armand; il joua avec une réalité charmante le personnage du distrait. — Succès colossal! cria Camille Féru en l'embrassant. Dors sur les deux oreilles.

Le lendemain, à l'heure convenue, l'avocat se rendit chez l'artiste parisien. Sans être aussi ferme que devant ses deux amis, il eut cependant un sang-froid de bon augure. Armand n'avait pas songé à son costume; on jouait *Les deux font la paire* dans quatre jours. Heureusement, l'artiste parisien parla costumes; il donna des conseils au débutant, qui courut prendre chez lui de vieux habits et alla chez un tailleur faire exécuter les instructions du maître. L'avocat vivait fiévreusement et comme dans un rêve. Tout s'accomplissait si rapidement qu'il avait à peine le temps de réfléchir. Il répéta au théâtre devant les acteurs et manqua de

voix pendant cinq minutes ; mais il se remit bientôt et étonna ses futurs collègues. — Je vous dis qu'il ira, criait l'artiste parisien. M. Pernet hochait la tête et Armand commençait à avoir véritablement peur.

Le quatrième jour, en revenant de la répétition, qui avait bien marché, Armand trouva chez lui son père et M. Sureaux. Les deux vieillards se jetèrent à son cou en pleurant.

— Il n'a pas voulu ma mort, dit le grand philosophe.

— Il sera avocat ! ajouta le tapissier. Je l'avais toujours dit.

Après les premiers épanchements, M. Philibert reprit toute sa dignité. Il fouilla dans une des poches de sa vaste et magistrale redingote, et en tira la lettre de Camille Féru ; elle se trouvait emprisonnée dans les pages d'un volume sévèrement relié de veau, doré sur tranche, et qui portait au dos ce titre splendide : *Commentaires de César*.

— Allons chez M. Féru, dit M. Philibert. J'ai à acquitter une dette de reconnaissance.

— Allons dit Armand qui, ne s'attendant guère à cette visite, se trouva plus que jamais désorienté.

L'artiste était chez lui. Le grand philo-

sophe lui fit un assez long discours mêlé de sentiment et d'emphase, dans lequel le bon vieillard se montra plus aimable que ridicule. Pendant que M. Sureaux parlait, M. Richard examinait madame Féru, qui se tenait debout derrière son mari ; l'air simple d'Henriette étonna le tapissier, qui s'attendait à voir une *dévergondée*. Il fut convenu que l'on dînerait tous ensemble au *Lion belge*, et qu'après cela on irait au théâtre des Galeries Saint-Hubert. — Armand, ajouta Féru, ne pourra nous accompagner ; il a un rendez-vous d'affaires très-sérieux ; mais il nous retrouvera au café après le spectacle. — M. Sureaux se dit fatigué et manifesta l'intention de rester à l'hôtel pour s'y reposer. — C'est que M. l'avocat Talmers sera ce soir au théâtre, continua Féru ; vous pourriez causer avec lui. Le vieillard accepta, et l'on se sépara en se donnant rendez-vous aux Galeries.

— Pourquoi les amener au théâtre ? dit Armand quand il fut seul avec l'artiste et sa femme. S'ils me reconnaissent, ils sont capables de faire une scène ridicule, ces bons vieux.

— Sois tranquille, répondit Féru ; ils ne te

reconnaîtront pas. D'ailleurs, si tu as du succès, et tu en auras, ils applaudiront plus que personne; tu ne connais pas le cœur humain, l'avocat : c'est tout vanité ! M. Sureaux ne résistera pas plus qu'un autre à ton triomphe. Peut-être m'en voudra-t-il un peu, mais ça passera vite.

— Eh bien, marchons en avant ! dit Armand. Je ne demande qu'une chose, c'est de n'être pas suffoqué par l'émotion. Quand je pense que je devrai jouer devant tant de monde et à la lumière de cette satanée rampe, j'ai des éblouissements. C'est le premier coup de canon pour le conscrit.

En quittant Armand, Féru se rendit chez M. Talmers et l'invita à assister aux débuts de leur ami. Le vieil avocat, très-étonné, promit de venir au théâtre. Ainsi Féru et sa femme, Félicien Talmers et son oncle, M. Sureaux et M. Richard se rencontrèrent au passage Saint-Hubert à sept heures. L'avocat Talmers alla au grand philosophe et lui serra chaudement les deux mains.

— Je croyais ne plus te revoir, lui dit-il. Tu ne vieillis guère; tu vivras cent ans.

— Peut-être, répondit le grand philosophe avec gravité. Si le bonheur allonge l'exis-

tence, il est certain que je ne mourrai pas à l'heure qui était marquée il y a quelques jours sur le grand-livre du bon Dieu.

— Comme on change, même à ton âge! reprit M. Talmers. Ce qui te mettait au désespoir il y a trois ou quatre mois, te rend heureux aujourd'hui. Je ne te savais pas si girouette, Philibert Sureaux. Dans ta jeunesse, tu m'avais habitué à une constance de Spartiate.

— Que veux-tu dire? demanda M. Sureaux.

— Ne viens-tu donc pas assister?...

Heureusement Félicien Talmers interrompit irrespectueusement son oncle en lui prenant le bras et le menant à l'écart. — Chut! Bonhomme ne sait rien, dit l'étudiant. Suivez-nous, il est temps d'entrer, ajouta-t-il à voix haute.

M. Sureaux était si enchanté, tant au-dessus des enfantillages terrestres, des petites joies mortelles, qu'il oublia de rester digne et s'amusa comme un homme ordinaire, riant d'un petit rire doux et saccadé, et faisant remarquer à son ami M. Talmers qu'on est peut-être bien sévère, en bonne morale, envers ces pauvres acteurs, qui se donnent

tant de peine pour récréer le public. Quant à M. Richard, il ne riait pas, il criait, il se trémoussait d'une façon si grotesque que sa vue refroidit considérablement Camille Féru. — Est-il assez paysan, ce tapissier ! disait l'artiste à Félicien Talmers. Il me dégoûterait du théâtre.

— Mais, répondit l'étudiant, sa gaieté a quelque rapport avec la tienne, quand tu es mieux disposé à rire qu'aujourd'hui.

— Va-t-en au diable ! cria Féru ; tu plaisanteras en enterrant ton oncle.

Cette humeur de l'artiste venait de ses angoisses. Il n'avait pas douté d'Armand jusqu'au moment d'entrer au théâtre. Mais à mesure que l'instant critique approchait, le cœur du paysagiste se rapetissait, se débattait comme un oiseau pris au lacet ; il avait chaud et froid. — Je suis malade, disait-il à sa femme. — Tu as trop diné, répondait Henriette en riant ; sors un moment. Camille lui jeta un regard qui la fit pâlir et se taire. Puis, il se leva et sortit. Quand il revint, son visage s'était quelque peu rasséréné. — C'est fini, dit-il en serrant la main de madame Féru. Il sourit et elle se mit à sourire.

Enfin, la pièce terrible, *Les deux font la*

paire, commença. Lorsque Armand parut sur la scène, il était si admirablement costumé, qu'il y eut dans le public un murmure d'approbation. Féru se leva comme un ressort et fut sur le point de crier bravo ! Mais il resta la bouche ouverte sur sa première syllabe. L'avocat avait voulu parler ; on le vit pâlir sous ses rides peintes, chanceler, chercher autour de lui dans le vide un appui pour ses mains, et définitivement tomber entre les bras d'un acteur qui accourut de la coulisse pour remplir ce charitable devoir. Naturellement, le spectacle fut interrompu. Camille Féru, aussi impressionné que l'avocat, était retombé sur sa banquette comme une masse de plomb. M. Richard, ahuri, demandait ce que cela voulait dire, et le bon M. Sureaux plaignait le malheureux acteur « dont les forces avaient trahi la volonté. » Le rideau était à peine baissé qu'on le releva, et le régisseur vint annoncer que, « l'acteur remplissant le « rôle du capitaine Tobie étant indisposé, on « devait forcément intervertir l'ordre du « spectacle, etc. » Le public cria c'est bien ! bravo ! on causa bruyamment de l'incident pendant l'entr'acte, puis ce fut tout.

Félicien Talmers avait quitté la salle et se promenait à la porte du théâtre qui donne dans le passage, attendant Armand. Le pauvre avocat parut bientôt, escorté par M. Pernet et l'artiste parisien.

— C'est un malheur, disait ce dernier, mais il n'est pas irréparable. Attendez six mois et recommencez un second début, monsieur Richard. Je vous dis que vous réussirez.

— Mais je lui conseille, ajouta le directeur, de continuer en même temps ses études des codes et de tout ce qui doit meubler la cervelle d'un avocat. Un mauvais avocat, et tout le monde peut le devenir, finit toujours par gagner son pain ; tandis qu'un mauvais acteur est la pire espèce d'homme. Au plaisir de vous revoir, monsieur Richard ; je vous renverrai vos habits.

— Ah ! l'avocat, tu as été présomptueux, dit Talmers, quand ils furent seuls. Allons nous consoler avec une bouteille de lambic.

Ils entrèrent au cabaret. Armand était désespéré ; s'il avait été seul, il eût pleuré ; il devait faire de grands efforts pour rester ferme et paraître calme. Félicien essaya de lui montrer ce premier échec comme une chose peu importante. Mais le moment

n'était pas bon pour agir avec la raison et la logique sur ce pauvre esprit abattu, sur ce cœur brisé. — C'est bien fini ! disait Armand. Je n'essayerai plus de vaincre l'atroce angoisse, la défaillance qui m'a assailli tout à l'heure. Je voudrais en vain te faire comprendre l'impression que m'ont causé toutes ces lumières éclairant toutes ces formes vagues d'hommes et de femmes, dont les visages étaient tournés vers moi. Ça été un éblouissement. J'avais parfaitement conscience de ce qui se passait autour de moi et dans moi. Mais j'étais annulé complètement, et la lune fut tombée à mes pieds que je ne m'en fusse pas aperçu. Dans les coulisses, j'ai repris connaissance ; on m'avait étendu dans un fauteuil très-dur ; un courant d'air frais passait sur mon front ; sept ou huit femmes se pressaient à mes côtés. J'entendis M. Pernet crier : — Écartez-vous donc ; vous l'étouffez. Mais elles restèrent. Je devais avoir l'air très-bête, car plusieurs de ces dames ne se gênèrent pas, en me voyant rouvrir les yeux, pour me rire au nez. Pense donc : j'étais dans ce pittoresque costume du capitaine Tobie. Enfin, je pus me tenir sur les jambes ! Sais-tu qui était le plus

triste de ma déconvenue? Le comique de Paris. C'est un vrai charmant garçon. Il faut croire que, lorsqu'on possède une supériorité quelconque, on a le cœur mieux placé que le commun des hommes. Quelle atroce soirée! c'est une mort pour moi.

— Dans huit jours, il n'y paraîtra plus, dit Félicien Talmers.

— Tu railles, ce n'est pas généreux, répondit Armand. Je me sens anéanti. Il n'y a que ce bon M. Sureaux qui gagnera dans tout ceci : je rentrerai à l'université, et pour de bon, cette fois.

— Parole de buveur, tu sais!

— Je le voudrais, — oui, je le voudrais, mais ce n'est pas possible.

Ils demeurèrent au cabaret jusque minuit, toujours causant; en rentrant chez madame Van de Meereboom, ils virent de la lumière aux fenêtres de Féru.

— L'artiste nous attend, dit Félicien.

En effet, ils n'eurent pas plutôt ouvert la porte de la rue, qu'ils entendirent Camille descendre, dégringoler les marches de l'escalier. Il vint tomber entre les deux jeunes gens, se jeta sur Armand avec une vraie fureur et l'embrassa.

— Bah ! c'est peu de chose, dit-il. Buvons la goutte ; ce n'est que partie remise

— Je ne le lui fais pas dire, ajouta Talmers ; tu l'entends, l'avocat. Il ne s'agit pas de faiblir, mais de te régimber, au contraire.

— Je voudrais voir qu'il reculât, reprit Féru. L'avocat Richard sera acteur, ou le diable m'emporte !

VIII

Armand revit son père et M. Sureaux avant leur départ pour Charleroi. Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, il n'eut garde de dire un mot qui pût faire croire aux deux vieillards qu'il se sentait moins que jamais disposé à défendre la veuve et l'orphelin, — et tous les opprimés de la terre. L'avocat n'avait pas dormi, et cette longue nuit passée à ruminer mille choses diverses se rattachant au même sujet, mettait encore un peu plus de désordre dans les idées du pauvre garçon.

M. Sureaux et M. Richard, le voyant résigné, tout prêt à rouvrir les gros livres délaissés depuis quatre mois, rentrèrent à Charleroi complètement satisfaits, et en reprenant avec plus de chaleur que jamais le concert de leurs prophéties, qui durait depuis quinze ou seize ans. Pour marquer sa satisfaction, M. Richard donna un dîner, huit ou dix jours après son retour de Bruxelles, et le père Féru y fut invité. Cette invitation fit du bruit à Charleroi. Les plus malins assurèrent que le grand philosophe avait réussi à convertir Féru, qui s'était enfin décidé à *rentrer dans le sein de l'Église*. Ainsi, sans qu'il s'en doutât, le grand philosophe monta encore d'un degré dans l'estime de ses concitoyens.

Pendant les quelques jours qui s'écoulèrent entre ses débuts et son départ pour Charleroi, Armand vécut dans une espèce de prostration morale qui l'empêcha de se livrer à toute espèce de travail intelligent. Il fit de rares apparitions à l'université; il passa de longues heures dans l'atelier de l'artiste, silencieux, fumant avec une rage concentrée. Lorsqu'il se trouvait seul dans sa chambre, il s'y promenait à larges enjambées, comme emporté par une vraie fièvre. Souvent Féru

ou Talmers vinrent l'arracher à cette solitude qui l'affaiblissait. L'avocat était honteux de sa faiblesse ; il se comparait aux désœuvrés avec qui il vivait familièrement trois mois auparavant ; mais la conscience qu'il avait de son abattement ne lui donnait pas le courage nécessaire, l'énergie indispensable pour en sortir. Il songeait aussi à la fièvre qui le soutenait pendant ses répétitions au théâtre, aux encouragements de l'artiste parisien, au succès obtenu dans les scènes jouées chez M. Pernet et chez Féru. Il avait entrevu l'existence de l'acteur, et l'émotion produite ne le laissait pas en repos. — Je me suis évanoui de peur, lâche que je suis, se disait-il, si j'avais eu plus de volonté, je me fusse peut-être, l'acte joué, évanoui de joie. Armand commençait à se sentir vivre en homme, et ses sensations acquéraient tous les jours plus de puissance. Le désordre moral dans lequel il vécut pendant huit ou dix jours, ne l'abattit que pour donner plus de force à la réaction qui devait plus tard s'opérer en lui.

Quand le moment fut venu de partir pour Charleroi, Félicien Talmers, qui devait entrer bientôt comme interne à l'hôpital Saint-

Jean, manifesta l'intention d'accompagner l'avocat, l'artiste et sa femme.

— Je veux jouir encore de ma liberté pendant huit jours, dit le futur médecin. Je remplirai, dans les campagnes wallonnes, mes poumons d'air pur, pour les fortifier contre l'air vicié que je respirerai plus tard.

— Tu respireras de la fumée de charbon, dit Féru, c'est peut-être très-bon pour la santé. Charbon, carbone, oxygène, hydrogène, ajouta-t-il en faisant claquer ses doigts et en riant, que nous importe ! Il fait bon partout où l'on respire l'air de la liberté. En avant, marchons, Talmers !

La caravane arriva à Charleroi deux jours avant l'ouverture de la foire. Féru et sa femme se rendirent chez le père Féru. Félicien, invité par M. Sureaux à occuper sa *chambre d'étranger*, alla s'installer gaiement chez le grand philosophe. Armand, reçu par sa mère avec une joie tempérée d'admiration, se jura presque de renoncer au théâtre. Pour la première fois de sa vie, l'avocat embrassa ses parents avec une émotion sincère. Il sentit dans son cœur, vivant et chaud, un sentiment autre que le devoir, plus doux,

plus humain aussi, et qui est le germe de beaucoup de belles pensées et de belles actions. Armand trouva à son frère une mine éveillée, intelligente, une allure brave qui lui allaient à merveille. — Nous n'étions que frères, nous serons amis, Auguste, dit-il en serrant les mains du jeune ouvrier.

Les premières heures passées, madame Richard, qui se mettait à pleurer aussitôt qu'elle ne parlait plus, tant elle était contente, raconta à son fils aîné toutes les nouvelles les plus intéressantes concernant *les connaissances*. On parlait du mariage de mademoiselle de la Marche avec un industriel millionnaire du Borinage. — M. Sureaux dit que c'est une mésalliance, ajouta la modiste; mais le jeune homme est si riche qu'il pourra bien s'acheter un titre. — L'oncle Beugnot, du Sart, était mort en léguant sa fortune, une centaine de mille francs, à sa veuve, une seconde femme. — Il nous a laissé deux cents francs comme souvenir, ajouta le tapissier; n'est-ce pas une horreur? Nous les avons donnés au bureau de bienfaisance du Sart, pour humilier la veuve Beugnot. — M. Prévost va se retirer du commerce, continua madame Richard. Sa fortune est faite, Ar-

mand. Mais, mon Dieu ! reprit-elle en frappant ses mains sur ses genoux, vous ne savez pas la meilleure nouvelle : Zoé Ruppe est mariée. — Je le sais, répondit Armand, mais je ne connais pas le nom de son mari. Auguste a oublié de me le dire. — Vous ne le devinez jamais, Armand. — C'est M. Collard, dit vivement le tapissier. — Bavard ! cria la modiste, il fallait le laisser deviner. — M. Collard ! dit Armand stupéfait. Ce n'est pas possible. — Bah ! pourquoi ça ? demanda sa mère. Tout est possible. Zoé est une sainte nitouche ; elle espérait mieux que M. Collard, on ne sait pourquoi ; mais quand elle a vu qu'on l'abandonnait de partout, elle n'a plus dit non, etc., etc. — Zoé à M. Collard ! se dit l'avocat. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cette nouvelle l'attrista ; il se remémora ses premières amours ; il se ressouvint de sa dernière entrevue avec Zoé, de l'accent que la jeune fille mettait à ses protestations, de sa simplicité, de ses larmes. — Si c'était jeu, comédie, c'est horrible, pensa Armand. Je ne supposais pas la femme si fausse.

Le lendemain matin, de bonne heure, il alla faire une visite au bon M. Sureaux. Il

trouva le grand philosophe déjeunant en tête à tête avec Félicien Talmers, et servi par sa vieille gouvernante familière, qui était en extase devant le joli futur médecin. Chose étrange, il ne fut question, pendant cette entrevue, ni de philosophie, ni de discours, ni de lois, ni de justice. M. Philibert, complètement heureux, se montra le Bon-homme aimé par l'avocat Talmers. Peut-être bien le charmant visage de Félicien, en l'étonnant, en attirant forcément son attention, le défendit-il contre l'attaque des reminiscences persévérantes et des périodes majestueuses de sa phraséologie. Les deux jeunes gens sortirent ensemble, laissant M. Sureaux écouter les éloges de sa gouvernante, qui ne reconnaissait plus Armand, dont l'embrassade l'avait fait pleurer. Félicien et l'avocat se rendirent chez M. Prévost. Le tailleur était sorti; ce fut Adèle qui les reçut. Elle avait alors près de dix-sept ans, et elle perdait peu à peu les formes frêles de son adolescence. En devenant femme, elle prenait, la rieuse petite fille d'autrefois, un air digne empreint de douceur qui frappait au premier aspect, et qui était plus séduisant même qu'un bon sourire. Armand et

Talmers furent si touchés par l'expression de ce jeune et beau visage, par la simplicité de l'accueil d'Adèle, qu'ils échangèrent, après le premier regard, un coup d'œil surpris, désorienté. Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, Félicien arrêta l'avocat, et, le prenant au bras :

— Voilà une jeune fille que je vais aimer, dit-il, si je reste quinze jours à Charleroi.

— Adèle Prévost m'était destinée, répondit Armand, et je crois que je regrette de l'avoir abandonnée à mon frère. Ne fais pas la folie de l'aimer, Félicien, car Auguste Richard te casserait proprement les os.

Ils se dirigèrent, en causant de la jeune fille, vers la demeure du père Féru. Avant d'y entrer, Félicien dit tout à coup à Armand :

— Et Zoé Ruppe, ta première maîtresse?

— Je vais te quitter pour l'aller voir, répondit l'avocat. Elle est mariée, mon ami. Je crois que de ce côté j'aurai une déception. Je viendrai vous trouver dans une heure chez le père Féru : attendez-moi.

Armand s'éloigna, laissant Talmers se présenter lui-même au père du paysagiste.

Zoé Ruppe était assise dans sa cuisine,

près de l'unique fenêtre donnant sur la cour, où les pigeons ne roucoulaient plus. L'intérieur de la cuisine avait peu changé ; la même propreté monastique, le même ordre s'y remarquaient. Les cuivres suspendus aux barres de bois blanc étincelaient toujours dans leur pénombre. Sur un petit feu couvant sous un amas de cendre chantait une bouilloire ; une marmite, plusieurs casseroles chauffaient à côté. Seulement, la vierge byzantine, lithographie coloriée clouée à la cheminée, avait disparu. Un grand christ maigre, efflanqué, anguleux, ridicule, la remplaçait. Ce crucifié rendait froide la petite cuisine. Il était sculpté d'une façon si grotesque qu'il ne pouvait inspirer la pitié ; il donnait simplement envie de rire ; sa nudité même prêtait au sarcasme. Zoé ravaudait des chaussettes, distraction demi-artistique qui fut pour ainsi dire le seul plaisir de toute sa vie. Elle avait maigri ; ses formes opulentes disparues avec la sérénité de son âme, la pauvre fille était devenue véritablement laide, mais de cette laideur émouvante que Rembrandt a traduite si souvent et qu'il a rendue sublime. En la considérant attentivement, on découvrait dans les rides de

son front et dans l'inflexion de ses sourcils une souffrance permanente, infinie, tempérée par la résignation, qui était le fond de son caractère. Elle s'occupait de son travail avec la lenteur courageuse qui est le propre de ces femmes dont l'éducation n'a pas changé les instincts en sentiments, et dont l'existence tient autant de celle du mollusque que de celle de l'homme arrivé à son plus haut degré de perfection. Lorsque Armand sonna en ouvrant la porte, Zoé se leva, déposa sa chaussette sur sa chaise et entra dans le vestibule. Elle vit Armand, le reconnut et hâta le pas. Mais au lieu de lui parler et de l'amener vers la cuisine où elle l'avait reçu si souvent, elle demeura debout contre la muraille du vestibule, souriant à demi, pâle, presque évanouie. Armand fut frappé par cette émotion muette ; il s'avança enfin vers Zoé, lui prit la main et voulut l'attirer doucement du côté de la cuisine. Madame Collard retira sa main et se dirigea d'elle-même vers le sanctuaire de ses premières amours, en disant à l'avocat : — Venez, venez !

Quand Armand fut assis dans la cuisine, en face de Zoé, il voulut parler, balbutia des

syllabes incompréhensibles et finit par dire ces mots qui l'étonnèrent lui-même :

— Vous voilà donc madame Collard, Zoé?

Elle gémit, ses mains tremblèrent; puis elle répondit d'une voix basse et douce :

— Oui, monsieur Armand.

Alors il se fit un long et émouvant silence; on n'entendit plus que le chant de la bouilloire et le bruit assourdi des passants sur la place du jeu de balle. Pendant ces instants insupportables, Armand questionna les traits de Zoé, et, si peu observateur qu'il fût, il y découvrit des marques non équivoques d'une douleur toujours contenue et qui devait faire beaucoup souffrir la femme du chantre.

— Vous êtes mariée, reprit enfin Armand. Ne voyez pas un reproche dans ce que je viens de vous dire, Zoé; je n'ai ni la volonté ni le droit de me plaindre. Vous étiez libre, je vous avais quittée. Mais je suis étonné qu'après avoir dit : Je ne me marierai jamais, vous ayez pu accepter M. Collard pour mari.

La nièce du ferblantier, sans répondre, baissa davantage la tête sur sa poitrine et

eut un mouvement convulsif qui donna froid au cœur de l'avocat. Il continua :

— Mais, parce que vous êtes mariée, Zoé, ce n'est pas une raison pour que nous ne soyons plus amis ; je suis à Charleroi pour trois semaines ; je voudrais vous voir souvent, tous les jours. Si vous êtes mariée, je suis fort changé, moi aussi, vous verrez ; je vous raconterai des choses qui vous étonneront bien. Dites, quand voulez-vous que je vienne ? A quelle heure est-ce que je vous trouverai seule ?

— Je ne sais pas, monsieur Armand, je ne sais pas, répondit Zoé en levant la tête. Elle avait les yeux remplis de larmes et elle paraissait très-agitée. Je ne sais pas, répétait-elle en prenant machinalement le cordon de son tablier et le tortillant autour de son doigt, je ne suis jamais seule.

— Mais M. Collard est toujours chantre à l'église de la ville basse, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, il l'est toujours.

— Eh bien, il a donc des devoirs, certains jours, qui doivent le forcer à sortir. Devant lui, il y a des choses que nous ne pourrions nous dire, Zoé ; nous ne ferons pas de mal, n'est-ce pas, pour causer

un peu ensemble comme deux vieux amis?

— Vous êtes bien bon, monsieur Armand, dit Zoé en regardant l'avocat, vous êtes bien bon pour moi.

— Mais non, je ne suis pas bon, Zoé; je vous aime toujours de vraie amitié, tout autant que par le passé, et c'est pourquoi...

Il n'acheva pas; les pleurs de madame Collard l'interrompirent. La pauvre femme, attendrie par ces phrases sorties d'un cœur sincèrement affectueux, ne put résister davantage; elle pleura longtemps, laissant serrer dans les mains de l'avocat ses deux mains amaigries; il ne savait que dire, que faire devant une pareille tristesse, calme en apparence, sans doute parce qu'elle était permanente.

— Vous n'êtes donc pas heureuse? reprit Armand. Que se passe-t-il ici? Me cachez-vous quelque chose? Voyons, parlez, Zoé, parlez; cela vous fera du bien. Je suis et je serai toujours votre ami. Je vois bien que vous avez besoin de consolations: j'en trouverai de bonnes là, ajouta-t-il en posant sur sa poitrine une des mains de Zoé.

— Je ne peux rien vous dire, monsieur Armand; non, rien! répondit madame Col-

lard. Il y a des choses qui ne se disent pas, voyez-vous. Chacun porte sa croix : j'ai la mienne ; vous aurez la vôtre. Il n'y a pas de bonheur sur ce monde-ci, allez.

— Vous n'avez donc plus de confiance en moi ?

— Oh ! si fait ! Vous voyez bien que je pleure devant vous. Et je suis bien contente de vous voir. Je vous ai vu arriver hier avec vos amis ; mais je ne croyais pas que vous viendriez me dire bonjour. Madame Collard, ce n'est plus Zoé, Armand. Tout cela a changé. Il ne faut pas venir me voir tous les jours ; on causerait. Je ne peux plus faire ce que je veux, comme quand j'étais Zoé Ruppe.

— M. Collard est donc jaloux ? Un homme d'église, ce n'est pas possible !

— Je ne peux rien dire, Armand, rien. Une honnête femme ne doit pas se plaindre ; ça ne sert à rien. Vous êtes bien bon d'être venu. Je pensais souvent à vous ; j'y penserai encore plus souvent : on ne peut pas m'empêcher ça.

— Mais, dit Armand, vous ne me dites pas comment il se fait que vous soyez la femme de M. Collard. Ne me racontez pas tout, si

vous voulez; il y a pourtant des choses que je puis savoir.

— Non, Armand, non, répondit Zoé en pleurant plus fort, il vaut bien mieux que vous ne sachiez rien; ce qui est fait est fait. Vous êtes parti de Charleroi; mon oncle est mort; j'étais seule, toute seule, n'est-ce pas? Ce qui est arrivé devait sans doute arriver. Mon oncle me battait, mais vous étiez là. Aujourd'hui, je suis seule.

— M. Collard vous battrait-il? cria Armand.

— Je n'ai pas dit ça, Armand, je n'ai pas dit ça. N'en parlons plus, allez, ça vaudra mieux.

— Vous ne l'aimiez pas, et vous êtes sa femme! persista l'avocat, que ce mystère désorientait, attristait, révoltait.

Zoé, à moitié vaincue, se pencha vers Armand, prête à parler. Mais elle secoua la tête, se renversa sur sa chaise et ferma les yeux en disant : — Non, non, je ne saurais, je n'oserais.

Armand se leva, puis se rassit; il était en proie à une émotion indéfinissable, mêlée de malaise, de colère et de compassion. Ce mariage est une monstruosité; cette jeune

femme est innocente, se disait-il. — Il vous a forcée à l'épouser, ajouta-t-il à voix haute en revenant vers Zoé, à qui il reprit les mains.

— Eh bien, oui, c'est vrai, répondit madame Collard en tremblant, pendant que ses larmes se séchaient sur ses joues pâles. Oui, Armand, c'est la vérité : cet homme-là est mauvais comme il n'y en a pas. Il m'a poursuivie pendant trois mois, que toute la ville en parlait. Il y avait des gens qui le plaignaient, disant : Ce bon monsieur Collard ! et : Cette bête de Zoé Ruppe ! Mais moi, je n'en voulais pas, vous le savez bien ; il me faisait l'effet d'une couleuvre ; j'avais froid quand il touchait à un pli de ma robe. Il ne s'est jamais fatigué de mes refus ; il souriait quand je le renvoyais, et souvent bien durement, allez. J'ai tout fait pour qu'il me laisse tranquille. Qu'est-ce qu'il me veut ? me disais-je ; je suis laide. A la fin, il se montrait toujours si doux, si poli, de si bonne humeur, que je m'en voulais presque de le repousser. Mais mon cœur se révoltait : quand je voyais M. Collard venir de loin, je me serais bien cachée dans mon armoire. J'en avais peur ! Et ce n'était qu'un avertissement, Armand.

Elle était oppressée par ses souvenirs, elle s'arrêta ; l'avocat, craignant qu'elle ne lui contât pas tout, l'encouragea en disant :

— Enfin, après, continuez, ma pauvre Zoé.

— Je ne saurais jamais, Armand, jamais ? Je mourrais de honte. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous me faites dire, à vous, Armand, moi ! Eh bien, un soir, il est entré ici avec une clef qu'il avait fait faire. Il est monté à ma chambre, où je dormais, sans que je l'entende. Le matin, quand je me suis éveillée, il était assis vis-à-vis de mon lit, bien tranquillement ; il souriait. Je n'ai pas eu la force de crier, tant j'ai été saisie. Il est venu à mon lit et il m'a dit : Écoutez-moi, Zoé Ruppe : j'ai passé la nuit ici. Si vous voulez, dans quinze jours nous serons mariés, et personne ne saura jamais rien ; sinon, je sors à l'instant par la porte de la rue. C'est jour de marché, les paysans me verront ; on vous connaît, et à midi toute la ville saura que je suis sorti de chez vous à cinq heures du matin. Si vous voulez être ma femme, je demeurerai caché jusque neuf heures, et puis je sortirai comme si j'étais venu acheter quelque chose.

— La canaille ! cria Armand.

— C'est tout, monsieur Armand, tout. Que fallait-il faire ? Il disait qu'il avait passé la nuit dans ma chambre ; il l'aurait bien dit ailleurs, allez. J'ai pleuré pendant longtemps en le suppliant : il a toujours souri et toujours dit non. Un mois après, je n'étais plus Zoé Ruppe.

— Quel misérable ! dit encore l'avocat. Pourquoi ne le quittez-vous pas ?

— Pour aller où ? Je n'ai plus de parents. D'ailleurs, je dois demeurer avec lui, n'est-ce pas ? Si je disais qu'il me bat, on me rirait au nez ; il passe pour un saint homme ; il est toujours avec les prêtres ; il chante en latin ; il porte un cierge à la procession ; il sera clerc, dit-il. Oh ! non, je ne peux plus le quitter ; c'est fini, Armand. Peut-être bien m'habituerai-je à le voir, plus tard, quand il sera vieux et qu'il ne sourira plus en me regardant.

— Ah ! pauvre, pauvre Zoé ! dit l'avocat bouleversé par ce récit. Comment, vous n'avez pas eu la présence d'esprit de tout promettre à cet homme, dans le moment, et de vous moquer de lui une heure après ! Ah ! pauvre Zoé ! Il est trop tard, maintenant, c'est vrai !

Il y eut encore un long silence. Madame Collard, accablée, pleurait silencieusement, se contentant, de temps à autre, d'essuyer ses yeux avec un coin de son tablier. Armand, pâle de colère et d'indignation, songeait au moyen de la soustraire à la domination de son mari. Il était très-jeune, l'avocat, et il ne trouvait dans son imagination en désordre que des combinaisons violentes. Il se leva, très-agité, puis se rassit. Il regarda distraitement dans la cour déserte, les sourcils froncés, en se demandant s'il n'attendrait pas le chantre pour le punir lui-même brutalement. Il tremblait, ses mains se serraient convulsivement.

— Eh bien, dit-il tout à coup, soyez tranquille, Zoé, je ne vous laisserai pas ainsi martyriser par ce jésuite déguisé.

— Je vous en prie, Armand, répondit-elle avec terreur et en se jetant sur les deux mains de l'avocat comme pour le retenir, — je vous en prie, n'essayez rien, ne faites rien; c'est bien fini, vous dis-je; toute la compassion que vous me montrerez retombera en mal sur moi.

En ce moment, la sonnette qui tintait lorsqu'on ouvrait la porte de la rue retentit.

Zoé se leva rapidement et fit un pas vers le vestibule; mais elle se rassit immédiatement en disant à voix basse : — C'est lui ! Le chantre entra aussitôt. Il ne montra aucune surprise en voyant Armand assis dans sa maison, en compagnie de Zoé. Il ôta sa casquette à visière allongée, la suspendit délicatement à un clou, passa ses doigts luisants sur son front déprimé et dit, sans que ces paroles changeassent l'expression de son éternel sourire :

— Tiens ! c'est monsieur Armand Richard ! monsieur l'avocat Richard ! C'est un vrai plaisir de vous voir si bien portant, monsieur Armand. Et les études, ça va bien ? Il paraît qu'on s'amuse à Bruxelles, — heu ?

Pendant que M. Collard parlait, sa femme, complètement immobile et comme fascinée, tenait les yeux baissés. Armand s'était levé; sa première idée avait été de reprocher au chantre la brutalité dont il usait, dont il abusait envers sa femme; pensée généreuse, mais dont les résultats eussent été mauvais. Armand avait trop compté sur l'audace que donne l'indignation, et il se trouva tout refroidi par la présence du doux mari de Zoé. L'étudiant essaya de prononcer quelques

paroles qui s'éteignirent sur ses lèvres, et il ne sortit, de sa bouche encore crispée par la colère, après une pause assez longue, que ces mots :

— Bonjour, — je vous salue, monsieur Collard.

— Et vous vous portez bien, reprit le chantre en laissant affectueusement pencher sa tête sur son épaule droite et sans cesser de sourire. Vraiment, oui, vous avez encore grandi, monsieur l'avocat. Est-ce donc vrai que vous êtes comédien, à cette heure?

— Comédien ! dit Zoé stupéfaite.

— Certainement, Zoé, continua M. Collard, certainement, comédien. Monsieur Armand veut jouer dans les théâtres. Il paraît que c'est bon genre à Bruxelles, tout à fait comme il faut. Peut-être monsieur Armand est-il revenu pour jouer à la foire, là-bas, ajouta-t-il en désignant du doigt par la fenêtre la porte modeste du théâtre de Charleroi, bâti alors depuis peu de temps.

— Non, dit Armand, je ne jouerai pas ; j'ai renoncé à devenir comédien, monsieur.

— Ah ! vraiment ! On peut donc encore vous appeler l'avocat ? C'est très-bien ! Et est-ce vrai aussi que vous êtes devenu libéral

à Bruxelles, et que vous dites du mal des prêtres avec vos amis?

— Voilà un interrogatoire en règle, monsieur Collard, mais je n'ai guère le temps d'y répondre; je vais retrouver des amis qui sont arrivés avec moi.

— Ah! oui, Camille Féru, le peintre, et sa, — et sa femme, *au civil*. Il est libéral aussi, M. Féru, sans doute; n'est-ce pas probable? quand on vient de Bruxelles! Bonjour, monsieur l'avocat. Bien du plaisir! Vous viendrez quelquefois causer avec Zoé, n'est-il pas vrai? Vous êtes de bonnes connaissances, heu! Au plaisir!

— Bonjour! dit brusquement Armand tout désorienté; bonjour, Zoé, — madame Collard, pardon! Et il s'en alla furieux contre lui-même, se reprochant de n'avoir pas trouvé le moyen de faire comprendre à M. Collard qu'il n'était pas dupe de sa douceur et de son urbanité. Quand l'avocat fut sorti, le chantre s'approcha de sa femme et la prit par le bras.

— Il est midi, Zoé, dit-il, midi. N'est-ce pas l'heure de dîner, Zoé? N'avez-vous pas oublié la soupe, ma femme?

— Oh! Collard, vous me faites mal! répondit Zoé en se levant.

— Et que je ne le revoie plus ici, continua le doux chantre d'une voix sourde pleine de rage, mais en souriant toujours et en montrant la porte par où venait de sortir Armand, ou vous me le payerez, ma femme.

Il la poussa violemment vers la table, s'assit tranquillement et se mit en devoir de marmoter le *bénédicté* qui, chez ce saint homme, précédait chacun des quatre repas quotidiens.

IX

Armand fut à peine sorti de chez M. Collard qu'il se repentit de n'avoir pas suivi l'élan de son indignation. Il s'accusa de faiblesse, de pusillanimité, et n'eut cependant pas le courage de rentrer dans la maison de Zoé pour y châtier le chantre. Tout en s'acheminant vers l'habitation du père Féru, il songeait aux paroles prononcées par M. Collard, et il se disait que des réponses acca-

blantes eussent pu être faites aux hypocrisies doucereuses de l'homme d'église. Armand trouvait maintenant des idées, et elles lui paraissaient foudroyantes pour le mari de Zoé. — Imbécile! se disait l'avocat; il est bien temps d'accabler ce coquin d'épithètes! Je vengerai Zoé pourtant.

Cette scène lui ôta tout son sang-froid. Au lieu de se rendre chez le père Féru, où il devait retrouver Camille et Félicien, et qui demeurait dans une des petites rues désertes de la ville haute, l'avocat se dirigea vers les remparts. Il était complètement désorienté. La présence du chantre, après le récit de Zoé, l'avait mis hors de lui. Sa tête était pleine d'idées furibondes qui se heurtaient et s'amalgamaient à demi à des pensées attendrissantes. Il marcha au hasard sur le gazon ras des fortifications, gesticulant quelquefois, s'arrêtant, se retournant même comme s'il eût voulu reprendre le chemin de la maison du chantre onctueux. Cette indécision, cette colère, cette sensibilité durèrent assez longtemps pour que l'avocat se sentît fatigué de marcher. Il s'assit sur l'herbe. Il avait la ville basse à ses pieds, avec ses toits sales, ses cheminées fumeuses,

ses jardins étroits et étouffés. A sa droite, la Sambre, comme un filet d'eau capricieusement contourné, s'égarait dans les campagnes et se perdait à la vue aux environs de Marchiennes. En face, à gauche, partout, au milieu des peupliers, ou dans les plaines, s'élevaient de nombreuses cheminées dont les bouches noires exhalaient lentement une épaisse fumée. Au-dessus du paysage, un ciel gris, lourd, immobile, rétrécissait les limites de l'espace et arrêtait le regard. Armand, nonchalamment appuyé du coude à la terre, observa vaguement les mille détails de ce tableau. Comme l'air l'avait un peu calmé, les sensations extérieures se mêlèrent bientôt aux émotions qui le troublaient encore; ainsi que les enfants, il se mit à regarder autour de lui, prenant intérêt aux choses les plus futiles. Il laissait ses idées se balancer à la tête des peupliers, ou flotter au cours de la rivière. Mais rien ne pouvait chasser de son cœur ni l'image de Zoé désolée ni les traits froids, antipathiques de son mari. Tout en explorant la ville du regard, cherchant à reconnaître les habitations dont il ne voyait que les toits, il rentra en idée dans la maison qu'il venait de quitter

et son souvenir le reporta aux jours où il possédait seul la tendresse de Zoé. Toute sa vie, tous les faits de sa première jeunesse repassèrent dans sa mémoire. En se voyant vivre pour ainsi dire à distance, il comprit mieux le caractère que l'ambition avait donné à ses parents et à M. Sureaux. Il sentit aussi que l'affection de Zoé, dans tous ces souvenirs, était la plus véritablement humaine, vraie, sincère, profonde, dévouée. De pareilles idées conduisirent l'imagination d'Armand dans le champ infini des suppositions. — Si mon père avait fait de moi un tapissier, se dit-il, bien des tristesses qui sont à moitié mon ouvrage n'existeraient pas aujourd'hui. Comme Zoé a maigri ! Sait-elle encore sourire ? A qui sourirait-elle ? Qui sait si le misérable braillard qu'elle a épousé ne la force pas quelquefois à sourire ! Comme cet homme-là m'est odieux ! et que je serais heureux de pouvoir le punir. J'en parlerai à Féru. L'avocat continua longtemps sur ce ton son monologue intérieur, divaguant, laissant une idée pour y revenir, crispant ses doigts avides de batailles, fronçant les sourcils, puis se calmant quand une image rose passait dans son esprit. Ce fut la faim

qui le rappela à la réalité. Il se leva, regarda à sa montre : il était deux heures. — Que pensera-t-on de moi? se demanda-t-il.

Il descendit les remparts et rentra chez son père. Il trouva sa famille, augmentée de Camille Féru, de Félicien Talmers et de sa femme, très-inquiète. Quand il parut, on l'entoura, et tout le monde le questionna à la fois. — Qu'as-tu fait? — D'où diable vient-il? — Avez-vous faim, Armand? — Il est malade! cria madame Richard en trouvant à son cher fils, à son glorieux aîné, le visage pâle et le front pensif.

Armand ne savait que répondre. Il avait faim et il le dit, croyant qu'à cette nouvelle on ne songerait plus qu'à se mettre à table, — car M. et madame Richard attendaient pour dîner que leur fils fût rentré. En effet, on s'assit et on mangea la soupe. Mais on ne cessa de questionner l'avocat embarrassé. Féru surtout le harcela vigoureusement, secondé par la modiste, à qui la curiosité donnait le talent d'un juge d'instruction. Félicien Talmers était le seul qui se doutât de quelque chose, et qui comprit confusément que l'absence d'Armand avait rapport avec sa visite chez Zoé Ruppe.

— Mais, dit enfin l'artiste exaspéré par le silence de son ami, es-tu devenu muet, avocat du diable? Réponds un mot, contient-il deux bêtises, ou, qui pis est, un mensonge. Qu'as-tu fait depuis onze heures, quand tu as eu quitté le docteur Talmers?

— Je me suis promené, répondit l'avocat avec le plus grand sérieux du monde.

— Où ça, Armand? demanda M. Richard.

— Sur les remparts, papa. J'ai été étudier le système de fortifications de Charleroi; mon intention est de faire un rapport au ministre de la guerre sur leur insuffisance. Il faut songer plus que jamais à la possibilité d'une invasion française...

— Bah! fit le tapissier en ouvrant de grands yeux.

— A la bonne heure, ajouta Féru. Voilà une réponse. Tu nous développeras cela plus tard. En attendant, mange. Nous voulons aller visiter le champ de foire.

— Un rapport au ministre! reprit M. Richard.

— Pourquoi pas? continua le paysagiste qui vint généreusement au secours de son ami. Il faut éclairer le gouvernement quand

on le peut : plus il y a de chandelles, mieux on y voit. Un citoyen, dans un État libre, doit savoir donner son avis sur les questions qui paraissent le plus étrangères à sa position sociale. — Et que dit-on de la foire, papa Richard? Y a-t-il beaucoup de *barraques*?

— Il paraît que oui, monsieur Féru. Il y a des comédiens sur la place; il y a aussi une troupe, qui vient de Namur, qui donnera des représentations au théâtre. Ah! ah! nous avons un théâtre à Charleroi maintenant.

— Ce ne sont pas les acteurs qui manqueront, ici pas plus qu'ailleurs, observa Félicien avec un assez mauvais sourire. Jouet-on ce soir à votre théâtre?

— Oh! non, dit madame Richard. Un samedi! Il n'y aurait personne. On a trop à faire le samedi. Et puis, on ne viendra des environs que demain.

— Eh bien, nous irons voir les acteurs sur la place, dans leur théâtre de toile, reprit Féru. Ils seront peut-être plus amusants que les autres.

— Est-il drôle, monsieur Féru! dit la modiste en riant. Moi, j'aime mieux le vrai théâtre; c'est bien plus joli; on est bien as-

sis, et il y a du beau monde. A la foire, c'est pour les petites gens. On ne paye qu'un franc d'entrée aux premières places.

— C'est juste, madame, répondit l'artiste très-sérieusement. Plus on paie, mieux on s'amuse, — à l'apparence. Diable d'argent ! il a bien de l'esprit.

Ce bout de conversation détourna l'attention et Armand reprit peu à peu sa tranquillité. Auguste Richard ne parla pas. On ne sait si c'est modestie ou sauvagerie, mais les provinciaux intelligents gardent d'ordinaire un profond mutisme en présence d'hommes venant des grandes villes, et qui sont censément plus savants, — supérieurs en toutes choses à ceux qu'ils daignent visiter dans leurs excursions. Mais le jeune tapissier n'était pas de ces jeunes gens obtus desquels on ne tire que des phrases incomplètes et des avortements d'idées ; et s'il se taisait, c'est qu'il trouvait meilleur d'écouter et de penser que de se mêler sans bonnes raisons aux idées d'autrui. Félicien Talmers, pendant que Féru, qui, ne sachant pas perdre ses mauvaises habitudes, s'amusait de la crédulité des époux Richard, Félicien étudiait le visage d'Auguste et découvrait dans la limpi-

dité et la fraîcheur du regard, dans la mobilité des narines et la rondeur sympathique des lèvres, la certitude des passions vives et des sentiments généreux. Il voulut essayer le cœur de ce vigoureux ouvrier; pour le jeune docteur, l'étude de l'homme physique se complétait par la psychologie; il voulait toujours, dans tous les cas, pour bien connaître les effets, pouvoir remonter aux causes. Il profita donc d'un moment où l'artiste se taisait pour dire à M. Richard :

— Je me plaindrais assez à Charleroi; il y a de bonnes gens et de jolies filles.

— Heu! dit Féru, le charbon a trop d'influence sur la peau; à vingt ans, *nos filles* ont les joues ternes et les yeux creusés.

— Tu les calomnies, reprit Félicien. J'en ai vu plusieurs déjà, quoique je ne sois ici que d'hier, que Bruxelles serait charmé de posséder. Ce matin encore, nous avons été, avec l'avocat, faire une visite dont je garderai le souvenir longtemps.

— Où donc ça, monsieur? demanda la modiste.

— Pas loin d'ici, de l'autre côté de la vieille Sambre, en montant vers la ville haute.

— Talmers veut parler d'Adèle Prévost, ajouta Armand.

— Justement! continua le jeune médecin avec vivacité. C'est une charmante fille que j'aimerais volontiers et dont le mari sera très-heureux. J'ai bien envie de m'établir à Charleroi dans deux ans.

Auguste Richard était devenu rouge, mais les paroles de Talmers ne l'intimidèrent point. Il attacha sur le beau docteur de flamboyants regards; ses lèvres s'agitèrent; ses deux mains, posées sur la table, se serrèrent. M. Richard se mit à rire bonassement, se tourna vers son fils cadet et lui dit :

— Qu'en penses-tu, Auguste? Voilà qu'on veut te prendre ta femme.

— Elle n'est pas encore à moi, répondit le jeune homme.

— Ah! elle vous est destinée, continua Talmers, pendant qu'Armand souriait à cette pacifique escarmouche, — eh bien, je vous fais mon compliment. Mademoiselle Prévost est une de ces rares créatures qui unissent la pureté des formes extérieures à l'esprit le plus sain, le plus aimable, à l'âme la plus sensible. Si vous le voulez, vous serez heu-

reux, monsieur Auguste Richard. Félicien passa sa main derrière le tapissier, prit une des mains du jeune ouvrier et la lui serra en ajoutant : — Il est bien entendu que je n'essayerai pas de troubler votre bonheur. Le frère d'Armand est mon ami, — et l'ami de mademoiselle Prévost peut être envié par moi sans que j'aie seulement la pensée de le supplanter auprès d'elle.

Auguste se leva et se rassit, sans quitter la main de Talmers, sans parler, très-ému ; puis il se mit à pleurer. Il tenait encore à l'enfance, et cet attendrissement subit, un peu féminin, prouvait que rien jusqu'alors n'avait pu flétrir les premières fleurs de l'amour, écloses en lui depuis peu. Les quelques larmes qu'il versa étonnèrent prodigieusement M. et madame Richard.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il a, ce bête ? dit la modiste. Le voilà qui pleure comme un veau. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Mais c'est drôle tout de même, ajouta le tapissier, — un grand gaillard de son âge.

— Oui, ajouta Fern en souriant encore d'une assez singulière façon, il y a des hommes qui ressemblent à du linge mouillé :

quand on les presse, il en sort de l'eau. Il y en a d'autres aussi qui sont pareils à des crapauds, qui crachent leurs bêtises comme du venin au nez de ceux qui les harcèlent.

— Tu entends ! dit madame Richard en touchant son fils cadet au coude, voilà monsieur Féru qui se moque de toi.

— Je ne crois pas, madame, dit Talmers avec son expression sereine.

— Allons à la foire ! cria l'avocat en se levant. Viens avec nous, Auguste ; tu t'arrêteras à l'entre ville pour y faire sécher l'eau que tu viens de répandre.

— Sont-ils gais ! ont-ils de l'esprit, dit le tapissier à sa femme quand les jeunes gens furent sortis.

— Il n'y a que ce bêta d'Auguste qui ne sait rien dire, répondit madame Richard avec une demi-colère. J'en suis vraiment toute honteuse. Comment Adèle peut-elle aimer ce garçon-là.

M. Prévost était sur le pas de sa porte lorsque les quatre amis arrivèrent devant sa maison. Il alla au-devant d'eux, serra la main à Féru et à Armand et s'excusa de ne s'être pas trouvé chez lui le matin, lors de la visite de l'avocat et de Félicien.

— Maintenant que je suis là, vous allez entrer prendre un verre de bourgogne, ajouta le tailleur.

— Merci, répondit Féru ; nous allons à la foire.

— Il n'est que trois heures, ajouta l'entêté M. Prévost ; vous avez le temps. Allons ! allons ! entrez, et plus vite que ça. Est-ce qu'on fait des compliments à Bruxelles, à la kermesse ? Entrez, madame, monsieur Talmers. Pousse-les, toi, lourdaud, ajouta-t-il en bousculant Auguste Richard. — Adèle, cria-t-il à sa fille lorsque tout le monde fut dans le vestibule, vas chercher de la tarte, et de la meilleure !

Le marchand tailleur avait un petit salon derrière son magasin ; les fenêtres prenaient jour sur une cour étroite et assez sombre. On s'assit autour d'une table ronde recouverte d'un tapis en toile cirée noire, enjolivée d'arabesques blanches. M. Prévost, quand sa fille eut apporté sa tarte aux fruits, descendit à la cave et remonta bientôt avec deux bouteilles couvertes d'une poussière respectable ; il les portait avec toutes sortes de précautions, afin de ne pas remuer le vin. Adèle s'assit entre Talmers

et l'avocat, et on se mit à causer et à rire, tout en buvant le vieux bourgogne de l'heureux tailleur. Auguste rayonnait. Féru, émoustillé, disait les choses les plus bouffonnes du monde. Félicien Talmers s'enhardit jusqu'à causer très-sérieusement avec Adèle; la jeune fille, un peu troublée dès l'abord, prit peu à peu assez de confiance en elle-même pour charmer, même en causant, l'enthousiaste et timide étudiant en médecine.

— Docteur, tu prends feu ! criait quelquefois Féru.

Félicien, surpris, se troublait, puis se mettait à sourire. Les folies de l'artiste amusaient prodigieusement M. Prévost, sa fille et Auguste. Les provinciaux ne connaissent guère cet esprit paradoxal assez commun, qui fait le fonds de la gaieté chez les jeunes gens de presque toutes les capitales. L'esprit, dans les petites villes et les villages, est naïf, spontané et assez rare. Les hommes rient beaucoup entre eux, surtout dans le pays wallon, et ils rient souvent de jeux de mots et de contes que répudierait le vaudevilliste le plus corrompu. Mais ils rient, et c'est déjà bien joli. Chez les Wallons, on

comprend, on aime la plaisanterie. Aujourd'hui, les dames, assure-t-on, y deviennent délicates, pincent les lèvres et prennent leurs grands airs quand on se permet devant elles une plaisanterie gauloise. C'est le progrès ; il faut en faire son deuil. L'habit noir, les grands journaux et les chemins de fer, qui ont sans doute leur bon côté, ont contribué à sécher le rire sur les lèvres. Adèle Prévost, son père et leurs hôtes oublièrent qu'ils étaient gens civilisés et se livrèrent à une gaieté assez bruyante jusque six heures du soir. Une seconde tarte avait été ajoutée à la première et on vida une troisième bouteille de bourgogne. Quand les jeunes gens et madame Féru se levèrent pour continuer leur promenade, M. Prévost proposa à sa fille de les accompagner, et de faire ensemble le tour du champ de foire. Cette proposition adoptée, on sortit. Félicien donna le bras à Adèle, Féru s'empara d'Auguste Richard, et le marchand tailleur entama une longue et agréable conversation avec l'avocat et madame Féru. Armand rendit M. Prévost le plus heureux des hommes en l'assurant qu'il s'était débarrassé des vieilles idées dont le grand philosophe l'avait comme imprégné.

— A la bonne heure ! cria le père d'Adèle ; tu as du bon vin dans ta bouteille, aujourd'hui, Armand. Sois avocat, puisqu'il le faut, mais ne sois pas un sot rétrograde en politique. Seras-tu avocat ?

— Qui le sait ? répondit Armand en soupirant.

Ces heureux flâneurs parcoururent lentement la place de la ville haute, sur laquelle on avait élevé de véritables rues de boutiques ouvertes, couvertes de toiles, où toutes sortes de marchandises étaient étalées pour affriander les visiteurs. Les plus originaux de tous ces magasins provisoires sont ceux des marchandes de pains d'épice. Debout derrière le comptoir, défendues par des murailles de pains d'épice, elles tapent l'une contre l'autre, avec une vraie rage sauvage, deux de ces briquettes de pains bruns dont les Belges sont si friands. Elles crient, elles appellent les amateurs. — Allons, messieurs, — mesdames, du bon pain d'épice. Achetez : vingt sous, dix-huit sous, seize sous, quatorze sous, — c'est pour rien, douze sous, dix sous, huit sous, sept sous, tenez ! prenez, jeune homme. Il n'en veut pas ; mademoiselle, pour six sous ! — Elle les frappe

l'un contre l'autre de nouveau; les pains d'épice rendent un son éclatant, et la marchande ajoute : — Pour cinq sous! Quelqu'un tend la main, prend la marchandise, paye et s'en va; puis la marchande recommence, ainsi du matin au soir.

Il y a aussi les théâtres naïfs, où l'on représente la passion de *Notre-Seigneur* de façon à arracher au rit romain ses lambeaux de respectabilité. Il y a les Hercules du nord et les Hercules du midi; les pythonnisses prédisant l'avenir par le système de mademoiselle Lenormant, et qui vous disent gravement : — Vous êtes né sous la planète Soleil; c'est une bonne planète! Il y a l'éternel phoque qui dit *papa* très-distinctement. Il y avait les ignobles combats d'un ours contre des bouledogues; on les a supprimés, et avec raison. Il y a les lanternes magiques, les panoramas, les dioramas, la représentation des sièges fameux, avec exercices à feu, — de sorte que, toute la soirée, jusque minuit, on entend les péta-rades des petits soldats montant à l'assaut des murailles de carton. Que n'y a-t-il pas à la foire de Charleroi, une des plus belles

foires de la Belgique? Féru, enfant comme beaucoup d'artistes, s'amusa surtout des *parades*, et rit comme un fou des coups de pieds et des facéties vieillotes débitées par les Jocrisses et les Arlequins, et qui sont nommées en toute justice *les bagatelles de la porte*. Des lampions éclairaient à demi tous ces magasins, tous ces théâtres, toutes ces scènes. Les fumeuses mèches tremblotantes empestaient l'atmosphère. Les flâneurs, le nez en l'air, ou furetant du regard autour d'eux, paraissaient ébahis de plaisir. Dans les coins obscurs, des ivrognes, mal soutenus par les murailles, radotaient des discours en hoquetant aux couples d'amoureux que l'ombre rendait sourds et muets, mais non immobiles. Les chiens aboyaient, hurlaient, les enfants geignaient aux bras des nourrices. Tout autour de la place, les cabarets regorgeaient de buveurs bataillant, ou tapant dru sur les tables en jouant aux cartes. Plus d'un voleur égarait indélicatement ses mains dans les poches de ses voisins trop attentifs aux choses extérieures. Les Hercules, dédaigneux de tout le bruit que faisaient les pygmées qui les entouraient, se hanchaient dans leurs tricots

roses, les bras croisés, et du poing élargissant leurs biceps monstrueux. Les baladines, battant de la caisse, ou arpentant les planches d'un air ennuyé, les pieds posés très en dehors, étalaient leurs larges jupons courts en tulle rose fané, couverts de paillettes d'or et d'argent. Et des enfants souffreteux, l'air pensif sous leurs habits de couleurs criardes et de formes ridicules, semblaient supplier les amateurs de spectacle de vouloir s'amuser à la course, afin qu'ils pussent, les pauvres petits, se reposer bientôt sur leur maigre paillasse. Beaucoup de bruit, beaucoup de misère, du plaisir pour son argent. — C'est bien amusant tout de même, assurait le père Prévost.

— C'est singulier, dit l'artiste à l'avocat au moment où ils allaient se quitter, c'est singulier, j'ai beaucoup ri, — et maintenant, en entendant à distance le brouhaha de la foire, j'ai envie de pleurer. Pourquoi? Est-ce l'abaissement de la plupart de ces créatures qui m'attriste ainsi?

— Oui, répondit Talmers qui arrivait avec mademoiselle Prévost et Auguste Richard, oui, c'est ça ou le bourgogne, sois-en sûr. Mais, à propos, Armand, tu ne

nous as pas rendu compte de ton absence, tantôt.

— A demain les choses sérieuses, répondit l'avocat.

X

Les distractions de la soirée n'eurent pas assez d'influence pour chasser l'image de Zoé du souvenir d'Armand. Il rentra donc chez lui préoccupé, cherchant une solution à ce problème difficile, de punir M. Collard sans que sa femme pût en souffrir. Mais il se tortura l'esprit en vain, et ne trouva nul moyen acceptable de rendre au chantre tout le mal qu'il faisait si religieusement. Armand s'endormit triste et s'éveilla de mauvaise humeur, fort tard dans la matinée. Lorsqu'il mit le nez à la fenêtre, on jouait à la balle sur la place, et Auguste Richard se trouvait au milieu des jeunes gens, habit et gilet bas, très-animé, lançant les balles ou

les chassant avec une ardeur qui devait être contagieuse.—Il sera plus heureux que moi, se dit Armand. Il marche droit vers son but, parce qu'il sait où il va, parce qu'il connaît pour ainsi dire l'avenir. L'avocat soupira et s'habilla lentement. Lorsqu'il descendit, il était près de dix heures, et l'on entendait sonner la grand'messe à la paroisse. Il se mit à déjeuner, servi par sa mère, qui lui posait question sur question, sans tarir, et le forçait à manger trop de quartiers de tarte, assurant qu'il avait très-faim. Tout à coup, par la fenêtre de la pièce où il se trouvait, et qui prenait jour sur la place, Armand vit arriver M. Sureaux ayant une dame au bras, et suivi de Camille Féru et de Félicien Talmers. Le grand philosophe, dignement, modestement, marchait aussi droit qu'il le pouvait, sans adresser un mot à sa compagne, mais avec une évidente satisfaction. De loin, son ruban faisait l'effet d'un gros œillet tricolore. Malgré son âge, le bon vieillard n'avait encore rien perdu de sa majesté passée, et Armand se sentit ému en le voyant aussi ferme sur ses grands pieds osseux. Madame Féru paraissait fière de traverser une partie de Charleroi au bras du digne homme. Ils

entrèrent chez M. Richard au moment où Armand finissait de déjeuner.

— Allons, cria Camille Féru, c'est assez nourrir le corps, homme matériel que tu es. Lève-toi et viens avec nous.

— Où ça? demanda Armand.

— Où la cloche nous appelle, l'avocat, à la grand'messe. Le Christ n'a-t-il pas dit : « Je viderai le calice jusqu'à la lie? »

M. Sureaux se retourna et jeta à l'artiste un regard de reproche. Madame Féru fit un mouvement d'impatience qui signifiait clairement : Cette langue empoisonnée ne saurait se tenir en repos. L'avocat ne répondit rien, prit son chapeau, mit ses gants et se tint prêt à partir. La caravane sortit de chez le tapissier, conduite jusqu'au seuil de la porte par madame Richard. On se mit en marche. Dans la rue, Armand aperçut M. Collard et Zoé qui se rendaient à l'église. Le chantre marchait la tête baissée, les deux bras pendants bêtement le long de ses cuisses. Zoé le suivait, un peu en arrière, humblement, soumise, pareille à une esclave. L'avocat fit un geste violent que ses deux amis remarquèrent.

— Qu'est-ce qui te prend? dit Camille Féru.

— Tu es pâle, Armand, remarqua Talmers.

— On le serait à moins, répondit l'avocat. Vous voyez bien ce bellâtre qui nous précède, suivi d'une pauvre créature qu'il a l'air de tenir en laisse... là, devant nous, à vingt-cinq pas ?

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, c'est le chantre Collard et sa femme, Zoé Ruppe.

— Ah ! fit Camille, pendant que Talmers disait : — Ah ! bah !

— Et vous voyez dans cette pauvre créature une des femmes les plus véritablement malheureuses qu'il y ait au monde, reprit Armand à demi voix. Elle a un mari généralement estimé, parce que, généralement, les gens ont la vue courte, et que les manifestations extérieures tromperont toujours les esprits vulgaires qui regardent sans observer. Ce misérable, qui mâche du latin une partie de la journée, qui s'agenouille devant les autels et qui se montre obséquieux et servile en public, s'enivre à huis clos, bat, en lui défendant de crier, une femme qu'il a épousée de force, et qu'il fera mourir peu à peu pour jouir seul de la médiocre fortune qu'elle lui a apportée en mariage.

— C'est du drame, ça, l'avocat.

— Je ne sais pas ce que c'est, mais je sais ce qui est. L'indignation peut me faire dire des sottises, mais elles seront l'expression d'une vérité bien douloureuse. Pauvre fille ! c'est l'être le plus inoffensif que je connaisse. N'y aurait-il aucun moyen de la soustraire aux mauvais traitements de ce misérable ?

— Enlève-la, dit en riant Féru.

— Garde ta gaieté pour de meilleurs moments, Camille, répondit Armand très-sérieusement.

On était arrivé à la porte de l'église, et il fallut se taire. Madame Féru, appuyée au bras du grand philosophe, franchit la porte du temple grec élevé en l'honneur du Dieu divisé en trois personnes ; la bonne et naïve femme, en se sentant prise d'une certaine émotion, se figura que cette émotion était toute religieuse. Au contraire, une pensée parfaitement humaine faisait battre son simple cœur ; elle se sentait comme réhabilitée aux yeux du monde entier en se montrant en public sous la protection d'un homme intègre, honoré malgré ses principes de morale restreinte. Lorsqu'elle s'agenouilla, non loin de la balustrade qui sépare l'homme du

sanctuaire, elle abaissa vivement son voile, car elle pleurait.

Féru, Talmers et Armand, debout près de leurs chaises, furent convenables. On les regarda beaucoup et l'on fit dans l'église beaucoup de réflexions plus ou moins affectueuses, plus ou moins niaises, plutôt plus que moins cependant. Zoé Collard, agenouillée à l'ombre d'un pilastre, le visage caché dans ses deux mains jointes, priait peut-être, mais était certainement absorbée par un sentiment dont rien ne pouvait la distraire. La voix du chantre vibrait dans l'espace, menaçante, criarde. Il souriait et dodelinait sa tête d'une façon tout à fait bénigne, en lançant de temps à autre à sa femme un regard vipérin. Quant à M. Sureaux, debout, assis ou agenouillé, il se montrait toujours le même, ferme dans ses convictions, digne, le chrétien de Rome avec sa foi, son ignorance indispensable et ses préjugés. S'il fut de çà de là surpris par une velléité de distraction, cela prouverait simplement l'imperfection de l'homme. Lorsque le curé eut chanté un long *Ite missa est*, il se fit tout à coup un grand mouvement dans l'église. Les chrétiens assis se levèrent; ceux qui étaient

debout se secouèrent, brossant leurs chapeaux, arrangeant les plis de leurs robes. Généralement, chacun paraissait satisfait d'entendre le mot latin qui clôt l'office, comme le voyageur qui arrive à destination, qui s'étend, bâille et pousse un soupir de bien-être.

— J'aime mieux la foire, dit Féru à Armand lorsqu'ils furent sortis; c'est plus amusant et plus instructif.

— C'est possible, répondit Armand, mais il est inutile de le crier aussi haut. Bride ta langue pendant quelques jours. Les galops que tu lui laisses prendre sont tout à fait intempestifs.

Ils s'arrêtèrent près de la porte du théâtre; l'affiche du spectacle était entourée de curieux. On donnait le soir même une première représentation, avec *la Sœur de Jocrisse*, et un drame, *la Main de fer*. M. Sureaux, voyant les jeunes gens arrêtés, fit halte machinalement.

— Eh bien, monsieur Philibert, demanda l'artiste, allons-nous au théâtre ce soir?

— Non, monsieur Féru, répliqua le philosophe en secouant la tête, non, non. Ma place n'est pas dans ces lieux de plaisir et

de perdition, où les pleurs mêmes sont souvent criminels. Hum ! Si vous m'en croyiez, Armand, nous passerions la soirée ensemble, ajouta-t-il en se remettant en marche ; en famille, et au bruit des douces causeries, nous pourrions nous rappeler nos études passées. Il ne faut pas perdre de temps.

— Le dimanche est un jour de repos, répondit l'avocat assez embarrassé. Si vous le permettez, monsieur Sureaux, je le finirai en la société de mes amis et de mes parents, mais dans un but aussi peu sérieux que possible.

— Je ne veux pas être égoïste, mon cher enfant, et je vous laisse libre aujourd'hui de vous occuper selon vos loisirs.

— Aujourd'hui, tu entends, dit Féru à l'oreille d'Armand. Mais demain, le code, les philosophes et les historiens, les poètes et la poésie de ce brave homme-là. Bien du plaisir, l'avocat.

Le grand philosophe et Félicien Talmers dînèrent chez les Richard. M. Prévost et sa famille, ainsi que la famille Féru, qui avaient *du monde* chez eux, ne purent accepter l'invitation du tapissier. Mais il fut convenu que

l'on se réunirait chez M. Richard avant l'heure du spectacle. Auguste alla prendre d'avance des *parquets*, afin que toute la société fût bien placée. Madame Richard se fit très-belle pour cette circonstance. Elle mit une robe de soie verte, éclatante comme l'herbe au soleil, et un chapeau jaune splendide. En voyant descendre sa mère dans cet accoutrement, Armand se rappela ce que dit Lucas, au premier acte du *Médecin malgré lui* : — Un habit jaune et vart; c'est donc le médecin des perroquets? Mais il avait trop de tact déjà pour faire la moindre observation. — En province, se dit-il avec quelque raison, les ridicules ont une autre physionomie qu'à Bruxelles. La majorité de mes concitoyens trouvera ma mère très-bien *nippée* ainsi; pourquoi serais-je plus difficile qu'eux? Camille Féru, qui arrivait en ce moment avec son père et sa femme, fut ébloui par la toilette de madame Richard; il alla complimenter la modiste le plus sérieusement du monde.

— Madame, dit-il, on peut dire sans exagération que Charleroi est aujourd'hui un faubourg de Bruxelles. On y porte la crinoline avec beaucoup de grâce; le goût y de-

vient une qualité générale. Vous avez là un charmant chapeau.

— Eh ! oui, — vous trouvez ! Je l'ai fait tout entier moi-même, répondit la modiste. Les apprenties sont si lourdes !

Armand, en voyant Féru s'approcher de madame Richard, s'était éloigné, pour ne point entendre les compliments de l'artiste. Dans la rue, ils se rejoignirent.

— Tu t'es moqué de ma mère, Camille ? demanda l'avocat.

— Mais non, répondit Féru ; j'ai été sage. Ma femme m'a fait une leçon tantôt, et je me corrigerai bien sûr.

— Serment d'ivrogne, dit madame Féru ; tu gâtes mon plaisir avec ta rage de vouloir absolument dire tout ce qui te passe par la tête.

Il y avait foule au théâtre. Les habitants de Charleroi et de la banlieue, qui pouvaient s'en donner le luxe, n'avaient point manqué à cette première représentation. Les loges se remplirent ; le parterre et le parquet étaient comblés ; les derniers venus envahirent l'orchestre, où l'on se querella. — C'est gai, disait M. Richard. Armand, pris d'une singulière humeur, demeura assis, sombre,

inquiet. Le cœur lui battait dans la poitrine comme à l'approche d'une catastrophe. Fêru était à côté de lui.

— Ne sens-tu pas, lui dit-il, l'amour des planches qui te revient, rapide, chaud, exalté? Comme te voilà muet! Allons, parle, vaurien.

— Tantôt, tantôt, répondit Armand. Laisse-moi tranquille.

Pour se distraire et tâcher de ramener un peu de bonne humeur sur son visage, il se leva et regarda la salle. Elle était parfaitement garnie, aux loges, de femmes mises sinon avec goût, du moins très-luxueusement. Dans les petites villes, l'éclat remplace souvent l'élégance, la richesse des étoffes supplée à la grâce absente. Quoique la salle fût assez mal éclairée, Armand reconnut la plupart des visages heureux qui s'y trouvaient. On dîne bien au pays wallon; on y aime la bonne chère et les vieux vins plus que dans aucune autre partie de la Belgique, surtout aux époques des fêtes. Aussi, tous les spectateurs paraissaient-ils *en train*, très-éveillés. Les visages des hommes étaient rouges; les yeux des femmes brillaient comme des diamants. Au balcon, en face de la scène, l'avo-

cat aperçut deux lorgnettes braquées dans son voisinage. — Qui donc regarde-t-on ainsi? se demanda-t-il. Sans doute Féru ou sa femme, — ou Talmers. Il allait se détourner, lorsque les deux lorgnettes s'écartèrent et découvrirent les visages de madame de Paridans et d'Hélène de la Marche. — C'est à moi qu'on en veut, se dit-il. Il salua avec autant de grâce qu'il le put, rougissant un peu. Les deux dames lui rendirent son salut. Derrière elles se trouvaient M. de la Marche et un jeune homme inconnu à Armand. — C'est sans doute, pensa-t-il, le *prétendu* de mademoiselle de la Marche. Il a l'air paysan, mais il se porte diablement bien : quel Hercule !

On frappa trois coups sur la scène, l'orchestre joua un petit air vieillot et le rideau se leva. Le bruit s'éteignit presque brusquement dans la salle. L'avocat se rassit très-agité.

— J'ai peur comme si j'allais moi-même entrer en scène, dit-il à Féru.

— Petit bonhomme vit encore, répondit l'artiste. Ta passion n'était qu'engourdie, mon cher acteur; prends tes précautions. Elle va s'éveiller plus vivace que jamais. Je

suis quelque peu fataliste, moi ; je crois à la destinée ; eh bien , je te prophétise que tu n'endosseras jamais la robe noire des défenseurs diplômés.

— Tant mieux ! Puisses-tu dire vrai ! dit Armand en serrant énergiquement la main de Féru.

La Sœur de Jocrisse n'eut d'abord qu'un médiocre succès. L'acteur chargé de jouer le rôle de Jocrisse s'acquittait faiblement de sa tâche. A la troisième scène, on s'aperçut qu'il n'était pas très-ferme sur ses jambes, et le parterre, qui représente, en province comme à Bruxelles, l'esprit populaire dans son côté le plus intelligent, se mit à apostropher *mezzo voce* le comique malheureux. — Féru, du parquet, cria que Jocrisse était ivre, et toute la salle éclata de rire. L'avocat ne disait rien ; Talmers restait muet. M. Prévoist, qui se trouvait avec sa fille près du jeune médecin, en compagnie d'Auguste Richard, demanda l'avis de Félicien.

— Tout de même, il a un drôle d'air, cet acteur-là, dit le marchand tailleur. Voyez donc : il va tomber. Il est vraiment ivre-mort.

— Je ne le pense pas, monsieur, répondit

Talmers. Jocrisse est tout simplement malade, et très-sérieusement. Le pauvre garçon ne se doute peut-être pas de l'état dans lequel il se trouve. Regardez-le bien ; il n'a plus la force de se porter. Il se détourne souvent en s'appuyant aux chaises ; il rit convulsivement. Il me semble que je le vois pâlir sous ses plaques de rouge.

— Il a donc du rouge, demanda Adèle Prévost.

— Oui, mademoiselle ; tous les acteurs se fardent. Ne le saviez-vous pas ?

— Non. Ainsi, cette jolie actrice-là, qui joue la sœur de Jocrisse, n'a pas ses couleurs naturelles ?

— Elle est complètement peinte et plâtrée, reprit Félicien. Il paraît que vous avez encore vos illusions, à Charleroi.

— Jocrisse ! Eh ! Jocrisse ! dit Féru à demi voix. Il va se casser le nez, cet ivrogne-là.

— Il n'est pas ivre, dit Armand. Tu te trompes, mon cher artiste, et ce manque d'observation m'étonne, de ta part. Jocrisse est malade.

Sans doute plusieurs spectateurs découvrirent, en même temps que l'avocat et le jeune médecin, l'espèce d'ivresse qui donnait

à Jocrisse un air de bêtise si mélancolique, car il s'éleva dans la salle un murmure de compassion. On se parla bas, on fit des gestes de pitié; des points d'exclamation, des phrases dolentes partirent à la fois, et comme s'ils avaient été commandés, depuis le parquet jusqu'au paradis. Dès ce moment, Jocrisse fut applaudi; son courage lui donna autant d'amis qu'il avait d'auditeurs. Se sentant soutenu, le pauvre comique fit un effort et eut des éclairs de vraie bêtise, qui enthousiasmèrent le public. On rappela Jocrisse après la chute du rideau, et Armand, ému, se mit à applaudir à tout rompre.

— Quelle affreuse situation, dit-il à l'artiste. Faire rire les autres quand on se sent prêt à tomber en défaillance!

— Il est donc bien malade? demanda Féru.

— Viens avec moi; nous le saurons bientôt, Camille. Ce garçon m'intéresse; je me mets à sa place.

— Vas au fond de ta compassion, ajouta Camille, et tu y trouveras une assez bonne dose d'égoïsme.

— Tiens! je ne suis pas plus parfait que toi.

Ils sortirent. Talmers les avait devancés et les attendait dans le corridor.

— Où vas-tu? demanda Féru.

— Prendre des nouvelles de Jocrisse phthisique, répondit le jeune médecin.

L'artiste ne fit aucune observation et suivit les deux amis. Ils allèrent frapper à la porte du contrôleur et le prièrent de s'informer comment allait l'acteur qui venait de jouer le rôle de Jocrisse.

— J'y vais, messieurs, dit l'employé; mais je sais la réponse que l'on va me faire. Jocrisse se tue. Après chaque acte, il s'évanouit dans les coulisses. Mais il n'a pas d'autre état, et il faut manger : heureusement, il n'a plus trois semaines à vivre.

— Heureusement! dirent les jeunes gens.

— Mon Dieu, oui! Sa maladie est mortelle; il le sait. Est-ce vivre, ça? Nous aimons tous ce malheureux garçon et c'est pourquoi je vous dis : heureusement qu'il va mourir! S'il avait été riche, il y a six mois, il fut allé habiter l'Italie, où peut-être l'air l'eût guéri. Maintenant, c'est trop tard. Je vais voir comment il va.

— Oh! c'est inutile, dit Camille tout attristé. Nous en savons assez, monsieur. Eh!

que diable ! ajouta-t-il avec colère, s'il n'a plus que trois semaines à vivre, cotisez-vous pour qu'il meure tranquille. Un phthisique, ça ne coûte pas cher à nourrir. Tenez, voulez-vous, je parcourerai Charleroi avec une liste de souscription. Je trouverai facilement deux ou trois cents francs. Jocrisse ira à la campagne.

— Vous êtes bien bon, mon cher monsieur. Mais, pendant qu'il essaiera de se guérir, qui est-ce qui le remplacera ?

Personne ne répondit.

— C'est que, continua l'employé, il ne s'agit pas de laisser toute une troupe *sans ouvrage*, et de faire dix ou douze misérables, au lieu d'un seul qui souffre aujourd'hui. Sans comique, nous suspendons les représentations forcément.

— De sorte que c'est le moribond qui doit se dévouer, dit l'avocat.

— Nous en ferions autant à sa place, reprit l'employé.

— Va-t-en voir s'ils viennent ! ajouta Féru.

Ils saluèrent l'employé et reprirent le chemin de la salle, silencieusement. Le bavard artiste, les sourcils froncés, les lèvres pinçées, paraissait couvrir une colère sérieuse.

Armand et Félicien réfléchissaient, et leurs pensées n'étaient pas roses. Tout à coup Fêru s'arrêta et se croisa les bras.

— Voilà, dit-il, une belle couple d'humains, — Zoé Ruppe et le Jocrisse de contrefaçon. Sais-tu bien, l'avocat, que ce sont deux vilaines histoires que celles-ci et qu'elles ne prouvent pas en faveur de l'homme? Voyons, il faudrait pourtant faire quelque chose pour ces gens-là, nous qui ne sommes pas tout à fait aussi mauvais que les autres. Mais il ne s'agit pas ici d'essayer de la philanthropie officielle, et nous avons des difficultés sérieuses à tourner ou à sauter lestement. Ne rentrons pas dans la salle avant d'avoir trouvé une idée.

— J'en ai une, dit timidement l'avocat, mais elle ne concerne que notre pauvre comique.

— C'est un pas de fait sur deux. Vite ton idée!

Armand pâlit et ne répondit pas. Les deux amis le regardèrent, très-étonnés, attendant un mot d'explication.

— Je pourrais le remplacer, dit-il enfin.

— Qui? quoi? firent les autres.

— Jocrisse!

— Sacrebleu ! tu as du cœur, cria Féru.

— Comment ! remplacer Jocrisse à Charleroi, dit à son tour Talmers. Jouer la comédie devant tes concitoyens, par compassion pour cet étranger ! Mais tu es sublime, Armand.

— Bah ! dit-il en soupirant bruyamment et surmontant son émotion, il y a encore de l'égoïsme au fond de ma pitié. Mais qu'est-ce que ça fait, Féru, dis-moi ? Je connais mon devoir et je n'oublie pas ce que je me dois.

— Ne raisonnons pas, mon ami Richard : le moment n'est pas aux disputes morales et philosophiques. Dieu merci, M. Sureaux n'est pas avec nous. Ainsi, tu remplaceras Jocrisse ? Tu vas aller te présenter au directeur demain de très-bonne heure ; il ne faut pas qu'un autre te devance : le sort est si bizarre. Sacrebleu ! que je suis heureux !

— Vraiment ! tu oseras jouer ! demanda Talmers.

— Pourquoi non ? J'essayerai, du moins ; je ferai ce que je pourrai. Au diable les codes !

— Bravo ! cria Féru. Rentrons.

— Et Zoé Ruppe ! reprit Armand en arrêtant l'artiste.

Le trio se reforma et les fronts redevinrent pensifs. Un grand silence se fit tout à coup autour des jeunes gens; sans doute on commençait le drame. Des spectateurs attardés arrivèrent du dehors en courant, les lèvres encore humides de bière; puis le silence se rétablit.

— La seconde difficulté est sérieuse et demande de mûres réflexions, dit Armand. Je crois même que l'entreprise est impossible. Il faudrait, pour rendre à madame Collard sa tranquillité passée, se mettre en travers des droits de son mari, et cela me paraît bien difficile. Faire une scène, épouvanter le chantre, ne servirait à rien : il se vengerait sur sa victime ordinaire et légitime.

— Tout cela est malheureusement vrai, ajouta Talmers. La justice elle-même, dans ces cas-ci, peut tout au plus flétrir le misérable qui joue doucereusement le rôle de bourreau de sa femme.

— Eh bien, nous en reparlerons demain, dit Camille. L'avocat va faire la moitié de notre besogne à lui tout seul. Il est juste que nous l'aidions pour le reste autrement que de nos conseils. Rentrons rire; la toile

est levée sur un drame de la bonne école.

Ils rentrèrent en effet dans la salle, et reprirent leurs places, non sans faire murmurer les spectateurs. Quelqu'un dit même assez haut : — Ce sont des *faiseurs d'embarras*. Armand entendit les quatre actes du drame sans y comprendre grand chose. La scène qui s'était passée dans le corridor du théâtre, et la promesse qu'il avait faite, l'absorbèrent complètement. Poussé autant par son amour de la scène que par sa pitié pour l'auteur phthisique, il s'était laissé emporter dans cette aventure comme font les amoureux jeunes et les enfants dans beaucoup de circonstances ; il n'entrevit les vraies difficultés, celles de détail, que lorsqu'il se mit à y songer. Une espèce de délire passager s'était emparé de son cœur pendant quelques instants ; la vie d'acteur, les bravos du public, l'éblouirent encore une fois ; et cela au moment où il venait de découvrir un des côtés les plus douloureux de cette existence qu'il enviait. Il y a de ces enivrements qui bouleversent toutes les lois naturelles, et que l'homme cherche en vain à s'expliquer. Armand se trouvait ainsi dans une situation bien autrement perplexe que

celle à la fin de laquelle il avait failli, lors de son début au théâtre des Galeries Saint-Hubert. Là-bas, il s'était vu en face d'un public complètement étranger, et indifférent, ou à peu près, à la chute ou à la réussite d'un acteur inconnu, passager. Ici, du moment où il mettrait le pied sur la scène, les cinq cents spectateurs, qui le connaissaient pour la plupart, ne le quitteraient plus des yeux. Il serait indubitablement reconnu, et qui sait ce qui arriverait. Il se sentait déjà défaillir à cette idée. Le courage n'est pas une qualité des hommes jeunes ; ils sont plutôt téméraires que braves. La résolution nouvelle de l'avocat en est une preuve entre tant d'autres. Dans un entr'acte, Féru lui dit :

— Persévéreras-tu ?

— Oui, Camille, répondit-il ; mais Talmers et toi devez me tenir le secret.

Une idée encourageante venait de passer dans son esprit : — A Bruxelles, M. Richard et le grand philosophe ne l'avaient pas reconnu à son entrée sur la scène. — Ils ne verront pas, ils ne pourront pas voir Armand Richard dans Joerisse, se dit-il. Et si mon père ne me reconnaît pas, qu'ai-je à crain-

dre? Puis, il ajouta : — Après tout, il le faut! Cependant, ni raisonnements ni espérances ne purent lui rendre son calme, et il entra chez lui dans un état affreux, comme pris de vertige. Trois ou quatre fois pendant la nuit, il songea au moyen de ne pas tenir sa parole. Il essayait de capituler avec ses désirs, d'écouter les lâches conseils que la couardise souffle au cœur des plus braves quand ils sont en face de certains dangers. Personne n'est de bronze! Honteux après ces diverses preuves de son imperfection morale, Armand reprenait momentanément le dessus; mais il ne tardait pas à retomber dans ses premières craintes. Un homme ainsi aux abois a l'imagination très-éveillée; il s'accroche à tout pour faire triompher ses vœux secrets, ceux qu'il n'oserait énoncer à voix haute, et qui d'ordinaire attendent la nuit pour naître, dans la crainte sans doute que les rougeurs du front ne les trahissent. Enfin, à bout de tout, il s'accrocha à cette dernière idée : — Je n'ai pas de costumes, et ceux du comique malade ne m'iront peut-être pas; il m'a paru plus grand que moi. Puis, qui sait si le directeur ne me mettra pas à la porte!

XI

Armand se leva assez mal disposé. Au jour, tout ce qui s'était passé la veille lui parut être un mauvais rêve, un cauchemar. Il descendit de sa chambre dans des dispositions d'esprit peu aimables. On l'attendait pour déjeuner. M. Sureaux était assis, souriant, devant une table sur laquelle madame Richard avait étalé trois tartes de différentes espèces, et le grand philosophe était de très-bonne humeur. Il accueillit donc l'avocat plus affectueusement encore que de coutume, et lui demanda comment il s'était amusé la veille. Armand n'eut pas le temps de répondre.

— Oh! très-bien! cria madame Richard. Quelles belles pièces! Nous n'avons fait que rire et pleurer. Figurez-vous, monsieur Sureaux, un domestique bête qui casse tout ce qu'il touche, etc., etc.

Madame Richard se mit à raconter *la*

Sœur de Jocrisse, entremêlant les scènes du vaudeville de scènes grotesquement dramatiques, souvenirs embrouillés du spectacle de la veille. Le grand philosophe écouta gravement, et, lorsque la modiste eut fini de parler, assura que *la Sœur de Jocrisse* était une bonne comédie, puisqu'elle avait une fin morale. Le tapissier alors, ne voulant pas être en reste de frais dans cette conversation, dit qu'un des acteurs qui avaient joué dans la première pièce était à moitié mort, et qu'il ne verrait sans doute plus le dimanche suivant.

— C'est probablement une suite de la singulière existence qu'il mène, dit M. Philibert. Ces gens vivent en concubinage et dans l'orgie; ils dorment à peine. Les sentiments factices qu'ils feignent d'éprouver les corrompent très-jeunes, et ils meurent tous dans l'impénitence finale. Enfin, ils sont excommuniés.

— Est-il Dieu possible? demanda madame Richard. Et nous avons été voir ces gens-là!

— Vous, reprit M. Sureaux en appuyant sur le mot, vous allez les voir. Du reste, ajouta-t-il en songeant peut-être à son escapade de Bruxelles, on ne commet guère

qu'un péché de curiosité en allant une fois de loin en loin au théâtre. Mais l'habitude de fréquenter les spectacles est un crime. Hum !

— Quand je pense qu'Armand voulait être acteur ! dit madame Richard. J'en ai la chair de poule.

— Bah ! c'était un faux bruit, ajouta le tapissier. N'en parlons plus.

— Chacun de nous a eu ses moments d'erreur, reprit le grand philosophe. Armand a été tenté, il a combattu, il a vaincu. Honneur à lui ! On ne peut se montrer vertueux que dans le danger. Aujourd'hui, Armand Richard est cuirassé contre toutes les séductions. Hum ! Je suis certain qu'il s'est ennuyé hier soir.

— C'est vrai, que tu t'es ennuyé, Armand, dit à son tour Auguste Richard. Tu n'as ni ri ni pleuré, pendant qu'Adèle et moi, et même M. Prévost, maman et tout le monde, étaient malades de pleurer et de rire.

— J'en étais certain, continua M. Philibert en se coupant dignement un morceau de tarte aux groseilles. Votre pâtisserie est excellente, madame Richard. Je vous félicite, Armand. Vous pouvez aujourd'hui aller sans

crainte au théâtre. Vous n'en atteindrez pas moins le faite des dignités humaines. Pourquoi rougir, mon cher enfant ? vous avez, au contraire, le droit de vous enorgueillir.

Armand ne répondit pas ; il se contenta d'admirer M. Sureaux se mettant dans la bouche un bon morceau de tarte. Puis il se dit : — Si je joue, ces gens-là me maudiront. Il eut froid dans le dos en voyant, par la fenêtre, arriver Camille Féru et Félicien Talmers. Dès le moment où il les eut aperçus, il comprit que c'était sérieusement qu'il devait se présenter au directeur du théâtre. A peine les deux jeunes gens furent-ils entrés, que madame Richard se leva très-gracieusement ; elle les harcela pendant au moins dix minutes pour les faire déjeuner avec eux : dans beaucoup de maisons, l'obsession sert de politesse. — Un simple petit morceau de tarte, disait la modiste. Vous croyez sans doute qu'elle est mauvaise ; demandez à M. Sureaux, qui s'y connaît. Allons, messieurs, asseyez-vous, ne me faites pas affront. Il ne faut pas faire tant de façons. Auguste, donne des tartes. — Mais, madame, nous avons déjeuné, dit Camille. — Bah ! bah ! ce n'est pas tous les jours la foire. Ils durent

manger. Madame Richard, après avoir vaincu, était aux anges.

— Vous êtes-vous bien amusée hier, madame? demanda Talmers.

— Oui; oh! comme ci comme ça, répondit la modiste en regardant M. Sureaux. C'est bon pour une fois, pour voir. Mais tous ces acteurs, ce sont de mauvais sujets: ils *passent* les nuits; ils sont excommuniés. Aussi, Armand nous a-t-il bien promis de ne plus songer à tout ça. N'est-ce pas, Armand?

L'avocat, pour le coup, souhaita à sa mère une paralysie momentanée de la langue. Il se contenta de mâcher quelques mots, des sons sans signification, pareils à des grognements. Féru attacha sur lui des yeux interrogateurs pleins de colère, de mépris, presque de menace. Armand haussa imperceptiblement les épaules, et l'artiste, qui vit dans ce geste un démenti, se rasséra. Aussitôt qu'on eut déjeuné, les trois amis se levèrent et sortirent en annonçant l'intention de faire une promenade. Dans la rue, l'artiste prit Armand sous le bras.

— Nous allons chez le directeur du théâtre, dit-il.

— Oui, répondit résolument Armand. J'entrerai seul; vous m'attendrez au café.

— A la bonne heure, reprit Féru. Tu as du caractère. Maintenant que je suis rassuré, j'aurai le courage de t'avouer une chose : j'ai douté de toi. Je disais à Talmers, en venant, que tu reculerais, que tu biaiserais, que tu trouverais mille obstacles à surmonter. Excuse-moi : tu es brave!

— Oh ! mais vraiment brave, dit à son tour Talmers. Il paraît qu'on ne connaît pas ses amis avant de les avoir vus dans les circonstances graves. Tiens, l'avocat, avec ta simplicité, ton sans-façon, qui cachent tant de résolution, tu m'apparais comme un homme de l'antiquité.

— Allez-vous-en au diable ! cria l'avocat en se dégageant du bras de Féru. Vous moquez-vous de moi ?

Et, sans ajouter un mot, comme ils étaient arrivés en face de l'hôtel où demeurait le directeur de la troupe théâtrale, Armand s'engouffra rapidement dans le corridor principal, dont la porte était toujours hospitalièrement ouverte.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda l'artiste.

— Un grain de folie, Camille. Je suis tout

abasourdi ; nous ferions peut-être bien de le suivre.

— Bah ! c'est une farce. C'est lui qui se moque de nous. Allons l'attendre au café.

Lorsque Armand fut au bout du corridor, dans lequel il s'était précipité avec une espèce de désespoir, il s'arrêta ; un garçon de l'hôtel était devant lui et le regardait, très-étonné.

— Que demandez-vous, monsieur ? dit-il.

— Allons, se dit l'avocat, il n'y a plus à reculer. — Monsieur Delbreux, ajouta-t-il à voix haute.

— Il est sorti ; mais vous le trouverez sans doute au théâtre, répondit le garçon.

Armand s'achemina vers le théâtre d'un pas assez ferme. Il y entra et songea alors seulement qu'il ne savait de quel côté se diriger pour découvrir le directeur. Il allait à tout hasard monter vers la salle ; quand quelqu'un qui sortait l'accosta et lui demanda, fort peu gracieusement, où il allait.

— Je cherche M. Delbreux, répondit Armand. — Il est au café, ici à côté, dit l'étranger, qui sans doute était un acteur. L'avocat entra au café. Ses deux amis y étaient attablés ; ils se levèrent en le voyant

et vinrent à lui. — Le directeur est ici, dit Armand. Mais lequel est-ce de tous ces flâneurs? — Demande-le au comptoir, dit Talmers. La dame de comptoir désigna un petit gros, à mine joviale, qui jouait au billard. Armand s'approcha et profita d'un moment où il se reposait sur sa *queue* comme un fantassin sur son fusil, pour lui demander d'une voix peu assurée un moment d'entretien. Le petit directeur était poli, extrêmement gracieux, tout miel.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, répondit-il avec un sourire très-aimable, je finirai d'abord ma partie, s'il vous plaît, monsieur.

— C'est pour une affaire grave qui vous intéresse autant que moi, monsieur, reprit Armand. Il vaudrait peut-être mieux abandonner votre partie ou vous faire remplacer.

— Une affaire grave, monsieur! Concernant quoi, s'il vous plaît?

— Vos représentations dramatiques. Je viens vous faire des propositions qui peut-être vous tireront d'un grand embarras.

Le directeur fit de grands yeux, regarda Armand en silence pendant quelques se-

condes, puis, s'approchant d'un personnage attablé à côté du billard, il le pria de finir sa partie. L'avocat se dirigea vers la porte du café, l'ouvrit et sortit, suivi du directeur. Pendant ce moment, le jeune homme eut le temps de songer qu'il fallait en finir le plus brièvement possible, s'étourdir, marcher aveuglement et comme à une destinée fatale. Une preuve qu'il était troublé, c'est qu'il conduisit M. Delbreux dans la rue pour lui parler. En les voyant se promener ensemble devant le café, comme deux vieilles connaissances, les mauvaises langues de la ville pouvaient tirer de cet incident les conclusions qu'elles voudraient, trahir Armand Richard, bouleverser ses parents au point qu'il ne lui serait plus possible de jouer à Charleroi.

— Monsieur le directeur, dit-il, vous avez un acteur qui se meurt; c'est vraiment pitié de le voir, essoufflé, maigre à faire peur, épuiser ses dernières forces d'une façon aussi cruelle.

— Vous voulez parler de mon comique Lucien, monsieur?

— Précisément. Ce brave garçon est au plus bas, et ce serait faire une bonne action que de l'empêcher de jouer.

— Je ne le violente pas. Il est malade, c'est vrai, mais pas au point que vous dites. Hier, il a très-bien marché; on l'aurait cru guéri. Si vous étiez au théâtre, comme je n'en doute pas, vous fûtes de ceux qui l'ont applaudi, puisque toute la salle a battu des mains. Aujourd'hui, je l'avoue, il est fatigué; il ne se lèvera pas avant quatre heures; le sommeil l'aura reposé, refait, et il jouera comme hier, si vous le voulez bien.

— C'est affreux!

— Eh! monsieur, que voulez-vous que j'y fasse? Je suis directeur d'une troupe qui a de la réputation; c'est la première fois que je viens à Charleroi et je veux y laisser de bons souvenirs. Je n'ai qu'un fort comique; si je lui permets de se guérir, comment le remplacerai-je, s'il vous plaît?

— Par un autre, dit Armand en s'arrêtant.

— C'est juste, reprit en riant M. Delbreux, c'est juste. Mais le problème n'est pas résolu. Il faudrait *l'autre*, et les comiques ne doivent pas être communs à Charleroi, si vous le permettez.

— Mais s'il y en a un, et qu'il se présente...

— Un comique, monsieur !

— Oui.

— Serait-ce vous, ce comique — si j'ose m'exprimer ainsi? dit le directeur en s'arrêtant à son tour et questionnant Armand des yeux avec un véritable intérêt.

— Oui, répondit-il avec autant d'aplomb qu'il en put mettre dans ce monosyllabe.

A cette audacieuse affirmation, M. Delbreux se figura qu'il avait affaire à quelque farceur et se tint sur la défensive. Si le directeur avait été physionomiste, il eût bien vu que son interlocuteur ne plaisantait nullement. Armand, au contraire, prenait tout cela très au sérieux; maintenant qu'il était engagé dans les premières difficultés, il désirait conduire l'aventure à bien. M. Delbreux reprit la parole :

— Avez-vous déjà joué, monsieur? demanda-t-il.

— Non, répondit l'avocat, qui n'eût point menti pour plaire au public lui-même. Et il raconta brièvement ses études, sa passion pour l'art dramatique, ses visites aux deux directeurs de Bruxelles, et enfin son échec. M. Delbreux s'aperçut alors seulement que le comique qui se présentait était sincère, et

l'écouta, trahissant l'intérêt qu'il prenait au récit par des marques d'approbation, d'étonnement, ou des sourires. Quand l'avocat eut fini sa narration, M. Delbreux lui dit :

— Eh bien, allons voir Lucien. Tout dépend de lui, vous comprenez. A la moindre résistance de ce pauvre garçon, je vous abandonne ; je ne veux pas être iugrat. Mais s'il vous laisse débiter, je n'y mettrai certes pas opposition : vous arrivez trop à point. — Et, à propos, vos parents donnent-ils leur consentement à tout ceci, s'il vous plaît ?

— Jusqu'aujourd'hui, ils s'y sont montrés contraires, monsieur. Mais je ne doute pas que, si j'avais du succès, ils ne fussent très-fiers de me voir au théâtre.

— C'est selon ; mais il sera temps de parler de cela si vous débutez, monsieur.

Ils étaient arrivés à l'hôtel. M. Delbreux entra, suivi d'Armand ; ils montèrent au second étage. Le directeur frappa sur la porte qui portait le n^o 13, en faisant remarquer ce chiffre terrible à son compagnon ; une voix creuse cria : — Entrez ! Ils entrèrent. Le comique Lucien, en caleçon et en bras de chemise, était assis près de la fenêtre ouverte, sous un rayon de soleil. Ainsi éclairé, sa mai-

greur parut effrayante à Armand. La vive lumière inondait toutes les aspérités du visage, faisant aux ombres des contours durs, qui accusaient la forme des os, pauvrement recouverts d'une peau jaune tachetée de plaques rouges aux pommettes. Au fond des orbites, deux grands yeux noirs et tristes, sans éclat, supportaient à peine la lumière, et se voilaient à l'ombre de larges paupières aux mouvements lents. Cette nature épuisée impressionna vivement l'acteur en herbe. Pour M. Delbreux, habitué à voir son comique pareil à une ruine, il s'avança bravement vers lui et lui serra la main gaillardement en disant : — Bonjour, Arnal, bonjour. Eh bien, comment est-on disposé aujourd'hui, mon cher ami ?

— Mais je me sens bien, répondit Lucien ; le soleil me ravigote. Quelle bonne chaleur ! Elle pénètre jusqu'à la moelle des os.

— Je t'acconduis un admirateur de ton talent, reprit le directeur. Monsieur t'a vu et entendu hier soir et est venu me trouver pour que je l'amène, ici.

Armand s'avança alors.

— En effet, monsieur, dit-il, vous m'avez fait plaisir. Votre jeu est simple, naturel.

On voit que vous avez été à bonne école.

— A l'école, moi ! dit le comique en riant. Dans les foires, oui. J'étais acteur à seize ans. Je jouais les domestiques. J'en ai vu de rudes, allez, et vous pouvez être certain que j'ai rarement marché sur des roses.

— Mais aujourd'hui, tu as du talent et une vie agréable, répondit M. Delbreux. Tu es récompensé, et j'ose ajouter que tu es heureux, si tu le veux bien.

— Oui, reprit Lucien, c'est vrai ! J'ai quelque succès ; mais il est venu trop tard. J'en jouirai peu ; je suis de ceux qui n'ont pas de chance. Votre visite me fait plaisir, ajouta-t-il en s'adressant à Armand. J'ai soif de louanges. Je n'y suis pas encore fait.

Il se mit à tousser pendant qu'Armand et M. Delbreux s'asseyaient. L'avocat était singulièrement refroidi par cette visite, et il se sentit inquiet à l'idée que le directeur allait proposer à son comique de se laisser remplacer. — Il se sent mourir, se dit-il ; il ne voudra pas qu'on lui arrache ses dernières joies, dut-il vivre quelques jours de moins. Il a de la passion !

— Te crois-tu assez fort pour jouer le *Lait d'ânesse* aujourd'hui ? demanda M. Del-

breux. Nous devons changer de spectacle tous les jours. Dans les petites villes, il ne faut pas jouer deux fois le même vaudeville : les amateurs se lassent vite. Et une fois qu'ils abandonnent le théâtre, ils n'y reviennent plus.

— Je jouerai *Le lait d'ânesse*, répondit Lucien. Je sais que l'affiche est collée aux murailles depuis une heure. D'ailleurs, je me sens positivement mieux qu'hier. Puis, si je ne jouais pas, que feriez-vous ?

— Mais, dit M. Delbreux, on essaierait de te remplacer pour un jour ou deux.

— Me remplacer ! Est-ce cette brute de Bernard, votre second comique, qui jouera Joerisse, les Anglais et les pioupious ? Allons donc !

— Je ne songe pas à Bernard, mon cher Lucien. C'est monsieur, ajouta-t-il en désignant Armand, qui, te voyant fatigué hier soir, s'est offert spontanément pour t'aider, et te laisser reposer pendant quelques jours, si cela te convient.

— Monsieur est bien bon, répondit le comique après deux secondes de silence pendant lesquelles il jeta à Armand un singulier regard. J'aime mieux jouer.

— Tu as tort, mon cher, reprit M. Delbreux. Trois ou quatre jours de repos suffiraient peut-être...

Lucien fit un geste d'impatience et Armand interrompit le directeur.

— N'ajoutez plus rien, dit-il. Je vois bien qu'en insistant plus longtemps, monsieur Lucien pourrait croire que je veux le supplanter, le remplacer complètement, pour toujours. Cette mauvaise idée ne m'est pas venue. Je désirais seulement débiter, essayer mon talent, et c'est la seule pensée de donner quelques jours de repos à monsieur qui m'a fait faire cette démarche.

— Je ne vous en veux pas, dit le comique en se levant avec effort. Mais, si vous aimez l'art dramatique, vous comprendrez mon refus. Je sais bien que mes camarades agiraient tout autrement que moi; c'est sans doute parce qu'ils sont acteurs par état, et non par passion. D'ailleurs, si vous voulez me remplacer, vous n'attendrez sans doute pas longtemps.

— J'espère que vous vous trompez, répondit Armand. Je désire sincèrement et très-vivement que vous continuiez vos représentations. Vous faites le succès de la troupe de

monsieur Delbreux. Tout Charleroi s'intéresse à vous...

— Ils voient plutôt le malade que l'acteur, interrompit Lucien ; je le sais, et pourtant je me fais encore illusion.

— Si tu veux jouer, nous ne resterons pas plus longtemps, dit M. Delbreux. Tu te fatigues à parler. Bois du soleil tant que tu pourras, et tâche d'avoir de l'appétit à dîner, s'il te plaît,— pour me faire plaisir, mon ami.

Ils sortirent. Armand était affecté ; il demeura silencieux, absorbé, et répondit à peine aux politesses du directeur. Comme ils rentraient au café où se trouvaient Fêru et Talmers, M. Delbreux arrêta l'avocat par le bras et lui dit :

— Venez toujours ce soir au théâtre. On ne sait ce qui peut arriver. Je n'ai pas beaucoup de confiance dans le mieux que ressent Lucien, monsieur.

— Je viendrai, répondit Armand.

Ils se séparèrent. Camille et Félicien, qui attendaient impatiemment le retour de leur ami, vinrent à sa rencontre, sortirent avec lui du café et l'emmenèrent sur la place de la ville basse. Il raconta la scène qui venait de se passer chez le comique Lucien.

— Tout cela ne m'étonne qu'à demi, dit le paysagiste. Je serais fort surpris qu'un homme, même moribond, attaqué dans son amour-propre, ne trouvât point la force de se défendre. L'acteur Lucien fait, en refusant de te laisser jouer à sa place, ce que nous ferions tous dans de pareilles circonstances, dussions-nous en mourir. On tient moins à vivre qu'à triompher.

— De sorte que tu ne débutes pas? ajouta Talmers.

— Toutes ces résistances, reprit Féru, auront pour résultat de stimuler les désirs de l'avocat, s'il a au cœur la passion que je lui crois et qu'il a assez exaltée depuis trois mois. Voyons, que ressens-tu, Armand?

— De l'ennui, ... de l'impatience, ... de l'irritabilité, répondit-il en mettant quelques secondes entre chacun de ces substantifs.

— Tu envoies Lucien à tous les diables, n'est-ce pas?

— Je suis tout prêt à le faire, au moins. Il obéirait aux lois de la plus vulgaire raison en partant pour la campagne. Puisqu'il aime tant le soleil, pourquoi s'exposer encore aux rayons fumeux de la rampe? Une prairie sur

les hauteurs vaudrait mieux pour lui que les planches de la scène.

— A la bonne heure, l'avocat. Voilà que tu revis, ajouta l'artiste. Je n'aimais pas à te voir, il y a quinze jours, presque résigné à plaider les bonnes et les mauvaises causes. Jette feu et flamme, mon cher acteur : c'est la vie, cette ardeur, même un peu mauvaise pour les autres. La résignation est une vertu des impuissants.

Ils étaient arrivés près de chez M. Richard. Féru les quitta pour rentrer chez lui, où l'attendaient son père et sa femme. Talmers et M. Sureaux dînaient chez le tapissier. Le grand philosophe, debout près de la table sur laquelle le couvert était mis, jetait de temps à autre un regard vers la place, espérant y voir arriver les jeunes gens. En vieillissant, le Bonhomme aimé de l'avocat Talmers avait senti grandir en lui la gourmandise, sans essayer de mettre obstacle à son envahissante tyrannie. Tout ce qu'il pouvait faire en public pour cacher ce vice unique, était de demeurer toujours digne, même en savourant les mets les plus délicats. Et il réussissait à tromper ses amphitryons, qui lui servaient de bons dîners par déférence

pour son grand âge autant que par affection ; mais ils ne se doutèrent point de la gastronomie philosophique et hypocrite de leur grand homme. Le dîner des Richard était sans doute des meilleurs , car M. Sureaux parla peu. Au dessert seulement, il s'adressa directement à Armand et lui demanda s'il avait fait une visite à M. le baron de la Marche.

— Non, monsieur Sureaux, répondit Armand. La présence de mes amis, mes parents, et plusieurs incidents inattendus, m'ont empêché jusqu'aujourd'hui de penser à cette visite, et surtout de la faire.

— Vous êtes excusable, reprit le grand philosophe. Mais vous commettriez une grave faute en oubliant de voir cette noble famille. Il faut vous souvenir, Armand, que M. de la Marche, à l'époque où vous ne donniez encore que des espérances, vous a reçu chez lui, et encouragé ainsi dans vos travaux, aux yeux de toute la ville de Charleroi. Vous seriez un ingrat en l'oubliant, etc., etc.

Armand promit de se rendre chez M. de la Marche aussitôt qu'il en aurait le loisir, — peut-être le lendemain dans la matinée, et M. Sureaux voulut bien reprendre son

sourire d'aimable convive, après un hum ! de satisfaction. Comme la conversation, au dessert, devint assez bruyante, l'avocat se pencha à l'oreille de Talmers, et lui demanda s'il avait songé à Zoé Ruppe et à son mari, le chantre onctueux.

— Nous y avons beaucoup songé, répondit Félicien ; mais je crois que ta démarche auprès du directeur nous a troublé l'esprit ; nous n'avons trouvé, pour délivrer madame Collard, que des combinaisons impossibles. Nous en reparlerons quand nous serons ensemble, — ce soir, avant ou après le spectacle.

L'après-midi se passa très-calme. Armand et Talmers allèrent rejoindre chez M. Prévoist, où ils dînaient, toute la famille Féru et Auguste Richard. Dans les temps de fête, au pays wallon, on vagabonde ainsi de maison en maison, déjeunant dans l'une, soupant dans l'autre ; c'est comme une image de la vieille hospitalité, que ni la morgue moderne, ni l'envie, ni un certain progrès, ne peuvent effacer entièrement. A l'heure du spectacle, Féru et l'avocat se levèrent et entraînent Félicien Talmers avec eux, malgré la demi-résistance que le jeune docteur leur

opposa, sans donner de raison plausible. — Pourquoi ne venez-vous pas tous au théâtre? demanda-t-il au moment où il allait passer le seuil de la porte du salon, où restait assise et causant la moitié de la compagnie. — Ça beau être la foire, ce n'est pas fête tous les jours, répondit en riant M. Prévost. — Et Auguste ne nous suit pas? insista Talmers. — Il a bien autre chose à faire que d'écouter des acteurs, dit Féru en entraînant son ami; ma parole d'honneur, je te croirais volontiers jaloux du frère d'Armand. Félicien ne répondit pas.

Au théâtre, il y avait la même foule que la veille. Les trois amis eurent beaucoup de peine à trouver place au parquet. Il faisait chaud; on agitait les mouchoirs faute d'éventails; on se remuait beaucoup, montrant ainsi le peu de logique qui plane ordinairement sur les foules. Mais, aussitôt que le rideau fut levé, il se fit un grand silence, et l'on commença *le Lait d'ânesse* devant un public bien disposé et très-attentif. La pièce marcha à ravir. Les acteurs stimulés par l'accueil qu'on leur avait fait la veille et par la vue d'une salle bien garnie, jouèrent au mieux et, comme les chevaux du steeple-

chasse, arrivèrent au but, c'est-à-dire au succès, presque aussi bien l'un que l'autre. Le vrai triomphe, cependant, fut pour le comique Lucien. Il jouait le rôle d'Ovide l'étudiant, qui, par amour, va jusqu'à se nourrir exclusivement de lait d'ânesse. Lucien, que la visite d'Armand Richard avait peut-être véritablement ranimé, fit des efforts prodigieux pour se surpasser et y parvint. Mais les bravos lui coûtèrent cher; à la fin de la pièce, il fut pris de faiblesse et tomba sur la scène au moment où le rideau allait tomber. Ce résultat impressionna vivement le public; plusieurs dames, ne pouvant résister à leur émotion, quittèrent la salle. Armand, poussé par Féru et suivi de Talmers, sortit du parquet et alla demander à un ouvrier de les conduire chez M. Delbreux. Le directeur était près de Lucien évanoui, dans les coulisses. Lorsque Armand se présenta, le comique reprenait connaissance, et le directeur lui disait : — Tu as été magnifique, mon bon Lucien, tout simplement magnifique, si j'ose m'exprimer ainsi.

— Tant mieux ! répondit Lucien d'une voix faible, creuse, horrible à entendre ; au

moins je quitterai les planches presque glorieusement.

Il aperçut Armand et lui tendit la main.

— Essayez de me remplacer, lui dit-il. Et il s'évanouit de nouveau.

Pendant qu'on s'empressait autour de lui, qu'on lui prodiguait des soins, — il y avait là deux médecins, sans compter Talmers, — M. Delbreux s'empara de l'avocat et le conduisit dans la loge d'acteur qui lui servait de cabinet.

— Lucien *est fini*, dit-il ; il ne jouera plus. J'accepte donc les propositions que vous me faisiez ce matin. Si vous le voulez, vous répéterez demain *la Sœur de Jocrisse*, à onze heures ; n'abuserai-je pas?...

— Volontiers, répondit Armand. Mais le costume ?

— Vous aurez celui de Lucien ; il est de votre taille. Comme il ne jouera plus, il vous cédera volontiers toute sa garde robe. Je ne saurais encore vous dire à quelles conditions je puis vous engager ; je dois vous voir à l'œuvre.

— Cela est juste, monsieur Delbreux. Il est bien entendu que mon nom ne paraîtra pas sur l'affiche. Mettez que le rôle

de Jocrisse sera joué par M. trois étoiles.

— Nous arrangerons tout cela, soyez tranquille, acteur naïf. L'essentiel est que vous connaissiez votre rôle et que vous ne soyez pas trop intimidé. Voyons, la main sur la conscience, pensez-vous que vous vous en tirerez ?

— Je ferai pour cela tout ce qu'il faudra.

— C'est que vous me devenez indispensable, je ne puis vous le cacher. Sans vous, je ne donnerais plus que de médiocres représentations. Une troupe d'acteurs, veuve de premier comique, peut presque se croiser les bras. Je ne vous connais pas ; vous pourriez être un mauvais plaisant, — pardon ! ayant fait une gageure et qui veut s'amuser à mes dépens.

— Je vous jure, monsieur...

— Oh ! je ne dis pas que vous le soyez, Dieu m'en garde ! mais la supposition ne serait pas déraisonnable.

— Vous avez raison, monsieur Delbreux, et je crois que je tenterais même l'impossible pour vous tirer de peine. J'ai véritablement à cœur de réussir, et vos vœux pour mon succès ne seront jamais aussi ardents que les miens.

— Eh bien donc, vogue la galère ! à demain ! Ah ! tenez : puisque votre début est un coup d'essai, et que je ne vous le payerai pas, voici des billets de parquet que vous distribuerez à qui vous le jugerez convenable. Je ne vous retiendrai pas plus longtemps ; je vais voir comment est ce pauvre Lucien. A demain, à dix heures et demie, au café du théâtre, s'il vous plaît.

— Surtout, pas de nom sur l'affiche, ajouta l'avocat en sortant.

Il retrouva Féru et Talmers dans le couloir du parquet. Ils l'attendaient.

— Eh bien ? dit l'artiste.

— Tout est arrangé, répondit l'avocat à voix basse. Je débute demain dans *la Sœur de Jocrisse*.

— Allons-nous-en ; nous n'avons plus rien à faire ici, cria Féru en s'emparant des bras de ses amis. Voilà une soirée bien remplie ! Une naissance et un mort.

— Qui est mort ? demanda Armand en s'arrêtant épouvanté.

— Personne, dit Félicien. Mais ton prédécesseur me paraissait prêt à exhaler son dernier souffle ce soir. Il faut que ce garçon ait une volonté de fer pour jouer encore

dans l'état où il est. Il râle véritablement. Si tu étais superstitieux, l'avocat, un début, sous de pareils auspices, devrait t'effrayer.

— Je ne suis pas superstitieux, Talmers, mais je ne me sens pas gai en songeant que demain je rirai et ferai rire, là où ce malheureux se sera brisé par amour-propre, et pour plaire à ce public ingrat, qui oublie trop vite ceux qui se dévouent tout entiers à lui.

— Pas de sensiblerie, dit l'artiste. Le monde est ainsi arrangé que ce qui tue l'un donne du pain à l'autre. Nous philosopherons quand il pleuvra et que nous aurons le spleen.

— J'allais oublier, reprit Armand, que j'ai là quelques billets de parquet, que mon directeur m'a fourrés dans les poches. Voyez, neuf, dix, onze. Prends-en, Camille, pour ton père et ta femme. Tiens, Félicien, en voilà un. Je donnerai ceux-ci à mon père et à Auguste, qui sera charmé de faire plaisir à Adèle Prévost.

Ils allaient entrer chez le marchand tailleur, où Féru devait prendre sa femme, quand tout à coup l'artiste s'arrêta.

— Armand, dit-il, envoie un billet à notre ami Collard.

— Pourquoi? demanda Armand très-étonné.

— C'est une idée qui me vient; pendant que Collard sera au théâtre, nous trouverons sa femme seule, et peut-être découvrirons-nous un moyen de la délivrer sans encourir la rigueur des lois.

— Collard n'ira pas au théâtre, Féru.

— Il ira, sois tranquille, dût-il se déguiser. Le fruit défendu, quand ils ne doivent pas l'acheter surtout, est savoureux au palais des dévots. Fais ce que je te dis. En tout cas, si cela n'est pas un bien, ce ne sera pas un mal.

— Il aura son billet, répondit Armand, et que le diable l'emporte!

XII

La dernière scène, au théâtre, avait été si rapide, que l'avocat n'eut pas le temps de se réjouir ou d'avoir peur. L'action a cela de

bon qu'elle empêche le vertige ; et l'on se trouve souvent tout étonné, après une heure passée dans des sensations violentes, du calme qui y succède. Armand rentra donc chez lui bien moins agité que la veille, quoiqu'il fût plus près du combat. Cependant il s'endormit tard. Les incidents de la journée le tinrent éveillé malgré lui. Puis son rôle de Jocrisse tourmenta sa mémoire, et ce ne fut qu'après l'avoir mentalement revu jusque dans ses menus détails qu'il se sentit entièrement calme.

Quand il se leva, vers neuf heures, son frère était déjà sorti. Il déjeuna en compagnie de M. et madame Richard. Les deux époux entretinrent leur glorieux fils de choses et d'autres en manière d'escarmouche, et finirent par lui parler de l'université, des professeurs, des études que l'avocat avait faites, de celles qu'il devait faire. A une question de son père : — Quand crois-tu être avocat ? il fut prêt à répondre : — Jamais ! Mais il songea à un échec au théâtre et se tut par prudence au moment de tout avouer. Comme il allait sortir pour se rendre auprès de M. Delbreux, Auguste arriva ; il avait en main l'affiche du spectacle, que

l'on venait de distribuer dans les cafés. L'affiche portait en tête, en lettres voyantes : *M. Lucien étant indisposé, le rôle de Jocrisse sera joué par UN AMATEUR DE CHARLEROI.*

— Qui diable ça peut-il être, cet amateur ? demanda le tapissier à sa femme. Il y a M. Pernel qui a quelquefois joué avec les amateurs de Heigne ; mais on en a ri, et il n'oserait pas se montrer au théâtre, où il fait si clair.

— C'est pour attirer le monde, les acteurs sont si malins, dit à son tour la modiste.

— Qui crois-tu que c'est, Armand ? ajouta Auguste en regardant très-sérieusement l'avocat, qui ne répondit rien dans le premier moment.

— Il faut aller au spectacle, dit-il enfin, et tâcher de reconnaître ce courageux amateur. Voici des billets qu'on a donnés à Féru. Il y en a deux pour M. Prévost et Adèle ; les trois autres sont pour vous. Il m'en reste un ; prends-le, Auguste, mais ne l'offre pas à M. Sureaux, il pourrait se fâcher.

— Je ne sais pas si j'irai, dit madame Richard.

— Nous verrons, nous verrons, ajouta le tapissier. Une fois n'est pas coutume.

— Y viendras-tu aussi, l'avocat? demanda Auguste.

— Moi! oh! je n'y manquerai pas, sois tranquille. Vous savez bien que j'aime la comédie, — vous le savez tous depuis longtemps.

Il sortit sur ce mot, sentant qu'il allait ne plus pouvoir tenir son secret, et se rendit au café, où M. Delbreux l'attendait. Féréu était là aussi. Armand le présenta au directeur et lui demanda la permission de l'amener à la répétition, ce qui fut très-gracieusement accordé. Les acteurs attendaient leur nouveau camarade, qu'ils avaient entrevu dans les coulisses, la veille au soir. On lui fit un accueil assez froid; Lucien était aimé, et peut-être craignait-on que son successeur n'eût pas les qualités qui faisaient regretter le pauvre phthisique. Les actrices dévisagèrent Armand avec une certaine impudence et chuchotèrent tous bas en le regardant. Mais l'avocat était trop préoccupé de son rôle pour que ces incidents secondaires eussent quelque influence sur son esprit. Comme à Bruxelles, la répétition étonna

tous les acteurs. Ils donnaient froidement la réplique et regardaient Armand jouer. Le directeur, la pièce répétée, vint serrer la main à son nouveau pensionnaire, tout comme avait fait l'artiste parisien après la première répétition au théâtre Saint-Hubert.

— Un peu d'audace, et tout ira bien, ajouta M. Delbreux.

— Vous m'avez joué un mauvais tour, dit Armand au directeur en quittant la scène. Votre affiche m'a désigné à tout Charleroi, j'en suis certain.

— Tant mieux ! répondit M. Delbreux, la salle sera comble ; on s'y étouffera. Aussi bien, il faut qu'on vous connaisse tôt ou tard, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! je ne reculerais pas, maintenant, quand le feu serait au théâtre.

Féru, qui les rejoignit, paraissait mécontent. Quand les deux amis furent seuls, l'avocat marqua son étonnement de voir à l'artiste un visage renfrogné.

— Je suis inquiet ; on ne te comprendra pas, dit-il. Tu mets trop de finesse dans ton jeu. Conserve ton art pour le jour où tu débiteras à Paris. En province, c'est le gros sel qui plaît, qui fait partir des éclats

de rire pareils à des coups de tonnerre.

— Tu as peut-être raison, Camille, et j'imiterai Lucien autant que je le pourrai.

Il était midi. Armand rentra pour dîner. Il fut plus que surpris en voyant M. Collard assis dans le magasin de la modiste, sa casquette sur la tête, la visière très-basse, comme il convenait à un hypocrite. L'avocat se garda bien de montrer son mépris pour le chantre le plus doucereux des deux paroisses. — Il ne faut pas taquiner les vipères, se dit-il. Il fut donc très-calme et très-poli; il s'informa de Zoé.

— Ma femme! elle va, grâce à Dieu! fort bien, répondit M. Collard. Fort bien, vraiment. Un peu mal à la tête, et des faiblesses de temps à autre, ce n'est pas la peine d'en parler. D'ailleurs, nous sommes nés pour souffrir, monsieur Armand.

— Avant son mariage, madame Collard était forte, bien portante, dit l'avocat.

— Ah! oui, c'est bien possible. — Le mariage, vous savez... elle n'était plus jeune. D'ailleurs, on est bien portant, puis on ne l'est plus. Que voulez-vous faire à cela, monsieur Richard? Rien, vraiment, que se résigner. N'est-ce pas, madame?

— Oui, et se soigner, répondit la modiste.

— Sans doute, sans doute. Mais *la vie coûte si chère*, madame, si chère! On ne peut vraiment pas se donner une petite distraction, prendre un verre de bière pour se fortifier...

— Ce diable de Collard, il se plaint toujours, dit le tapissier, et il n'y a personne d'aussi à *son aise* que lui dans tout Charleroi.

— Vous voulez rire, monsieur Richard. Tenez : je n'ose pas aller à la foire avec ma femme, de peur d'être tenté d'acheter quelque petite chose inutile.

— Vous ne la conduisez pas au théâtre? demanda M. Richard.

— Au théâtre! On m'a envoyé un billet hier soir; n'est-ce pas drôle? C'est un billet pour une personne, malheureusement. Voyez! Il était dans une enveloppe, très-bien cachetée, avec mon adresse.

— Tiens! on dirait l'écriture d'Armand, dit la modiste.

— C'est, en effet, moi qui ai envoyé le billet à monsieur Collard, dit Armand. Si j'en avais eu deux, peut-être aurais-je pu...

— C'est donc bien vous, monsieur Ar-

mand? demanda le chantre, en forçant encore un peu son sourire. Je vous remercie bien d'avoir pensé à moi. Croyez-vous que je puisse aller au théâtre, et qu'on ne jase pas?

— Vous n'êtes pas assez niais pour croire qu'on fait mal en allant au théâtre dans de bonnes intentions, monsieur Collard.

— Dans de bonnes intentions, c'est vrai. — J'ai été voir l'affiche, tout à l'heure, avant de venir ici. Le spectacle sera bien intéressant, n'est-ce pas, très-intéressant? Il y a un amateur...

— Avez-vous deviné qui c'est? dit vivement la modiste.

— On en parlait sur la place; mais vous savez, on est quelquefois si ridicule, madame. Si on voulait croire tout le monde...

— Qui nommait-on? demanda à son tour le tapissier.

— Vous ne le devineriez jamais...

— Eh bien!

— Non; c'est trop drôle; d'autant plus qu'on disait il y a huit jours que monsieur Armand avait tout à fait renoncé au théâtre.

— Armand! dit la modiste en devenant toute sérieuse.

— Que dites-vous, Collard ? Vous êtes fou, ajouta le tapissier en se levant tout d'une pièce.

— N'est-ce pas, ce n'est pas croyable ? reprit le chantre. Je l'ai dit à tout le monde. Est-ce vrai que vous vous êtes promené hier pendant plus d'une heure avec le directeur de la troupe, monsieur Armand ?

— Avec le directeur de la troupe ! répéta madame Richard stupéfaite.

— On le dit, madame, et c'est sans doute ça qui fait croire que monsieur Armand va jouer.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? demanda enfin M. Richard en se tournant vers son fils et le questionnant des yeux.

Armand était furieux. Il s'attendait si peu à cette scène, que l'attaque du chantre le trouva muet, ne sachant que faire. Il désirait attendre au lendemain matin, après son succès ou sa chute définitive, pour faire sa confession à ses parents. Les suppositions de M. Collard, ainsi présentées, le mirent hors de lui, et il se leva en disant :

— Eh bien, oui, c'est moi. Après ?

M. et madame Richard, foudroyés, pareils à des statues, furent bien une minute à se

regarder sans comprendre. Quand la raison leur revint, et qu'ils virent à l'attitude d'Armand que ce n'était point un rêve, ils se mirent à crier tous les deux, la modiste pleurant, le tapissier menaçant son fils du poing.

— Il veut me faire mourir, et il y arrivera, disait madame Richard.

— Comment, jouer au théâtre, et à Charleroi encore! ajoutait M. Richard.

— Allez-vous-en; vous me tuez!

— Je vous le défends, l'avocat.

— Je ne veux plus vous voir. — Je ne le souffrirai pas! — Oh! mon Dieu! mon Dieu! — Acteur! — Qu'il me tue tout de suite! — Nous verrons un peu, nous verrons!

Pendant que les époux Richard criaient, M. Collard était toujours assis, souriant. Ses genoux, aussi secs que des genoux de mannequin, s'entre-choquaient en cadence, comme pour accompagner son sourire. Il avait baissé les yeux sous le regard de l'avocat; il jouissait profondément de toutes ces lamentations, de cette discorde, qui étaient son œuvre.

— Voyons, dit Armand essayant de dominer le tapage, ne criez pas ainsi; il n'y a

plus moyen de s'entendre. Commençons par mettre monsieur Collard à la porte ; nous nous expliquerons après.

A cette proposition, les genoux de M. Collard s'arrêtèrent. Il ne sourit plus, chose extraordinaire. Il devint vert, se leva et tomba assis.

— Pourquoi mettre monsieur Collard à la porte ? demanda le tapissier.

— Parce que c'est un misérable qui est venu sciemment mettre le trouble chez nous, C'est un hypocrite, bon à pendre, qui a tous les vices et qui devrait mourir au bagne.

— Es-tu fou ? cria le tapissier.

— Non pas ; je vous démontrerai cela plus tard. En attendant, et afin que je ne l'aie pas pour auditeur dans ce que j'ai à vous dire, je vous prie, papa, de montrer la porte à ce coquin-là. J'ai de bonnes raisons pour agir ainsi.

M. Collard s'était levé ; il voulut parler, mais ses lèvres blêmes et tremblantes ne rendirent aucun son. Il paraissait prêt à tomber en catalepsie. Il roulait des yeux égarés ; il était affreux à voir. M. Richard, paralysé par ce spectacle, s'était tu ; la modiste elle-même, effrayée, contint son désespoir. Voyant

que son père n'était pas capable de le seconder, Armand alla vers la porte du magasin, l'ouvrit et montra du doigt au chantre l'ouverture, et la rue au delà. M. Collard se décida à sortir. Mais aucune chose au monde ne saurait donner l'idée du regard qu'il lança à Armand, et qui fut bien la plus hideuse lumière de vie qui sortit jamais de paupières humaines. Après son départ, il y eut un assez long silence. M. Richard, debout, attendait des explications. Madame Richard, assise, consternée, n'avait plus même l'idée de pleurer. Armand, stimulé par cette désagréable scène, se sentait de force à tenir tête au plus éloquent des ennemis du vaudeville.

— Ah ça! qu'est-ce que tout cela veut dire? demanda enfin M. Richard.

— Tenez, papa, asseyez-vous et écoutez-moi tranquillement, répondit l'avocat. Ce chantre odieux m'a mis hors de moi. Ne vous épouvantez pas pour des choses qui n'en valent pas la peine.

— Ce n'est pas ça; vas-tu jouer au théâtre?

— Oui, maman, je vais y jouer, et ce n'est pas un crime. Le bon M. Sureaux vous a mis en tête les idées les plus fausses à pro-

pos de comédie et de comédien. Du temps qu'il était jeune, les comédiens n'étaient peut-être pas très-honorés. Et encore, les honorables d'entre eux n'ont jamais pu être méprisés des honnêtes gens, des hommes intelligents. J'aurais voulu vous faire voir votre fils applaudi avant de tout vous dire; un succès est un si bon auxiliaire! Mais ce crétin méchant m'empêche d'agir à ma guise.

— Tu fais de mauvais discours, l'avocat, reprit le tapissier. Ne crois pas que je donne jamais mon consentement à une pareille folie. M. Sureaux, lui aussi, est un honnête homme, et qui ne tuerait pas une mouche sans en avoir du remords. Et il dit beaucoup de mal des comédiens!

— C'est le meilleur homme de la terre, papa, mais il a la bonté craintive et comme assujettie de la bourgeoisie de son époque. Il représente le temps passé égaré au milieu des nouvelles idées, des sentiments nouveaux. Lui dire cela à lui-même, et le lui prouver, serait le tuer. Il a toutes sortes d'illusions qui l'aveuglent. Que vous dirai-je? Le théâtre est ma vocation; je ne saurais vivre heureux qu'étant acteur. Seriez-vous donc bien contente, maman, de me savoir

avocat médiocre, ennuyé, regrettant toujours de n'avoir pu suivre mon penchant? Il y a d'autres hommes honorables que M. Sureaux à Charleroi. Questionnez-les, et vous verrez s'ils me donneront tous tort. Je vous assure que je serais un mauvais avocat, et que je serai un bon acteur. Tenez, si j'échoue ce soir, vous aurez raison, et je renoncerai à tout jamais à jouer la comédie.

Armand ne s'arrêta pas là ; il répondit aux faibles arguments de son père, aux craintes de sa mère, avec cette éloquence qui sort d'un esprit, d'un cœur convaincu. Il avait fort à faire pour vaincre les préjugés de ses parents ; il devait lutter contre une ambition formidable, celle qui prend racine dans les têtes étroites où l'ignorance seule trouve de quoi se substanter. S'il ne vainquit pas M. et madame Richard, du moins il ébranla leurs vieilles convictions, il adoucit leur profond chagrin au point que, lorsque Auguste Richard rentra, une demi-heure après le départ du chantre, le père, la mère et l'aîné des Richard causaient presque tranquillement, quoique s'occupant toujours du sujet qui avait failli les désunir pour jamais. Auguste, aux premiers mots qu'il entendit,

comprit ce qui s'était passé. De sérieux qu'il était en entrant, son visage devint tout à coup gai.

— Eh bien, fou, qu'est-ce que c'est? demanda le tapissier qui avait vu cette métamorphose.

— On ne parle que d'Armand dans la ville, répondit le jeune homme. On a loué presque toutes les places au théâtre. Ce va être une affaire du diable! On se battra à la porte.

— Le beau plaisir! dit le tapissier. Ainsi, vraiment, on parle de ça? Et qu'est-ce qu'on raconte?

— Oh! je ne saurais tout dire, papa; mais c'est du bien plutôt que du mal. Camille Féru disait tout à l'heure à M. Prévost qu'Armand a du génie.

— Eh bien, joue donc la comédie, cria M. Richard en s'attendrissant.

Madame Richard se remit à pleurer et ne trouva rien de mieux à faire, pour cacher ces nouvelles larmes, que d'aller chercher la soupe. Lorsque la modiste reparut, elle semblait calmée.

— Je ne le croirai pas, même quand je le verrai, dit-elle à Armand. Ah! mon Dieu! que je vais avoir peur!

XIII

Après le dîner, Armand et Auguste étant sortis, M. et madame Richard se trouvèrent seuls. Quoique l'avocat eût bien plaidé sa cause, ses parents n'étaient pas encore convaincus qu'il valût mieux pour lui faire rire le public que forcer un jury, par son éloquence, à absoudre un criminel. Ils avaient quelque honte du parti pris par Armand; ils se sentaient déçus. Pour eux, un acteur ressemblait trop à un saltimbanque, un histrion, s'affublant d'oripeaux pour égayer les badauds, faisant des grimaces et grelottant de misère dans des habits pailletés de cuivre ou d'argent. Le grand philosophe avait une telle influence sur l'esprit de ces deux bourgeois qu'il leur eût montré le soleil en disant :— C'est un fromage, — qu'ils n'eussent pas hésité à le croire. En définitive, Armand, à vingt et un ans, ne pouvait pas avoir la science de M. Sureaux, qui avait vécu trois

quarts de siècle. Toutes ces pensées se remuaient dans leurs pauvres têtes et y ramenaient le désordre.

— Tu lui as donné ton consentement trop tôt, dit tout à coup la modiste. Tu n'as pas pris le temps de réfléchir. On dirait vraiment que tu as trop bu ce matin. Pourquoi n'envoyais-tu pas quelqu'un chez M. Philibert, pour le prier de venir jusqu'ici? Armand se serait expliqué avec lui. Maintenant, il n'est plus temps.

— C'est ça, c'est moi qui ai fait tout le mal, répondit le garnisseur. Je te reconnais bien là. Pourquoi, au lieu de pleurer, n'as-tu pas eu toi-même l'idée de courir chez M. Sureaux? Tu ne nieras pas que l'avocat parle bien, et qu'en l'écoutant tu lui donnais raison.

— Acteur!... Car il le sera maintenant.

— Parbleu! c'est lui qui l'a voulu. Il est assez grand pour savoir se conduire. D'ailleurs, il n'est pas certain qu'il réussisse. On verra bien.

— Tu y vas donc, au théâtre, Richard?

— Comment, si j'y vais! Mais toi aussi, tu y vas. Il ferait beau voir qu'on me *retienne* ici. Mais si Armand a du génie, comme l'a

dit Camille Féru, il n'y aura rien dans tout ça de déshonorant pour nous.

— Alors, je vais m'habiller?

— Oui, oui, va-t-en. Bah ! il faut prendre les choses du bon côté.

— Ah ! c'est égal, dit madame Richard en sortant, j'ai le cœur gros ; je sens bien que c'est fini : les honnêtes gens ne nous estimeront plus.

Ainsi finit cet incident, que l'avocat redoutait au-dessus de tout. Dans l'après-midi, des voisins arrivèrent, d'un air ahuri, pour savoir ce qu'on disait. Ils ne prononçaient pas le nom d'Armand, mais aussitôt que le tapissier ou la modiste soupirait ce nom glorieux, c'étaient des questions timides ou brutales, selon l'individu qui les faisait, et qui toutes avaient naturellement rapport aux débuts de l'avocat. Cette nouvelle s'était promenée dans la ville comme une traînée de poudre en feu, et l'on ne parlait plus d'autre chose dans les maisons bourgeoises, sur les places publiques, au café. Il y avait partout des groupes de gens étonnés, animés. On s'abordait en se demandant : — Eh bien ! et l'avocat ? Vous savez ? Allez-vous au spectacle ? — Parbleu ! répondait-on. De

sorte que presque toute la population valide de la ville s'était donné rendez-vous au théâtre. Cela promettait une soirée orageuse. Lorsque M. et madame Richard, accompagnés de M. Prévost, de sa fille, de Félicien Talmers et d'Auguste Richard, arrivèrent devant la porte du théâtre, ils furent stupéfaits de voir le monde qui s'y pressait. Il y avait surtout beaucoup de femmes et de jeunes gens. Jamais pareille chose ne s'était vue à Charleroi.

— Diable ! dit M. Prévost, c'est bien de l'honneur pour Armand, hein ! papa Richard ? Croyez-vous qu'il y aurait eu cette foule-là à son premier plaidoyer ?

— Je ne pense pas, répondit le tapissier excessivement ému.

— Mais comment allons-nous entrer ? demanda à son tour madame Richard. Nous serons écrasés dans tout ce monde ; ma robe sera bien arrangée !

— Bah ! bah ! à la guerre comme à la guerre, dit le tailleur.

— Avançons toujours, maman, dit Auguste. Nous saurons ce qu'il y a à faire quand nous serons là.

Lorsqu'ils furent près des groupes bruyants

qui attendaient l'ouverture du bureau, tous les regards se tournèrent vers eux avec curiosité et intérêt. — Tiens ! voilà monsieur et madame Richard ! avait dit un gamin. Aussitôt le tapissier fut interpellé par *les connaissances* ; plusieurs dames se détachèrent des groupes pour venir causer avec la modiste. Les enfants, plantés autour des deux époux très-affairés et souriant dans leur malaise, les examinaient avec cette persistance du regard qui semble capable de percer les murailles. Le tapissier ne s'était jamais vu ainsi entouré, remarqué, presque admiré. Aussi, triomphait-il. Ce fut bien autre chose encore lorsque madame Richard eut manifesté ses craintes sur leur entrée dans la salle ; on s'empressa de leur faire place à tous et de les caser tout contre la porte du théâtre. Pour le coup, M. et madame Richard se dirent qu'il y avait quelque plaisir à avoir un fils acteur. Le petit tapissier remonta son col et se haussa sur le bout des pieds. — Il me semble que je grandis, se dit-il.

On ouvrit la porte, et tous ceux qui s'étaient procuré des cartes s'engouffrèrent dans la vestibule du théâtre, se bousculant,

sans respect pour les vieillards, sans attention pour les rares enfants que les parents faibles amenaient à *la comédie*. M. et madame Richard s'assirent au beau milieu du parquet, ayant à leurs côtés M. Prévost, Félicien et les jeunes amants, qui oubliaient presque de se sourire, tant l'émotion du moment était grande. En un quart d'heure, la salle fut pleine à déborder. Fêru, arrivé tard avec son père et sa femme, se trouvait au dernier rang du parquet, rouge comme un coquelicot; il se levait, se rasseyait, disait bonjour à tout le monde, riait sans motif et tout à coup devenait sérieux, presque triste. Quand la salle fut pleine, les derniers venus se mirent à crier; on se querella depuis l'orchestre jusqu'au fond du parterre, des premières loges au paradis. C'était un brouhaha assourdissant. Il y avait continuellement un œil curieux au trou du rideau; le directeur et les acteurs, — les actrices surtout, — s'y remplaçaient sans interruption. La vie, l'émotion étaient partout.

Pendant ce temps, Armand Richard s'habillait dans sa loge, aidé par son prédécesseur Lucien, qui s'était traîné au théâtre, malgré sa faiblesse. Le pauvre comique don-

nait des conseils au néophyte. Il lui fit boire coup sur coup plusieurs verres de liqueur. — Ça vous mettra du cœur au ventre, disait-il. Si tout marche bien, vous ferez faire de fameuses recettes au directeur. Le théâtre est prêt à crever sous la masse des spectateurs. Venez voir. — Pendant qu'il parlait, Armand se grimait devant un miroir. Lorsqu'il eut fini, il se retourna, et Lucien demeura stupéfait; il le reconnaissait à peine.

— Vous êtes aussi Jocrisse qu'on peut l'être, dit enfin le comique.

Ils descendirent sur la scène; on n'attendait plus que la sœur de Jocrisse pour commencer. Armand colla son œil au trou du rideau et fut émerveillé de voir l'aspect de la salle. — C'est une féerie, dit-il au directeur, qui se trouvait derrière lui.

— La féerie est surtout au bureau d'entrée, en belles pièces de cinq francs, répondit M. Delbreux en riant. Du courage, Richard. Notre succès dépend de votre sang-froid. Si vous allez bien, vous verrez que je ne serai pas ingrat.

Il était l'heure de commencer, le public s'impatientait.

— Allons ! cria M. Delbreux, la toile, s'il vous plaît !

On frappa les trois coups, l'orchestre joua son petit air, et le rideau monta vers les frises.

M. et madame Richard ne s'étaient pas informés du rôle que devait jouer leur fils. Une partie des spectateurs qui ne connaissaient pas la pièce étaient dans le même cas. De sorte que la moitié du public nombreux qui se trouvait dans la salle ne prêtèrent à la première scène qu'une attention ordinaire. Mais l'autre moitié ne perdit ni un geste, ni un mot du débutant. La position d'Armand était difficile à tenir. Quoique toute la chambrée fût pour lui, il n'était pas impossible que les premières dispositions changeassent ; rien n'est aussi lunatique qu'une assemblée d'hommes, parce que les différents caractères qui la composent sont autant de courants contraires qui peuvent mieux encore se combattre que se réunir, s'harmonier. Armand était jeune ; pour la seconde fois qu'il s'offrait aux feux de la rampe, il se trouvait en lutte avec de nouvelles émotions. Tous ces yeux qui le regardaient le connaissaient de longue date. Cette

pensée était à elle seule de nature à lui ôter toute sa volonté. Au premier moment, il put à peine parler; heureusement il ne devait pas marcher, car il sentait ses genoux trembler, prêts à fléchir sous lui. Il n'osait regarder dans la salle, de peur d'un étourdissement, d'un vertige. La première scène marcha mal. L'actrice qui jouait la sœur de Jocrisse ne secondait pas le pauvre débutant; peut-être lui était-il antipathique. Quand il dut se remuer, Armand se trouva gauche et se troubla. Un petit rire effronté partit de la salle et faillit tout perdre : l'avocat s'arrêta court et regarda franchement le public. Chose singulière, dans toute cette masse d'hommes et de femmes l'examinant, dont les yeux paraissaient autant de flammes, Jocrisse n'aperçut qu'une seule tête, au premier banc du parquet; cette tête était celle de M. Collard. La vue du chanteur remonta le moral de l'acteur, qui fut pris d'une grande colère et se raidit immédiatement contre toute espèce d'émotions. — C'est lui qui a ri, se dit Armand. La seconde scène commençait; il reprit assez d'aplomb pour répondre au nouveau personnage qui arrivait, et il joua de façon à forcer cette fois le

chantre à rire jaune. Bientôt, le malaise qui pesait sur le public, comme la timidité du nouveau Jocrisse, fit place à une expansion sympathique. Les rires commencèrent à éclater, avec accompagnement de bravos. Les coq-à-l'âne débités par Armand avec une gravité bouffonne, la scène du perroquet changé en chat, le chapeau écrasé, eurent le même succès que l'avant-veille, malgré les gaucheries que l'inexpérience fit faire à Jocrisse, ou peut-être à cause de ces gaucheries. Le tapissier et sa femme, qui avaient enfin reconnu leur fils, étaient comme pétrifiés. On eût dit que toutes ces sensations nouvelles, soulevées en eux dans un si court espace de temps, avaient figé le sang dans leurs veines. Ils écoutaient, ils regardaient, bouche béante, yeux tout grands ouverts; des deux mains, ils se tenaient au dossier du banc qu'ils avaient devant eux. La pièce était finie et le rideau tombé, et ils ne remuaient pas plus que des momies. Ce fut M. Prévost, qui les tira de cette prostration, — ou de cette béatitude.

— Eh bien, qu'en dites-vous? voilà des bravos!

Les deux époux eurent comme une se-

cousse électrique; ils se regardèrent; madame Richard se mit à pleurer, ainsi qu'elle faisait dans toutes les grandes circonstances. On redemandait Jocrisse, et tout le bruit des cris, des bravos, empêcha que le public ne prît part, ou intérêt, à la scène intime qui se passait au parquet. Tout à coup, un coup de sifflet aigu traversa l'atmosphère, longuement, comme l'avertissement d'une locomotive. Les spectateurs, stupéfaits, se turent, puis, d'un commun accord, se mirent à crier : — A la porte! à la porte! de manière à intimider M. Collard, qui remettait son instrument, une clef énorme, dans sa poche. Il se leva, mit sa casquette sur ses oreilles et sortit au milieu des huées.

— Ah! le gremlin! dit Féru, qui le reconnut, au moment où il franchissait la porte du parquet.

L'artiste quitta sa place et alla frapper à la porte qui donnait dans les coulisses. Comme il y était entré la veille avec Armand, on ne fit pas de difficulté pour l'introduire. Jocrisse revenait de la scène, très-ému par l'ovation de ses concitoyens; une des premières personnes qu'il vit fut l'artiste, qui lui tendait les mains.

— Ah ! j'ai été bien mauvais ! dit Armand.

— Mais pas médiocre, répondit Camille en lui serrant les mains. Tu as eu de bons moments, n'est-ce pas, monsieur Delbreux ? C'est l'inexpérience qui t'a paralysé.

— C'est vrai, dit le directeur ; l'inexpérience est la maladie de tous les commençants ; soyez tranquille pour l'avenir.

— Vous êtes donc content, monsieur ?

— Très-content. Entrons chez vous ; nous causerons, s'il vous plaît.

Le directeur, Camille et Armand entrèrent dans la loge du pauvre Lucien, et, pendant que Jocrisse se déshabillait, M. Delbreux lui fit des propositions.

— Vous aurez, dit-il, vingt francs par représentation, tant que nous jouerons à Charleroi. Je suis certain de faire de très-bonnes recettes pendant notre séjour ici, si mon amateur reste sur l'affiche. Cela vous va-t-il ?

— Cela me va parfaitement, dit Armand. Seulement, au lieu de verser ces vingt francs par représentation dans ma caisse, vous aurez la bonté de les donner à mon prédécesseur Lucien, qui est malade, et qui doit habiter la campagne.

— Bravo, Armand ! cria Féru.

— Et vous n'oubliez pas de lui demander, ajouta le nouvel acteur, s'il veut me vendre ses habits de théâtre à un prix raisonnable. Nous sommes de la même taille ; ainsi, cela peut s'arranger.

— Cela s'arrangera, répondit le directeur. Nous parlerons de tout cela demain avant et après la répétition. Pourvu, maintenant, que vous connaissiez quelques rôles de mon répertoire, ce dont je ne doute pas...

— Soyez tranquille, monsieur, dit Féru ; Armand Richard ne sera point à court. Souffrez maintenant que je l'emmène. Une affaire pressante et grave nous appelle hors d'ici. Allons, Jocrisse, rentre dans la réalité.

— Où me conduis-tu donc ? demanda Armand quand ils furent sortis.

— Chez Zoé Ruppe, l'avocat.

— Maintenant ?

— Maintenant, oui, pendant que tu es encore chaud de ton succès. On est plus disposé à aider les autres quand on a le cœur satisfait. Tu me parais être dans les meilleures conditions du monde pour consoler ta première maîtresse.

— Eh ! je ne suis déjà pas si heureux. Je me suis trouvé tout désorienté quand il a

fallu jouer devant le public, et peu s'en est fallu que je ne perdisse une seconde fois la tête, comme au théâtre des Galeries. Je me sentais gauche et bête. J'avais froid dans le dos, puis chaud aux mains. C'était une vraie fièvre. Heureusement, le rire de ce misérable Collard m'a secoué.

— Ah! ah! dit Féru. Et son sifflet, qu'en dis-tu?

— Il a donc sifflé, le coquin? Eh bien, tant mieux, j'en aurai plus de plaisir à lui ôter son souffre-douleur.

Ils sortaient du théâtre. L'avocat s'arrêta.

— Félicien ne nous accompagne-t-il pas? dit-il.

— Non! répondit sèchement l'artiste.

— Et pourquoi donc cela?

— Ah! pourquoi? pourquoi? Tu ne l'as donc pas deviné? Au fait, tes propres affaires étaient assez absorbantes pour que tu fusses peu clairvoyant à l'égard de celles des autres. Talmers est amoureux, mon cher.

— Amoureux! Talmers!

— Oui. Cela t'étonne-t-il? N'est-ce pas l'état normal de ce sentimental docteur, de ce médecin épicurien et sans vergogne.

— Amoureux? Et de qui donc?

— Vas le demander à ton frère, l'avocat.

Armand s'arrêta une seconde fois, très-surpris, pour mieux dire stupéfait. Ils étaient près de la maison Collard-Ruppe.

— Amoureux d'Adèle Prévost, peut-être, Féru?

— Précisément.

— Mais c'est une infamie !

— Allons donc ! te moques-tu de moi ? Sois en repos ; rien de grave ne sortira de cet incident romanesque. Mademoiselle Prévost a du bon sens et elle aime ton frère. J'ai tout observé depuis trois jours. Félicien est une vraie allumette chimique ; il a pris feu comme de l'amadou au premier regard que ta future sœur a laissé tomber sur lui. Mais il n'en mourra pas. Félicien est pareil aux papillons, qui vont de fleur en fleur, les effleurant à peine et s'envolant contents. Il partira le cœur gros ; mais huit jours après son retour à Bruxelles, son dernier amour ressemblera à ces feuilles sèches qu'on conserve en souvenir de quelque amourette et qui ne gardent nul parfum. — Entrons chez Zoé, mon ami Richard, et voyons ce qu'on y fait.

Armand ne répondit pas et suivit Féru. On

voyait, par la porte vitrée de la maison Collard, une douteuse lumière au fond du corridor. Ils entrèrent et s'acheminèrent résolument vers la cuisine. Zoé était seule ; assise près de la table, sur laquelle brûlait une lampe fumeuse, elle cousait selon sa coutume. Elle s'était levée en entendant ouvrir la porte ; mais les deux amis se trouvaient près d'elle avant qu'elle fût dans le vestibule. Une pareille visite, le soir, devait étonner la pauvre femme.

— Armand ! dit-elle.

— Oui, Zoé, dit Armand. Nous venons, mon ami Camille Féru et moi, vous faire une visite de bonne amitié. Collard est au théâtre ; vous n'avez donc pas à craindre qu'il revienne.

— S'il pouvait ne plus revenir, ajouta brutalement l'artiste.

Zoé le regarda, sans répondre. Armand alors, sans circonlocution, apprit à sa première amie que Féru connaissait toute sa vie, qu'il était aussi indigné que lui-même de la brutalité, de l'hypocrisie du chantre, et qu'à eux deux ils désiraient prendre les mesures nécessaires pour la mettre à l'abri des mauvais procédés de son mari. Elle

écouta tout sans interrompre, pâle, brisée, résignée; elle semblait, depuis trois jours, avoir encore subi de nouveaux outrages; elle était à bout de force, peut-être de résignation.

— Cela ne peut continuer, dit Camille. Il faut tenter quelque chose pour sortir de toutes ces misères.

— Ah! monsieur Féru, dit enfin Zoé, que voulez-vous qu'une pauvre femme comme moi fasse contre un pareil homme. Je suis bien livrée allez; j'ai un beau lot!

— Quittez-le, Zoé, quittez-le, dit Armand.

— Est-ce que je le peux? Je suis sa femme, n'est-ce pas? La justice, tout le monde est pour lui. Ah! c'est affreux, voyez-vous: je ne saurais assez vous dire comme il est dur pour moi. C'est à ne pas y croire. Je vous dis tout ça, maintenant: j'ai le cœur si plein que je ne sais plus respirer; je n'ai plus mangé depuis hier soir, après qu'il m'a eu battue.

— Encore! reprit Camille. C'est donc une bête féroce, cet homme-là?

— Voyez, monsieur Féru, regardez, Armand, ajouta Zoé et déboutonnant sa manche et montrant son bras. Voici les marques de

ses doigts. Et j'en ai ainsi sur le corps, — partout. Et savez-vous pourquoi il m'a battue? Parce qu'une voisine est venue me prendre hier et m'a conduite à la foire. Il est rentré à huit heures, il a trouvé la maison vide et m'a attendue, peut-être en disant ses prières. Et voilà le cadeau qu'il m'a fait. Je voudrais être morte. Je pense quelquefois à aller me jeter dans la Sambre : ce serait fini tout de suite. Mais on ne peut pas se tuer, la religion le défend.

— C'est horrible! dit Camille.

— Il ne faut pas hésiter à vous en aller, Zoé, dit Armand. Suivez Féru à Bruxelles; il vous trouvera une place, fût-ce de servante, qui sera le paradis pour vous en sortant d'ici. Et si votre brave mari se plaint, nous ferons son éloge chez le procureur du roi.

— Il est là, le voici qui rentre, mon Dieu! dit Zoé en se cachant le visage.

En effet, le chantre parut bientôt à la porte de la cuisine. Il avait, en sortant furieux du théâtre, été se promener vers la station du chemin de fer, songeant peut-être à la façon ténébreuse dont il pourrait user pour jouer un mauvais tour à Armand Richard. Tout à coup, une pensée traversa son esprit comme

une fusée : — Pourquoi l'avocat lui avait-il envoyé une carte de spectacle? Qui sait si, en ce moment, il n'est pas chez moi, ajouta le chantre en prenant sa course vers la place de la ville basse. Il entra chez lui essoufflé, tout prêt à se venger sur sa femme des huées dont on venait de saluer sa sortie du théâtre. Il était à peine arrivé sur le seuil de la porte de la cuisine, qu'il se sentit pris au cou par deux mains furieuses et qu'il entendit ces mots, prononcés par une voix qui lui parut terrible :

— Ah ! je m'en vas t'étrangler, monsieur Collard !

C'était Camille Féru, dont la colère, excitée encore par le récit de Zoé, était arrivée à son paroxysme, et qui peut-être eut fait un martyr de Collard, sans l'intervention d'Armand Richard. Le chantre ne fut pas plutôt débarrassé des mains de l'artiste, qu'il se mit à beugler comme un forcené. Les deux jeunes gens fermèrent la porte de la cuisine, s'emparèrent du chantre épouvanté et le mirent à genoux, de force, devant sa femme inerte, glacée, à demi morte.

— Pardon ! demandez pardon, misérable, dit Féru.

M. Collard balbutia plusieurs fois le mot pardon, en jetant vers les jeunes gens des regards animés de la plus haineuse expression, en même temps que de la crainte la plus effroyable. Il bégayait de peur. Quand il se fut bien humilié, on le releva et on l'assit.

— Vous battez votre femme, dit Armand, qui avait conservé plus de sang-froid que Féru. Les marques de vos coups sont visibles. Madame Féru viendra demain avec nous chez le procureur du roi, et nous y déposerons ensemble une plainte en règle. Justice vous sera rendue, monsieur Collard. Vous tâterez de la prison !

— J'espère qu'il sera guillotiné, dit l'artiste d'une voix rendue rauque par la colère.

Le chantre retomba à genoux, joignit les mains et se prit à pleurer. Le mot justice, pour certains gens, est déjà une menace. En se sentant coupable, le mari de Zoé se vit perdu, et son premier mouvement, comme chez tous les hommes lâches, fut de crier grâce ! à sa façon.

— Je jure, — dit-il, — je jure... par tous les saints du paradis...

— Tais-toi, misérable! s'écria Féru. Ne prends personne à témoin, pas même les faux dieux. Crois-tu que nous soyons assez niais pour avoir foi dans ta parole? Nous serions à peine sortis d'ici, que tu recommencerais à tourmenter cette femme, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Ah! monsieur Féru, s'il promet, pourtant! dit Zoé.

— Entendez-vous, monsieur Collard, entendez-vous ce cri d'un cœur véritablement humain? dit l'avocat. Croyez-vous que deux paroles comme celles-là ne valent pas toutes vos hypocrites génuflexions et vos radotages religieux? Ah! vous êtes tout de même un misérable bien conditionné, pour avoir résisté au contact d'une pareille âme et ne vous être pas adouci au premier regard dont Zoé vous a honoré.

Il ne répondit rien. La tête baissée, les genoux serrés, pâle et défait, il fixait sur les carreaux de la cuisine des yeux hébétés et comme éteints.

— Ta! ta! ta! reprit Féru en se levant, il ne s'agit pas de tout cela. Allons au but. Que faut-il faire pour délivrer cette pauvre Zoé, presque malgré elle? Une plainte! Monsieur

Collard, le chantre bénin, sera condamné à je ne sais quelle peine infamante ; l'échafaud ne serait pas de trop. On a coupé le cou à des assassins, qui tuèrent dans des moments où l'on a perdu la tête. Monsieur Collard, lui, tourmente froidement, religieusement sa femme, avec l'espoir qu'elle en mourra, et sans doute en souriant à l'idée de jouir seul de sa modeste fortune. Il mérite donc l'échafaud, — ou tout au moins les galères. — Pour aujourd'hui, il va nous faire le plaisir de sortir d'ici, et d'aller chercher ailleurs un lit qui veuille bien le recevoir. Madame Collard s'enfermera, de peur d'accident, et demain matin nous viendrons la prendre pour la conduire chez le procureur du roi. Allons, monsieur Collard, allons, qu'on se lève ! Vas ruminer ailleurs, malheureux ! Et Dieu fasse qu'il te vienne l'idée de te détruire toi-même, brigand !

Ils le poussèrent dehors ; il se laissa faire comme s'il n'avait plus eu la conscience de sa position. Ses lèvres minces et violacées tremblaient violemment. Zoé vint jusque sur la porte en suppliant les deux jeunes gens de laisser rentrer son mari. — Il ne me touchera pas, dit-elle, je vous le promets ; je

suis plus forte que lui. — Il vous tuerait, tout simplement, répondit Féru. Rentrez, madame, et fermez bien votre porte. Quand le chantre eut disparu en trébuchant dans l'ombre, Armand et Camille, après avoir essayé de tranquilliser Zoé sans y parvenir, reprirent le chemin du théâtre.

— Voilà un drame ignoble, dit l'artiste en prenant l'avocat sous le bras.

— J'en suis tout bouleversé, Féru. Avais-tu l'idée d'un homme ayant aussi peu l'instinct de la dignité? C'est à n'y pas croire.

— N'y songeons plus, — que demain, — pour finir d'arracher sa femme de ses griffes. N'allons pas plus loin, ajouta Camille; on sort du théâtre. Viens chez toi; je veux assister à ton entrevue avec ton père et ta mère.

Cette entrevue n'eut qu'un moment intéressant, ce fut le premier. Le tapissier et sa femme avaient été complimentés à la fin du spectacle, et ils jouissaient du demi-succès d'Armand comme si c'eût été un véritable triomphe. M. Richard essaya de faire accroire aux amis réunis chez lui ce soir-là qu'il n'avait jamais montré une opposition sérieuse aux idées de son aîné.

— C'est M. Sureaux qui m'avait *tourné* la tête avec ses singularités, dit-il. Cet homme-là parle si bien et si longtemps, qu'on est forcément obligé de lui donner toujours raison.

Le marchand tailleur se mit à rire.

— Je me souviens du temps, dit-il, où Richard criait : — Mon fils sera avocat ; il est né avocat, et un tas d'autres bêtises.

— Et que va dire M. Sureaux ? demanda Féru.

— Ce qu'il dira ne sera pas gai, ajouta M. Prévost. Quand le brave homme a une idée dans la tête, elle y tient ferme. Il est capable d'en faire une maladie.

Félicien, muet, debout dans un coin, regardait mademoiselle Prévost. Armand alla à lui nonchalamment, pendant que l'on causait en se disant bonsoir. Il lui prit la main et lui dit à voix basse :

— L'épouserais-tu, si elle t'aimait ?

Talmers tressaillit, regarda Armand pendant une minute sans répondre, puis il dit :

— Je crois que oui.

— Tu doutes, et elle aime mon frère, ajouta Armand très-vivement. Il faut partir, Talmers ; il y a au fond de ton cœur une

pensée que tu n'oserais exprimer. Prends garde, tu es tout prêt à commettre une lâcheté.

— Je partirai, répondit le jeune docteur.

— Il partit le lendemain.

XIV

Ce fut la voix de la renommée qui apprit au grand philosophe les débuts et le succès d'Armand au théâtre de Charleroi. Comme l'avait dit M. Prévost, il en fit une maladie. Il ne voulut plus voir aucun membre de la famille Richard, s'enferma chez lui, vécut en la société de ses auteurs classiques et de sa gouvernante, et ne sortit plus que pour aller à la messe le dimanche, ou pour faire une courte promenade, le soir, dans les fortifications. Ceux qui le rencontraient, marchant tête basse, voûté, triste, à pas comptés, faisaient un geste de commisération et, en même temps, se découvraient ou s'incli-

naient avec respect. Camille Féru, à son retour à Bruxelles, reçut une longue épître, un véritable acte d'accusation, dans lequel M. Sureaux avait laissé couler toute son indignation de philosophe chrétien et d'homme bien né. L'artiste lut cette épître sans rire, sentant bien que sous les grandes phrases aux périodes majestueuses se cachait une douleur vraie, une cruelle déception. Armand essaya plusieurs fois de rencontrer M. Sureaux, ou de pénétrer chez lui, avant de quitter Charleroi ; mais il ne put parvenir à adoucir la rigueur de la vieille gouvernante qui servait de gardien au chevalier du Gland. — Eh bien, disait l'avocat à son frère, au moment où il allait partir pour Nivelles, où M. Delbreux voulait donner quelques représentations, — eh bien, je ne me consolerais jamais d'avoir perdu l'estime de cet excellent homme !

Zoé Ruppe ne porta pas plainte contre son mari. Elle refusa de suivre Armand et Féru chez le procureur du roi. — Qui sait où il est ! disait-elle aux deux amis venus pour l'accompagner le lendemain des débuts d'Armand. Il ne s'est pas montré pendant la nuit ; j'avais pourtant laissé la porte de la

rue ouverte. Voilà qu'il est dix heures, et on n'en entend pas parler.

M. Collard avait disparu. Féru lui avait fait une telle peur de la justice, des tribunaux, du procureur du roi, de la prison, de l'échafaud, qu'il n'attendit pas qu'on le jugeât et quitta le territoire belge avant le lever du soleil. Ainsi, madame Collard reprit son existence monotone, solitaire. Si elle ne fut pas heureuse, au moins n'eut-elle plus à craindre la présence de l'homme qui l'avait forcée à s'unir à lui. Lorsque l'avocat fut parti, non sans avoir raconté chez lui et chez M. Prévost les misères de Zoé, elle eut des amis qui adoucirent quelque peu ses chagrins secrets. Adèle Prévost la vint voir souvent. Madame Richard elle-même, sur la recommandation de son fils, *voisina* avec la pauvre femme. Le public la plaignit en flétrissant l'ex-chantre des plus dures épithètes. Son embonpoint reparut; et, lorsque Auguste Richard eut épousé Adèle Prévost, Zoé se prit d'affection pour les enfants qui leur vinrent. Ne devait-elle pas s'attacher quelque part?

Le comique Lucien alla mourir doucement, presque heureux, sur les hauteurs de

Montigny, où il vécut encore trois mois.

Armand Richard, sous le nom de Richardet, a parcouru la Belgique et la France en la compagnie de M. Delbreux. En 1855, il a débuté pour la première fois sur une véritable scène, à Bordeaux, et il y a été très-applaudi. Depuis, il a tenu l'emploi de premier comique dans les principaux théâtres de France. Il espère arriver à Paris, où les comiques commencent à vieillir. Bruxelles ne le connaîtra que lorsqu'il se sera fait un nom européen, lorsque les chroniqueurs auront rapporté ses bons mots et décrit chacun de ses faits et gestes dans leur plus minutieux détails. Ne sont-ce pas les critiques parisiens qui dispensent la renommée, la gloire, aux pauvres artistes de génie qui *travaillent* pour amuser la grande ville? Armand revient souvent à Charleroi, surtout à l'époque de la foire. Il a fait à M. de la Marche, à sa fille Hélène, qui est mariée, et à madame de Paridans, la visite promise à M. Sureaux l'année de ses débuts. Madame de Paridans, toujours veuve, l'a trouvé de son goût; mais l'avocat n'a point voulu comprendre les regards éloquents de la jeune femme, et il est toujours célibataire.

Pendant les premières années de son noviciat artistique, il vécut en bohème, souvent pauvre, avec une insouciance digne et une gaieté qui se démentit rarement. Lorsqu'il visite sa ville natale, il ne manque point d'aller voir Camille Féru et sa femme, ainsi que Félicien Talmers, à Bruxelles. L'artiste a quitté la maison de madame Van de Meereboom et habite aujourd'hui une jolie villa, à Ixelles. Félicien Talmers, dont l'oncle est mort, fait de la science chirurgicale et médicale en amateur. Il n'est pas marié, — et il a une très-jolie gouvernante, disent les mauvaises langues. M. Sureaux est mort en 1854; il a pardonné à Armand Richard, puisque, dans son testament, il lui a légué une somme de vingt-cinq mille francs. Le reste de la fortune du grand philosophe appartient aujourd'hui à Auguste Richard.

— Eh bien, tu n'es pas encore riche, Armand, demandait l'an passé M. Richard à son fils. Ce n'est pas le Pérou, ton état d'acteur.

— Je suis heureux, a répondu Armand Richard.

1855, — juillet 1858.

FIN.

TABLE.

	Pages.
CHAPITRE I.	5
— II.	22
— III.	38
— IV.	59
— V.	77
— VI.	87
— VII.	112
— VIII.	132
— IX.	154
— X.	173
— XI.	196
— XII.	223
— XIII.	238
— XIV.	262

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.

Éditions originales. — Propriété de l'éditeur.

CIRCULATION LIBRE DANS TOUS LES PAYS.

ANDERSEN. L'Improvisateur ou la Vie en Italie	3 vol.
BAGREEFF-SPERANSKI (Mad. E. de). Le Starowër et sa Fille	1 vol.
— Une famille Toungouse	1 vol.
— Irène ou les Bienfaits de l'éducation	1 vol.
— Les Iles de la Néva	1 vol.
CARLÉN (Mad. Émile). Un An de Mariage	2 vol.
— Un Brillant Mariage	1 vol.
— Six Semaines	1 vol.
— La Demoiselle de la Mansarde	2 vol.
— Mademoiselle Nanny. (La Famille de la Vallée)	1 vol.
— Les Frères de Lait	2 vol.
CONSIDÉRANT (Nestor). La Russie en 1856	2 vol.
DEGRAENE. Un Mariage au long cours	1 vol.
HENRICY (Casimir). La Perle de Gravelines	1 vol.
— Al-Djezaïr. — La Reine Pomaréc	1 vol.
JACOB (Bibliophile). La Jeunesse de Molière	1 vol.
— Les Secrets de beauté de Diane de Poitiers	1 vol.
— Rabelais, sa Vie et ses OEuvres	1 vol.
JOLY (Mad. Marie). Liane	1 vol.
— Blondine	1 vol.
— La Ferme des Pommiers	1 vol.
JOLY (Victor). Histoires Ténébreuses	1 vol.
LECLERCQ (Émile). Le Caméléon	1 vol.
MAURAGE (A.). Le Capitaine de Gueux	2 vol.
— Le Sauglier des Ardennes	2 vol.
— Le Ruwart	2 vol.
— Les Jeux du Hasard	1 vol.
MAYNE-REID. Les Chasseurs d'Écorces	2 vol.
OETTINGER. Joujoux	2 vol.
— Rossini. — L'Homme et l'Artiste	5 vol.
REINSBERG-DURINGSFELD (Ida de). Niko Veliki	1 vol.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droit afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.